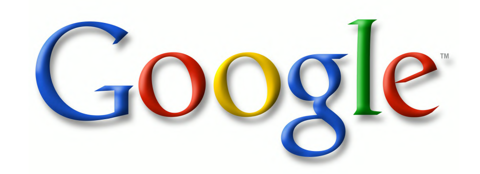
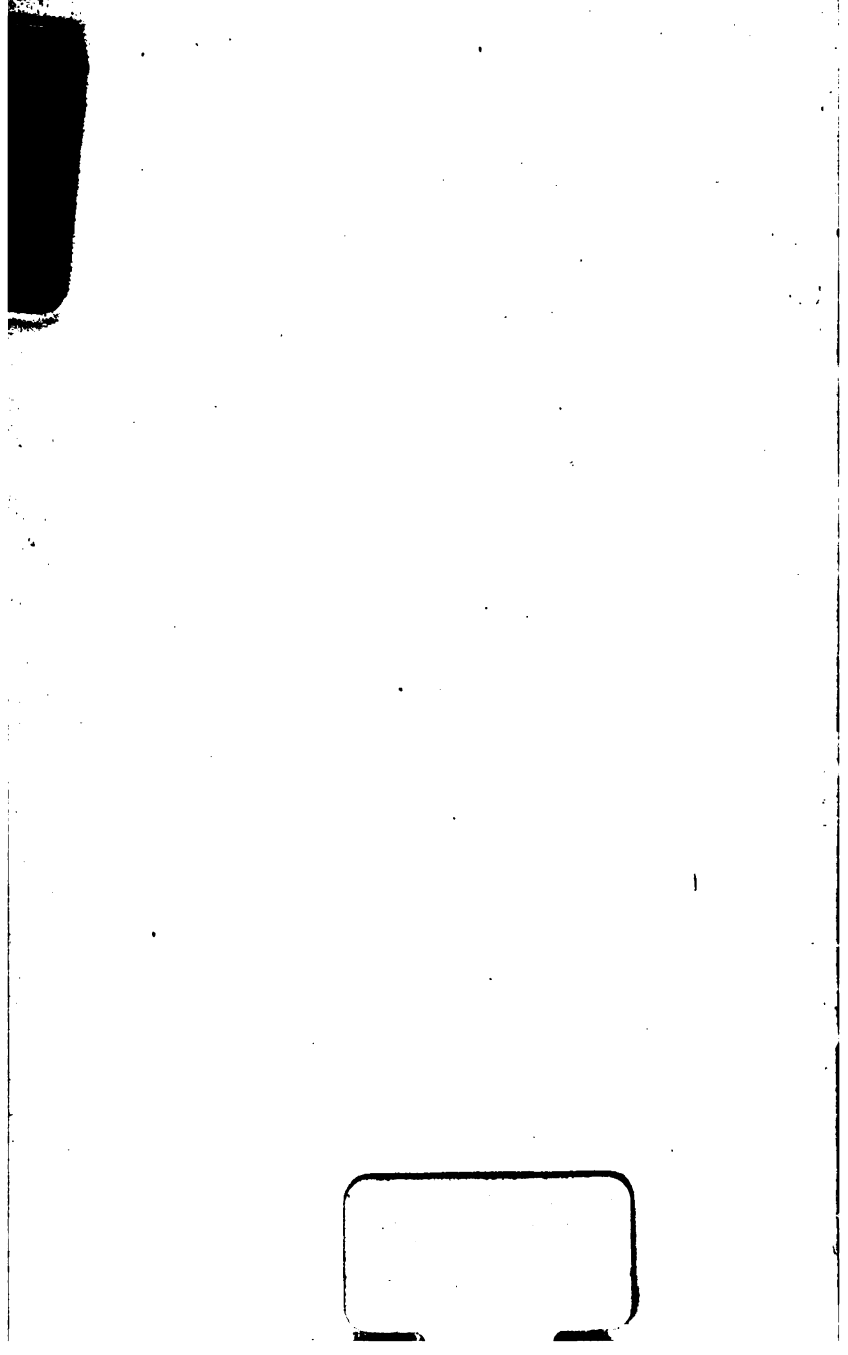



A 939,955



L'ENFANT INQUIET

DU MÊME AUTEUR

Le Gardien de la Ville, *roman.*

La souriante Madame Beudet, *pièce en deux actes.*
(En collaboration avec Denys Amiel.)

EN PRÉPARATION :

La Bataille contre la Mort.

Le Rythme du Monde.

ANDRÉ OBEY

L'Enfant inquiet

— *ROMAN* —

... Vivre plus sensible qu'une feuille
Et bien docile aux volontés de la Saison...
GEORGES DUHAMEL



PARIS
LIBRAIRIE DES LETTRES
12, Rue Séguier, 12

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Douze exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder numérotés



POUR JANI...

L'ENFANT INQUIET

CHAPITRE LIMINAIRE QUI PRÉSENTE ARNAUD

Arnaud est né un dimanche de mai, bleu et or, à trois heures après-midi.

Les trois églises et les sept chapelles de la ville sonnaient les vêpres. Au-dessus des rues tranquilles, le ramage endormeur des carillons glissait comme le songe du ciel assoupi. Catherine, la vieille bonne, dit qu'Arnaud était joli, bien qu'un peu fluet, qu'il

aurait grand esprit et bon cœur,
serait savant, peintre ou poète,
musicien ou beau chanteur.

Tels sont les dons du mois de mai. La maman Arnaud les trouva magnifiques. Elle sourit, ᐧrma les yeux, retint sous ses paupières lasses

l'image candide du berceau devant la fenêtre ensoleillée et s'endormit sereinement au rire doré des cloches. Le papa d'Arnaud jugea ces dons frivoles. Dans la gerbe de mai, sa forte main velue écarta la musique, la peinture, la poésie, ces fleurs brillantes mais fragiles, et choisit le chardon de la science. Il avertit Catherine que, sans s'opposer le moins du monde à ce que son fils eût une belle voix, il le destinait — depuis longtemps — à l'Ecole Polytechnique.

Arnaud se mit à grandir beaucoup, mais il resta mince :

— Il profite en longueur, disait Catherine à Maman inquiète. Ne vous tourmentez pas. Quand il aura fini de s'allonger, il engraissera.

Il était assez calme. Il pleurait rarement, ne criait jamais. Il avait une passion pour les livres d'images. Le vert cru, le rouge écrevisse des gravures anglaises provoquaient en lui les spasmes d'une joie délirante qu'il apaisait en serrant de toute la force de ses petits doigts le digne nez charnu de Catherine. Le jaune adieu du soleil déclinant sur le mur de la cuisine, parmi les casseroles de cuivre, l'attristait jusqu'aux larmes.

Il avait l'ouïe fine. D'un brusque coup de tête il suivait dans l'air la trace d'un son fugitif. Par les nuits chaudes, quand la clarté de la lune coule dans la chambre, avec l'odeur des arbres, entre les lames des jalousies, c'était assez, pour l'éveiller, du violon minuscule d'un moustique.

Arnaud mangeait peu. S'il n'avait tenu qu'à lui, il n'aurait pas mangé du tout. Mais Maman et Catherine étaient là, qui le gavaient comme un poulet. Arnaud, que ce procédé courrouçait, était beaucoup trop maître de lui pour montrer sa colère. Il se contentait de renverser d'un poing fermé la cuiller de bouillie sur la robe de Catherine. Papa intervenait. Il exposait gravement à son fils qu'il faut manger de la soupe pour devenir un homme, que le monde appartient aux forts et que les enfants maigres sont incapables d'entrer à l'École Polytechnique. Mais le rire plissait les yeux bleus d'Arnaud, deux fossettes fleurissaient ses joues et il empoignait vigoureusement le nez de son père pour interrompre de vains discours.

C'est Catherine qui eut le dernier mot. Au bout du jardin, des fils de fer étaient tendus

pour le linge entre les acacias. Catherine avait remarqué qu'Arnaud aimait jusqu'au transport le froissis musical des fils de fer l'un contre l'autre. A l'heure des repas, Maman portait Arnaud au jardin. Catherine suivait avec l'assiette de bouillie. Au carillon fêlé des fils de fer — tzinn — tzann — tzonn — Arnaud ouvrait une bouche extasiée qu'il refermait sur une cuillerée de panade. Et Catherine disait : « Madame, vous l'avez mis au monde, mais moi je vous le garde en vie. » Et tzinn... tzann... tzonn... une cuillerée de panade.

Quand il eut trois ans, on le mit à l'école enfantine de sœur Antoinette. Maman estimait que c'était bien tôt et qu'il avait mieux à faire dans le gazon du jardin ou sur le tapis de la chambre, parmi les livres d'images. Mais papa était pressé de voir son fils manifester ses aptitudes et trouver sa voie. Et il n'est pas d'exemple, disait-il, qu'une vocation sérieuse soit jamais née chez un enfant qui cherche des « bébêtes » dans l'herbe ou qui crie : « How ! » en suivant du doigt le vol strident d'une hiron delle. A quoi maman objectait qu'il lui semblai avoir connu des enfants qui n'avaient d'autre

vocation que de vivre, sans plus. Mais papa haussait les épaules.

Donc Arnaud entra à l'école, sur les bras de Catherine, à l'heure de la leçon de lecture. Une trentaine de voix fraîches chantaient ensemble : « *b, a, ba... b, e, be... ba — be —* » Tout en marquant le rythme, sœur Antoinette désigna une place sur un banc. Catherine s'assit avec Arnaud sur ses genoux, entre deux fillettes qui piaillaient : « *b, i, bi... b, o, bo...* » Les yeux enivrés, l'index dans la bouche, Arnaud écoutait, ravi. Alors Catherine l'assit à sa place et s'esquiva bien doucement.

La leçon finie, Arnaud abaissa son regard sur les figures et les choses nouvelles qui l'entouraient et commença de crier sans relâche : « Ma m'maman !... Ma m'maman !... » Au milieu des élèves scandalisés, sœur Antoinette restait perplexe. Elle essaya de convaincre Arnaud des avantages nombreux qu'un petit garçon de trois ans peut tirer de l'étude. Elle lui montra l'élève Bellebouche qui portait la croix d'hon- [illegible] sur son tablier de lustrine noire, et l'élève [illegible]fosse qui, pour avoir su la date de la bataille [illegible] Tolbiac, s'était vu comblé d'un bon point en

carton bleu qu'il mâchait d'un air rêveur. Elle lui montra au mur le Christ en croix dont les mains, les pieds et le flanc saignent pour effacer les péchés des hommes et les colères des petits garçons. Rien n'y fit. Arnaud hurlait. Pour couvrir le vacarme on reprit la leçon de lecture : « *B, a, ba... b, e, be...* » Arnaud se tut. La joie ouvrit sa petite bouche enfin muette, et ses yeux humides brillèrent comme les fleurs après la pluie.

Des mois passèrent. Si Arnaud consentit à fréquenter l'école, c'est grâce à l'Histoire Sainte. Sœur Antoinette en faisait mimer par ses élèves les principaux épisodes. Pendant les belles journées d'été on allait sur la pelouse ; tous les enfants s'asseyaient en rond dans l'herbe et les plus sages d'entre les filles et les garçons étaient appelés à personnifier Abraham, Moïse, Sarah ou Caïn. La Terre Promise, c'était le jardin réservé de Mme la Supérieure, un jardin sombre et fleuri où l'on n'avait pas le droit d'entrer sous peine des plus sévères punitions. Sœur Antoinette s'attribuait le rôle difficile, mais brillant, du Très-Haut.

Arnaud adorait l'Histoire Sainte vécue. Ayant

récité sans faute le *Confiteor*, il lui échut en récompense de jouer Isaac dans le Sacrifice d'Abraham. Au centre de la pelouse, Bellebouche-Abraham rassembla des branches et des feuilles sèches pour le bûcher. Et quand il attacha les mains d'Isaac derrière son dos, la petite Jeanne Bourgeois se mit à pleurer, le petit Delfosse qui l'aimait bien l'imita, puis le petit Carlier, et tout le cercle des visages anxieux ruissela de larmes.

Abraham était radieux. Jamais encore il n'avait connu un aussi franc succès. Pour l'affirmer, il annonça gravement qu'il allait tuer son fils et que ce n'était pas pour de rire. Puis il brandit son couteau — une règle noire — sur Isaac qui levait les yeux au ciel en récitant à tout hasard le *Confiteor*.

C'était le moment où sœur Antoinette devait proclamer, du plus profond d'un bosquet, à Bellebouche-Abraham que le Seigneur était content de lui et qu'il n'y avait pas lieu de pousser plus loin le sacrifice. Mais sœur Antoinette s'effaçant derrière les branches avait rencon- sœur Cécile qui descendait de la chapelle t toutes deux bavardaient. Cependant, Abra-

ham, fatigué d'attendre, le couteau brandi, l'intervention du Très-Haut, administrait à Isaac, avec une sainte ivresse, une volée de coups de règle.

Le papa d'Arnaud faillait se fâcher. Mais Maman lui dit que, les coups de règle exceptés, elle pensait grand bien d'un enseignement qui laissait son fils en plein air et lui donnait pour compagnons de jeux et de rêves les bons héros de l'Histoire Sainte. Et Arnaud embrassa Bellebouche sans rancune, mais non sans crainte.

Il avait à cette époque un peu plus de six ans. Il voyageait beaucoup. A peine endormi, il s'en allait, le long d'un quai désert, héler son bateau qu'il voyait, au loin, sortir de la brume et cingler vers lui sur l'océan des songes. C'était une de ces péniches à fond plat qui descendent lentement les canaux du Nord. Mais elle tenait la mer, même par gros temps. Arnaud habitait une fraîche cabine de poupée à cloisons blanches, à tringles de cuivre, fleurie de géraniums. Et il voguait sur l'Océan — bordé de peupliers comme le canal — vers l'Afrique où l'on trouve l'or et le sauvage-qui-tue-les-missionnaires.

Chaque nuit le Sauvage le guettait, tapi sous

des arbres, luisant et musclé, couleur chocolat avec une touffe de plumes rouges sur la tête, un sauvage comme on en rencontre en Afrique ou dans le *Magasin Pittoresque*. Sitôt Arnaud débarqué, le Sauvage se livrait à des danses terrifiantes, scandées de rires, de menaces et de hurlements. Et Arnaud prenait sa course.

Une nuit qu'il fuyait, fou de peur, devant le Sauvage déchaîné, il s'éveilla juste au moment où les deux grands bras marron se fermaient sur lui. Il ne reconnut ni son lit, ni sa chambre. Une lucarne découpait un disque de ciel étoilé. Etait-il dans sa cabine, en route pour l'Afrique ?... Et ce cri aigu, qui lui arrivait — de loin — à travers les murs, rythmait-il la danse du Sauvage ?... Il rejeta ses draps, voulut se lever... Mais Catherine parut, le recouvrit et se mit à parler fort, à rire haut, avec une gaîté qu'Arnaud sentait fausse et pleine d'inquiétude.

— Oh ! dit-il, il ne faut pas rire. Je sais que c'est Maman qui pleure... Pourquoi m'a-t-on couché dans ton lit ?... Je veux voir Maman... Elle est malade...

ais Catherine, pour le calmer, commença étrange histoire où il était question de mer-

veilleux bateaux indiens, remplis jusqu'aux bords de...

Brusquement, Maman se tut. Catherine sortit de la chambre, ferma la porte à clef, reparut peu après, rayonnante, disant que Papa et Maman étaient allés voir ce qu'apportaient les bateaux indiens et que c'étaient des petites filles dont ils avaient choisi la plus belle qui s'appelait Simone et qui était la petite sœur d'Arnaud.

— Il y a longtemps qu'on me parle de ça, dit Arnaud. Mais c'est un frère que je voulais, pour jouer aux soldats. Je l'avais dit à Maman...

— Mais, dit Catherine, les bateaux indiens n'apportaient que des filles...

— Il fallait, dit sévèrement Arnaud, attendre les bateaux suivants. Ce n'était pas pressé... Et, d'abord, pourquoi Maman pleurait-elle ?

— Parce qu'elle a pris froid.

— Naturellement, dit Arnaud, on ne court pas les rues la nuit... Je suis en colère...

Il était surtout fort jaloux. On le mena le lendemain près de Maman que son rhume retenait au lit. Des dames bourdonnaient autour d'un berceau. Elles regardèrent Arnaud avec une

curiosité qui lui déplut. Catherine écarta les rideaux du berceau :

— Embrasse ta petite sœur, Nono. Est-elle jolie ?

Il effleura des lèvres un minuscule visage tout chiffonné. Les amies de Maman chuchotaient en se poussant du coude : « Regardez-le... Qu'est-ce qu'il va dire ?... Qu'il est drôle !... »

— Je regrette, dit Arnaud. Je ne la trouve pas jolie du tout. Elle est toute rouge... Elle n'a pas de cheveux... c'est un frère que je voulais... Je ne crois pas que j'aimerai cette petite fille...

Il sortit, furieux que tout le monde — et même Maman — éclatât de rire. Il s'accouda sur la rampe de l'escalier, cacha sa figure dans ses mains et pleura de solitude...

Puis sa haine pour Simone s'amollit. Il se sentait trop supérieur à cette poupée criarde qu'un biberon faisait taire. D'ailleurs, l'école l'occupait beaucoup. On était au mois de mai et le temps approchait des processions de la Fête-Dieu. Sœur Antoinette ordonnait des corteges bibliques. Après le goûter et les jeux violents de la récréation de cinq heures, elle

menait ses garçons en caravane vers le bassin dont l'eau reflétait le ciel entre les arbres. En tête marchait Bellebouche, incarnant Eliézer. Arnaud personnifiait un homme d'escorte ou un chameau, selon qu'il avait tiré un numéro pair ou un numéro impair du tablier de sœur Antoinette ; et, dans les deux cas, son rôle était mince et sa fierté sans mesure.

Sous la conduite de sœur Cécile, les filles s'avançaient dans l'ombre bleue des marronniers, en chantant des cantiques. Elles portaient, chacune, en manière d'amphore un pot à bière sur la tête. Elles gagnaient à pas lents l'oasis, emplissaient les amphores ; et le bruissement de l'eau fraîche résonnait sous les arbres. Les garçons atteignaient l'oasis à leur tour. Les chameaux s'agenouillaient dans l'herbe. Eliézer, suivi des serviteurs chargés de présents, cherchait Alice Jaquin parmi les filles et, s'inclinant devant elle, disait :

— Alice... euh... dis donc... viens avec moi, c'est pour épouser Isaac.

Après quoi garçons et filles entonnaient le cantique. Arnaud chantait de tout son cœur, qu'il fût chameau ou homme d'escorte, et il ai-

mait éperdument ses camarades, sœur Antoinette, la vieille école et les grands marronniers qui exhalaient l'odeur des feuilles grillées vers le ciel assourdi où les étoiles s'ouvraient comme des prunelles.

Maman, qui avait assisté plusieurs fois à la représentation de l'Histoire Sainte dans le jardin, disait de sœur Antoinette qu'elle était un poète pastoral. Elle était mieux que cela : un poète tout court, et qui pouvait être tragique. L'absence de tout contrôle officiel l'incitait à traiter librement les matières du programme. Des sujets l'inspiraient, au hasard des jours, des anniversaires ou de ses souvenirs, et elle les développait chaleureusement. C'est ce qu'elle appelait faire classe. La mort était son thème d'élection.

Elle avait eu une jeunesse malheureuse et n'en voulait à personne, mais elle parlait de la mort avec un emportement qui atterrait ses petits élèves. Elle racontait la fin de sa mère, une sainte femme que la maladie avait lentement vidée de sang, veine par veine. Elle disait l'extrême-onction, les prières des agonisants que sa mère avait récitées avec les voisines, sans épou-

vante, leur faisant même observer qu'elles sautaient un passage ; puis l'angoisse, le râle, le hoquet, la suffocation, le dernier souffle. Elle décrivait la veillée, quand la fatigue vous terrasse sur votre fauteuil, que vous rêvez de jours de joie et de lumière, que le froid gris de l'aube vous éveille et que, en ouvrant les yeux, vous voyez la lueur des cierges bouger sur un front de cire...

Ah ! pourquoi sœur Antoinette oubliait-elle ses petits chaque fois que la mort l'exaltait ! Arnaud souffrait, râlait, suffoquait comme la pauvre mère moribonde. Il lui semblait que c'était lui qu'on mettait en bière, il entendait le glas rouillé, les chants d'église, il sentait sur lui le poids des pelletées de terre. Mais il fallait suivre sœur Antoinette jusqu'au bout, jusqu'au retour à la maison mortuaire dont on enlève les tentures, et franchir avec elle la porte derrière laquelle le deuil vous attend pour vivre avec vous.

Sœur Antoinette parlait aussi du Paradis — si merveilleux qu'on ne saurait le décrire — du Purgatoire où sainte Thérèse séjourna, le temps d'une génuflexion, pour avoir pensé que ses

mains étaient belles, et de l'Enfer où il fait chaud, si chaud qu'on est incommodé et où les démons dansent, tout noirs sur fond pourpre. Elle parlait de l'Enfer avec détachement, certaine que ni elle ni aucun de ses petits n'iraient jamais. Et l'Enfer n'effrayait point Arnaud qui était d'un naturel frileux et pour qui les démons faisaient figure de bons petits diables. D'ailleurs, l'Enfer c'était la vie ; on y souffrait, sans doute, mais on y respirait, on y criait, on s'y agitait. Tandis que la prison du cercueil, et l'emmaillotement du linceul... et l'étouffement de la terre !...

— Maman, s'écria-t-il un jour en sortant d'une leçon sur la mort, Maman, je ne veux pas mourir, je vous en supplie, Maman, je ne veux pas !...

Et un cauchemar le jeta, la nuit, à bas de son lit. Cette fois, papa se fâcha pour de bon. Il alla trouver sœur Antoinette et la pria de parler un peu plus de la vie à Arnaud et de ne point perdre de vue qu'il destinait son fils à l'Ecole Polytechnique. A quoi sœur Antoinette répondit qu'Arnaud ferait peut-être un musicien, un peintre, ou un maçon — elle ne pouvait encore préciser — mais qu'il ne viendrait jamais à bout d'une addition.

Papa mit son fils au Lycée.

Au Lycée, il ne fut plus question d'Histoire Sainte ni de classes en plein air. Maman, que cela chagrinait, exposa un jour à M. Redon, le professeur, les bienfaits de la méthode de sœur Antoinette et que l'on tirerait profit, croyait-elle, de l'appliquer à l'Histoire de France, peut-être à la Géographie, voire à l'Histoire naturelle. Mais M. Redon ne se laissa pas convaincre. Il dessina en raccourci l'élève studieux : un front penché sur un livre et des mains sages sur un pupitre. Il fallait, dit-il, distinguer entre la classe préparatoire du Lycée et l'institution des sœurs. Maman ne tarderait point, d'ailleurs, à observer chez son fils certains changements qu'elle apprécierait à sa guise.

Le premier changement fut que, malgré la prophétie de sœur Antoinette, Arnaud sut faire des additions, des soustractions et même des multiplications. Le deuxième changement fut qu'il occupa presque tous ses jeudis et ses dimanches à écrire des pensums pour étourderie ou bavardage. Le troisième changement fut qu'il tomba malade.

Sa maladie fut grave. Il eut de la fièvre, du

délire. On crut le perdre. Et le jour qu'il entra en convalescence, il vit Maman venir à lui, tout en noir. Et elle lui sanglota à l'oreille que papa était parti pour un très long voyage et que... sans doute... il ne reviendrait plus. Arnaud demanda doucement si papa avait beaucoup souffert, quel jour il était parti et ce qu'il avait dit avant de s'en aller. Et, tout en parlant d'une voix tranquille, il remarquait dans la glace qu'il avait maigri, que la raie de ses cheveux était brouillée; et il s'effrayait d'être si calme. Il faisait très beau. Le carillon du beffroi chanta sa ritournelle. Arnaud se souvint que papa la sifflotait souvent, et, à penser qu'il ne la sifflerait plus, eut une brusque envie de pleurer. Il trouva dans un cendrier le fume-cigarettes de papa. Il revit sur le mince tuyau d'ambre le pouce carré à l'ongle ras et l'index tout jaune de nicotine. Il le flaira. Il crut appuyer ses lèvres sur cette chère main courte et loyale dont la peau velue sentait le tabac. Maman était assise, toute blanche dans sa robe noire, et elle murmurait :

— Jacques... mon pauvre Jacques !... Pourquoi ?...

Arnaud lui donna le fume-cigarettes. Elle

l'éleva dans ses mains jointes jusqu'à ses lèvres, le huma, comme une rose, avec ferveur, et de grosses larmes glissaient de ses paupières closes. Alors Arnaud pleura aussi, de tout son cœur, mais il était heureux d'avoir un vrai chagrin.

Maman qui, du vivant de papa, dédaignait l'Ecole Polytechnique, en fit grand cas désormais. Elle exhorta son fils à vouer ses efforts dans la Mathématique à la mémoire de son père. Mais le médecin intervint pour décréter qu'Arnaud ne serait jamais qu'un élève amateur et qu'il passerait tous les beaux jours au grand air.

Il fallut s'incliner. D'octobre à mai, Arnaud fréquentait le Lycée. De mai à octobre, maman le confiait au fermier Carette, un brave homme, qui le laissait courir en liberté dans les prés, comme un poulain. Et il apprenait des arbres, du ciel et de l'eau, comment meurt l'été, comment vient l'automne, par quels frissons l'hiver s'annonce, comment il y a parfois plus de printemps dans un soir de novembre que dans une aube d'avril, dans un lit de feuilles mortes qui fermentent sous le brouillard que dans les min-

ces bourgeons violets de froid qui craquent aux gelées de lune rousse. Il apprenait à voir couler le temps, changer l'air, la lumière, les parfums des saisons.

Chaque année, en septembre, il allait attendre l'automne en haut d'une colline qui dominait une plaine immense. Il s'asseyait contre le mur tiède d'une chapelle qu'entouraient des platanes. A travers les champs tout râpeux d'éteules, le soleil déclinant coulait de longs rayons d'un rouge liquide dont le dernier, dardé à ras du sol, aveuglait Arnaud. Quand il rouvrait ses yeux clignotants, la tache pourpre du brutal baiser du soleil voltigeait devant lui comme une phalène. La nuit montait avec la brume du creux des champs. Arnaud s'étendait dans l'herbe et regardait, droit sur sa tête, les étoiles fleurir aux branches des platanes. Le blanc visage ravi de la lune apparaissait à l'horizon derrière la colonnade des peupliers. Le tournoiement doux d'une fête mélancolique glissait dans la campagne bleue et Arnaud sentait l'effleurer l'envol odorant de la robe de l'automne.

Octobre arrivait. Sous le croassement des corbeaux qui semble le râle du ciel étouffé de nua-

ges, les charrues traçaient des rides dans le visage de la terre. Arnaud marchait au plus profond de l'ombre amère et silencieuse des bois roux à la rencontre de l'hiver et voici que, dans un froid coup de bise, il aspirait soudain l'odeur cristalline de la neige.

L'hiver ! Il le vit une fois, en plein octobre. Il s'était endormi ce soir-là contre le mur de la chapelle. Il faisait bon. Une brise de velours berçait les platanes. Le froid l'éveilla. Miracle ! Pendant son sommeil, la douce campagne s'était hérissée. Le vent râlait. Entre les nuages galopants la lune fuyait, folle de peur. Arnaud se leva, transi, sous une averse de feuilles mortes. Mais il ne fit qu'un pas. Quelqu'un était là, dans la plaine, quelqu'un d'immense, de blanc et noir : l'hiver, et qui parlait. Herbe bruissante, branches geignardes, étang luisant derrière les saules, tout ce qui chantait au crépuscule la mort tranquille du jour sonnait maintenant la rude fanfare du froid... Le lendemain, Arnaud dit au fermier qu'il avait rencontré l'hiver dans les champs et que le gel serait précoce cette année. Et le fermier se mit à rire. Mais à la Toussaint on alla visiter les morts sous la neige

et quand maman rappela Arnaud à la ville le fermier le regarda longuement en lui disant adieu.

Et voilà l'enfance d'Arnaud. Elle est simple. A quatorze ans, quand, sa santé rétablie, il suivit de plus près les cours du lycée, ses professeurs disaient de lui, les uns, qu'il en savait davantage, les autres, beaucoup moins que ses camarades. Ni plus, ni moins : il ne leur était pas comparable. Il avait toujours vécu dehors, alors que ses camarades vivaient dedans. Il était resté des jours entiers comme la pierre, l'étang ou la touffe d'herbe, inerte et vibrant sous le choc des saisons, et, peu à peu, il avait entendu, au cœur des solitudes, surpris d'abord, puis anxieux, le murmure de son âme parmi l'ample et sourd grondement de la vie des choses.

LES SAISONS

Il n'y a guère que les paroles qui semblent d'abord inutiles qui comptent dans une œuvre. C'est en elles que se trouve son âme... A côté du dialogue, il y a toujours un autre dialogue qui semble superflu. Examinez attentivement, et vous verrez que c'est le seul que l'âme écoute profondément.

MAURICE MAETERLINCK.

AUTOMNE

I

RENTREE

Arnaud a maintenant quatorze ans : un clair visage aux yeux pensifs sous des boucles brunes... un long cou blanc entre les deux ailes bleues d'un col marin.

Sa petite sœur, Simone — un teint de lait sous des cheveux roux — a huit ans. Elle est beaucoup plus sage qu'Arnaud. Elle met en ordre les livres et les jouets qu'il bouleverse dix fois par jour. Elle gouverne avec douceur une famille composée de douze poupées, de Bouboule, une vieille chatte neurasthénique qui traîne sur le tapis son ventre ballonné et son incurable ennui, et du fils de Bouboule, un petit matou gris et blanc, qu'on appelle Philosophe parce qu'il passe son temps, assis sur son derrière et fronçant son nez rose, à surveiller les meubles qui craquent, les choses de l'ombre, les mystères de l'antique maison chuchotante.

Trois heures après-midi. Il vient de pleuvoir. 'odeur amère du jardin mouillé entre par la porte

ouverte, dans la véranda où les deux enfants travaillent sur une table noire que bleuit le reflet du ciel. Il fait tiède et silencieux. Les feuilles mortes tombent doucement sur la terre.

ARNAUD, *levant les yeux vers le vitrage.* — Qu'est-ce que c'est que ce temps-là ?

SIMONE, *distraitement (elle moule son nom sur la première page d'un cahier neuf).* — Je crois qu'il va pleuvoir.

ARNAUD. — Il va pleuvoir cinq minutes... Oui... cinq minutes qu'il va pleuvoir... Après, il va faire beau cinq minutes... et toujours comme ça... Ça me chiffonne...

SIMONE. — Ah ?

ARNAUD, *rêveur.* — Le temps est malade. Pauvre vieux !... Tiens, Monette, regarde ce gros nuage gris. Il passe derrière l'arbre. Il est plein de pluie. Il va crever, tu vas voir...

SIMONE. — Eh ! laisse-le crever... Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Une soudaine averse cingle le vitrage.

ARNAUD. — Là, vas-y, mon vieux... Ça so lage, hein ? Après, tu seras bien, tu verras.

Simone. — A qui parles-tu, Arnaud ?

Arnaud. — Au temps, parbleu. C'est un camarade à moi. Nous nous comprenons... Quelle heure est-il, Simone ?

Simone, *tout heureuse de pouvoir tirer une petite montre d'argent de son corsage.* — Il est trois heures moins cinq.

Arnaud, *imitant la voix grêle de sa sœur.* — Il est trois heures moins cinq. *(Méprisant :)* Bécasse ! *(Il cherche au fond de sa gorge sa voix la plus grave et, lentement :)* — Il est trois heures... Voilà comment il faut parler par un temps pareil !... Tu comprends ?...

Simone. — Non.

Arnaud. — C'est drôle que tu ne comprennes pas ces choses-là... Tu ne sors pas assez, vois-tu... Tu restes toujours sur ta chaise... le nez dans tes livres... *(Montrant au mur la pendule ronde comme la lune et dont le lourd battement scande le grésillement de la pluie :)* — Est-ce que tu crois que ta montre de poupée peut marquer toutes les heures ? Trois heures au ois d'octobre, quand il pleut, c'est pour la ɪndule... la bonne vieille tic-tac...

Simone, *pleurnichant.* — Maman... Maman,

faites finir Arnaud. Il m'ennuie... Il m'empêche de travailler...

Maman entre, vêtue de noir, une dentelle aux mains. Elle est belle, bien qu'un peu flétrie, ses cheveux bruns sont nattés haut sur le front.

MAMAN. — Qu'est-ce que c'est?...

ARNAUD. (*Il fait de la main un geste d'impuissance.*) — Je parlais de l'heure et du temps à Simone... Des choses... Elle ne comprend rien...

SIMONE. — Il dit que j'ai une montre de poupée... Il se moque de moi, toujours...

MAMAN. — Allons, allons, mes enfants, soyez sages... Et toi, Arnaud, pense que ta sœur est une toute petite fille. Ne lui parle pas comme à tes camarades de la classe de troisième...

ARNAUD. — Eh, maman, justement, je ne lui parle pas comme à mes camarades de troisième... Ah! bien, ce serait joli!... La danseuse du cirque... la chanteuse du théâtre... ou les petites ouvrières qui trottent avec des cartons à chapeau sous le bras... Il y en a une que Barbotin va attendre chaque jour à la sortie de l'atelier... Elle s'appelle Madeleine. Ils s'écrivent, vous savez...

MAMAN, *pointant vers Arnaud son doigt blanc casqué du dé.* — Arnaud, tais-toi... Je vais me fâcher...

ARNAUD, *avec une soudaine tendresse.* — Chère petite maman, ne vous fâchez pas... Je vous aime bien. (*Il lui baise la main.*) Votre doigt a mis son petit bonnet d'argent. Vous faites de la broderie. Faites crier vos ciseaux, oui, faites-les crier...

La pluie menue danse sur le vitrage. La flûte du vent d'octobre déroule un lent chromatique, si doux, qu'on le croirait modulé par des lèvres humaines.

ARNAUD. — Ah ! qu'on est bien !... Faites de la broderie, maman, faites de la broderie entre nous deux...

Une trouée bleue s'ouvre au ciel. Le soleil, traversant le vitrage perlé de pluie, cuivre les murs de la véranda. L'eau d'une gouttière susurre : « tzill... tzill... tzill... » Et les platanes du jardin s'enlèvent tout en or sur un fond de maisons blanches. Arnaud rêvasse...

MAMAN. — Travaille, Arnaud, travaille, allons...

ARNAUD, *gravement.* — Il est rare que le temps invite au travail... vous ne trouvez pas, maman ?...

Il feuillette néanmoins ses livres neufs, puis il plonge la tête dans sa gibecière d'écolier.

MAMAN. — Qu'est-ce que tu fais, Nono ?

ARNAUD, *sortant de la gibecière sa tête ébouriffée.* — Ça sent la rentrée des classes... C'est drôle, n'est-ce pas, maman ? Pourquoi nous a-t-on fait rentrer hier, un mercredi ?... Le deuxième jour, pan ! c'est déjà congé... Je trouve ça désagréable... c'est difficile de rentrer, vous savez, maman.

SIMONE. — Oh ! écoute, Arnaud, tais-toi... Tu parles toujours... Tu m'ennuies...

ARNAUD. — Pour ce que tu fais !... *(A sa mère :)* Elle écrit son nom sur tous ses cahiers, sur tous ses livres... Je parie que tu l'as écrit sur ta table, au collège.

SIMONE. — Oui, j'ai écrit mon nom à ma place...

ARNAUD. — Naturellement... Oui, c'est difficile de rentrer.

MAMAN. — Mais voyons, Arnaud, je tombe

des nues. Hier matin, tu étais si joyeux de partir ! Comme tes idées changent vite !...

ARNAUD. — Non, maman, pas mes idées... C'est le temps qui change vite... Ce soleil-là, si vous saviez comme c'est triste !... Il me rappelle tant de choses de l'été... Rentrer au lycée pour dix mois, c'est effrayant... ça vous fait froid... Les classes sont si grandes, cette année...

MAMAN, *riant.* — Mais, Arnaud, on n'a pas rebâti le lycée pendant les vacances... n'est-ce pas ? Je l'ai vu le jour de la distribution des prix. Toutes les classes sont pareilles... Et tu devrais même trouver la troisième plus petite que la quatrième, puisque tu as grandi.

ARNAUD, *nerveux.* — Ma petite maman, voyons, il faut comprendre. Au mois de juillet, il y avait plein de feuilles aux arbres de la cour. Ma classe était sombre et toute verte. Elle sentait bon !... Par la porte et par les fenêtres on voyait seulement des feuilles. Quand la vieille cloche sonnait l'heure, vous n'avez pas idée comme c'était joli, comme c'était frais, ces... ces gouttes de cloche qui coulaient entre les branches... Maintenant, toutes les feuilles sont par terre... La classe est toute pâle... Et

puis *(sa voix chevrote)* et puis Jacques Legendre est parti... Le capitaine Legendre a eu son changement pour Nantes... J'aimais tant Jacques... Il était toujours assis à côté de moi, à la même table. Il est parti... J'ai un nouveau à côté de moi... un nouveau, maman, comme c'est laid !... Et puis on n'avait pas effacé le tableau noir... Et il y avait encore écrit à la craie Mardi 28 Juillet... La dernière classe de l'an passé... la classe d'avant les vacances... oh ! maman, on aurait dû effacer ça... Je n'ai pas pu écouter le professeur... Je n'ai pas pu. Je regardais le tableau noir et j'entendais les domestiques balayer les feuilles dans la cour. M. Loiseau m'a puni... mais vous irez le voir, dites, maman ?... Vous lui direz que c'est difficile, horriblement difficile... *(Il pleure.)*

MAMAN. — Qu'est-ce qui est difficile, Nono ?

ARNAUD, *avec lassitude.* — Tout.

Dans la cheminée, le vent pousse un anxieux appel de cor. Passe au ciel une troupe de nuages roux qui se bousculent entre les toits comme des bœufs dans un chemin creux.

MAMAN, *avec une grande douceur.* — Ecoute,

Nono, ce qu'on pourrait faire, peut-être, ce serait de s'en aller tous les trois.

Arnaud. — Où ?

Maman. — N'importe où... Là où il y a des feuilles, par exemple, et du soleil... Tu n'aimes pas la pluie, Nono, moi non plus... veux-tu qu'on s'en aille ?...

Arnaud. — Mais non, maman, mais non... Ça va passer... Et puis, ailleurs ça serait pareil... La vérité, c'est que... je pense à beaucoup de choses à la fois... Je ne sais pas pourquoi j'ai pleuré...

Simone. — Il rit... il pleure... on ne sait jamais pourquoi.

Rafale ! Toute transpercée de vent, la maison vibre et tremble. Gronde au ciel une rumeur de foule d'où jaillissent des vociférations coupées de fanfares fracassantes de trompettes. Escadrons de nuages noirs, de nuages jaunes, cavales rétives et sauvages qui piaffent, se cabrent et s'emportent : la horde de l'Ouest, surgie de la mer, roule au ciel avec armes et bagages. C'est le vent qui commande. Il hurle et fouette comme un chef barbare. Il fait noir. Le souffle immense de la horde épouvante la terre. Un platane balaie le vitrage à grands coups de ses branches nues. Par la porte ouverte

une ronde affolée de feuilles mortes se jette dans la véranda. L'une d'elles saute sur la table. Arnaud la prend...

ARNAUD. — Petite feuille mouillée, n'aie pas peur. Je te garderai bien au chaud entre les pages d'un livre. N'aie pas peur du vent. Il crie beaucoup, mais il n'est pas si méchant.

LE VENT TOURNOYANT. — Bon, bon, bon. On va voir ça... Il y a là une cheminée qui branle. Une ! Deux ! Hardi ! garçons. *(Il s'élance, la cheminée résiste.)* Par la brume et l'Océan ! Poussez ferme ! Han ! Jiiiiii !... *(Le chapeau pointu de la cheminée s'envole.)* Tempête et coup de mer !... Il y a là un toit de tuiles à labourer. Labourons !... *(Les tuiles valsent.)* Et un parc... Hardi ! garçons... un parc tout plein de feuilles... de plata-a-anes...

ARNAUD. — Petite feuille mouillée... N'aie pas peur... c'était beau, dis, les vacances ?...

LA PLUME DE SIMONE. — Cric-cric-cric... Je cours sur du papier glacé... le long d'un buvard rouge qui sent la librairie... Tout à l'heure, je laisserai tomber une goutte d'encre au beau milieu du buvard rouge... pour voir. Cric-cric-cric. Bayard au pont du Garigliano... Le chevalier...

(faut-il un *l* ou deux ?) sans peur et sans reproches... cric-cric-cric.

LA PENDULE, LARGE COMME LA PLEINE LUNE, (*elle bat lourdement*). — Oc-tobre... oc-tobre... Il est quatre heures et demie... La nuit tombe... Oc-tobre... Au mur assombri il n'y a plus de clair que mon rond visage d'émail... Il fait froid... J'entends Catherine qui vient pour fermer la porte du jardin et allumer le feu... Les arbres vont dormir debout, tout nus sous la pluie d'octobre... oc-tobre...

Catherine entre, portant des bûches dans son tablier bleu.

MAMAN. — Oui, c'est une bonne idée... un peu de feu... Comme les soirées sont fraîches !

CATHERINE. — Les soirs sont frisquets...

Elle dispose les bûches dans l'âtre, puis se dirige vers la porte de la véranda.

ARNAUD, *avec émotion*. — Oh ! attends une seconde, Catherine, que je puisse le voir encore...

CATHERINE. — Quoi donc ? mon mignon.

ARNAUD. — Le jardin, le pauvre vieux jardin tout noir... qui grelotte.

CATHERINE. — Bah !... Le printemps reviendra...

ARNAUD. — Dans six mois, Catherine, dans six mois...

CATHERINE, *poussant la porte qui geint.* — Elle est dure à fermer... Je dirai au père Dorne de lui donner un coup de rabot... Le bois a gonflé...

ARNAUD. — Il y a si longtemps qu'elle était ouverte, grande ouverte...

Catherine allume la lampe. La pendule sourit de refléter l'abat-jour rose.

ARNAUD, *lentement.* — La porte du jardin est fermée... Voilà... voilà... Tout à l'heure, j'avais retrouvé la balle blanche qu'on avait perdue au mois d'août... au commencement des vacances... Elle a passé deux mois toute seule sous les arbres... Elle est toute verte... Elle sent l'été... Mon Dieu, il y a des choses... des choses...

SIMONE. — Tu bouges toujours, Arnaud, tu m'as fait faire une tache...

ARNAUD. — Oh ! comme elle est jolie, cette petite tache d'encre... Elle a un corselet noir et doré comme une bête à bon Dieu.

SIMONE. — Elle est noire parce que c'est de l'encre, elle est dorée parce qu'on y voit la lampe...

ARNAUD. — C'est pour ça ou pour autre chose... Est-ce qu'on sait?...

A genoux devant l'âtre, Catherine allume le feu de bûches. Une longue flamme bleue se glisse entre les feuilles humides, s'enroule à la souche moussue, se dresse et siffle comme une couleuvre.

ARNAUD. — Le premier feu de l'année !...

La couleuvre s'enfle et darde entre les bûches sa tête plate vers la flûte charmeuse du vent d'octobre.

ARNAUD, *respirant la feuille de platane.* — Petite feuille mouillée... tu sens bon... une odeur de souvenirs...

II

JOUR DES MORTS

Maman, Arnaud et Simone sont à table. Ils achèvent de déjeuner dans l'obscure salle à manger qui reçoit le jour d'un couloir à travers des vitraux bleus et jaunes. Il n'y a d'autres lumières que le reflet des carafes, la blancheur de la nappe et le miroitement d'un buffet de chêne. Catherine change les assiettes sans mot dire.

MAMAN. — Tu n'as rien mangé, Arnaud. Prends des biscuits... Allons.

ARNAUD. — Je n'ai pas faim, maman...

MAMAN. — Voyons, il y a quelque chose qui t'ennuie.

ARNAUD. — Il n'y a rien, maman, non... rien.

MAMAN. — Si, si, j'en suis sûre. Qu'est-ce que c'est? Dis-moi ça.

ARNAUD. — Eh! bien... Nous allons au cimetière, n'est-ce pas?

MAMAN. — Mais... naturellement.

ARNAUD. — C'est ça qui m'ennuie... Non, ça ne m'ennuie pas... ça me pèse... ça me... C'est une lourde promenade...

MAMAN. — Mais non, mais non, c'est une douce visite... Il y a sept ans que ton papa est mort... tu as beaucoup changé depuis. Tu t'en souviens à peine. Tu n'as pas connu tes grands-parents... Je crois que tu ne porteras pas grand'-chose au cimetière et que tu n'y laisseras presque rien...

ARNAUD. — Mais je vous demande pardon, maman, je me souviens très bien de papa... Et vous, vous le pleurez encore, comme il y a cinq ans. C'est là *(il montre la poitrine de sa mère)* c'est là qu'il vit. Nous allons le reperdre tout à l'heure en quittant sa tombe... Ah !... Il manque un homme, ici.

MAMAN, *bouleversée*. — Qu'est-ce que tu dis ?... Arnaud ?... *(Se dominant, enjouée)* Qu'est-ce que tu dis ?... Mais nous avons un homme, Dieu merci ! Nous avons le Nono !

ARNAUD. — Vous avez mis... Pourquoi avez-vous mis ce collier de jais ?... Il vous va bien, vous savez... Comme votre peau est blanche et

fraîche sous le collier...Comme vous êtes jeune, maman !

MAMAN, *avec un sourire mélancolique.* — Et toi, Arnaud, que tu es galant !

ARNAUD. — Non, c'est la vérité, n'est-ce pas, Simone ? N'est-ce pas, Catherine ?

SIMONE, *d'un ton pénétré.* — Oui, maman est belle.

MAMAN. — Toutes les mamans sont belles.

ARNAUD, *ironique.* — Oui. Par exemple la mère de Gosset qui est grosse comme une tour, ou bien la mère de Barbotin qui est maigre comme un échalas... *(Pensif)* Non, voyez-vous, maman, non... vous êtes belle et jeune... Pour quoi êtes-vous si jeune ?

CATHERINE, *rudement.* — C'est pour vous deux, pardi !... Est-ce que ça vous fâche ? *(avec humeur)* Cesse donc tes questions, Arnaud. Avec ta manie de chercher midi à quatorze heures, tu ferais, tu finirais par faire... Je me comprends.

ARNAUD, *cramoisi.* — Vous avez de la chance... Non, mais... non, mais... De quoi vous mêlez-vous ?... Midi à quatorze heures !... Vous êtes

extraordinaire ! Etes-vous furieuse que le noir aille mieux à maman qu'à vous ?

CATHERINE, *riant.* — Mon petit Arnaud, tu peux me tutoyer comme d'habitude, tu sais... Il est fâché, le mignon... Voyez-vous le petit coq ?...

Maman se lève et sort. On dirait qu'elle a envie de pleurer. Arnaud se lève pour la suivre.

CATHERINE, *le retenant.* — Une minute, Arnaud... Ecoute-moi... Est-ce ton désir que ta mère se remarie ?

ARNAUD, *stupéfait.* — Quoi ? Mais tu es folle, Catherine...

CATHERINE. — Bon. Hé bien, ne jongle pas avec des mots qui... des mots... Tu es toujours là à roucouler... S'il manque un homme ici, tu n'as qu'à ne plus être un enfant... C'est clair...

ARNAUD. — Mais non, voyons, je... voyons, Catherine... Ce n'est pas clair du tout...

CATHERINE. — Tu es quelquefois plus triste qu'un vieillard, et, d'autres fois, tu es plus joueur qu'un petit chien... Il te faut moins parler et davantage réfléchir... Y es-tu ?

ARNAUD. — Non, vraiment, Catherine, je n'y suis pas...

CATHERINE. — Sois un homme, Arnaud, sois l'homme qu'il manque dans cette maison... *(Elle va sortir et se retourne.)* Il n'en faut pas d'autre ici. *(Elle sort.)*

ARNAUD, *à Simone.* — Tu comprends ce qu'elle veut dire, toi ?

SIMONE. — Oui... Elle dit que tu as fait de la peine à maman.

ARNAUD. — Bon. Mais pourquoi ?

SIMONE. — Parce que tu n'as pas été gentil.

ARNAUD. — Comment ça, pas gentil ?

SIMONE. — Quand on parle de papa, maman pleure...

ARNAUD. — Oui, quoi, tu n'y comprends rien non plus.

Maman rentre, vêtue de noir comme toujours. Les brides de son chapeau de crêpe attristent son doux visage. Elle a dans les bras une gerbe de chrysanthèmes :

— Allons, mes petits, habillez-vous vite et partons.

. . . .

Dans la rue. Ni vent, ni soleil. C'est une molle après-midi de novembre sur laquelle règne une lumière immobile. La foule noire suivant l'étroit pavé blanc... le ciel gris perle derrière les toits pointus : un dessin au fusain sur papier mat.

SIMONE. — Oh ! qu'il fait chaud !

MAMAN. — Ouvrez vos manteaux, mes enfants... ne marchez pas trop vite... Arnaud, prends garde, voyons... Un peu plus, tu te jetais dans ce monsieur...

ARNAUD. — Que de monde, Maman, que de monde dans les rues ! Ce n'est pas triste, dites, tous ces gens qui vont au cimetière... Les morts ne seront pas seuls aujourd'hui... Si c'était tous les jours comme ça, se serait moins terrible de mourir...

MAMAN. — Rien ne dit qu'ils aiment la foule, Arnaud. Il se peut qu'ils préfèrent la solitude, que... Je ne sais pas, moi... tout est possible.

ARNAUD. — Oui, tout est possible... Heureusement ! Vous croyez qu'on ne meurt pas tout à fait, n'est-ce pas, maman ? qu'on continue à sentir... *(Il regarde autour de lui.)* Les tramways... les autos... les marchands de fleurs...

oh ! tout ce bruit, toute cette foule... toute la vie qui descend jusqu'aux morts ! Voyez la mère Mathias qui crie ses journaux à la porte du cimetière... et le vieux Didier qui vend ses ballons rouges...

Maman. — Oui... Ils pourraient même aller vendre ça un peu plus loin...

Arnaud. — Pourquoi, mais pourquoi, maman? Je vous jure que les morts préfèrent... D'ordinaire, c'est si triste, la route du cimetière... Si j'étais mort, j'aimerais bien entendre les gens qui rient, les chevaux qui galopent, les voitures qui roulent... et tout ! Aujourd'hui, on dirait que les gens n'ont pas peur des morts... Comme si ça ne serait pas mieux de vivre tous en famille, comme ça, toujours... Je crois que, d'ailleurs, les Anciens... Nous en parlions l'autre jour avec Charpier et je lui disais... *(Ils arrivent à la porte du cimetière.)*

Maman. — Chut, Arnaud. Il faut se taire, maintenant, et être calme... Tu es un peu fébrile, si, si... voilà. Entrons.

Arnaud, *tout bas, avec angoisse.* — Otez votre gant, maman... donnez-moi votre main... *(il prend la main de sa mère et la baise)* votre

main qui sent bon vous et la maison... Mon Dieu, que ça soit vite fini !

Ils cheminent dans le cimetière, parmi les tombes.

MAMAN. — Ne tremble pas, voyons, Nono... La mort n'a rien de redoutable...

Elle marche lentement, au bras d'Arnaud. Simone trottine devant eux... L'air sent le chrysanthème et la terre fraîche. Il fait doux et simple. Il semble qu'une vérité plénière descende du ciel.

Le grincement d'une pompe... un bruit de pas dans une allée cendrée... le bleu sourd d'une chapelle de zinc... tout cela net sans éclat, sonore sans écho.

MAMAN. — Prenons par ici, c'est plus court... Attention, ne marchez pas dans ces débris de verre. On a dû briser un vase ici...

SIMONE. — Oh ! qu'est-ce qui sent si mauvais ?

ARNAUD. — Ce sont les fleurs pourries... Quand on laisse l'eau croupir, c'est effroyable... L'autre jour... Tiens, nous sommes arrivés... Je ne connaissais pas ce chemin... nous sommes arrivés par derrière la tombe.

MAMAN. — Chut... allons, taisons-nous... Et pensez à votre pauvre papa.

Elle dépose son bouquet sur la pierre.

Un très long silence. Deux roses de porcelaine crissent l'une contre l'autre.

Des gens passent, qui déchiffrent à haute voix un nom, une date...

Un train siffle au loin, là-bas, derrière les peupliers qui grillagent le ciel jaune.

MAMAN, *tout bas.* — Jacques... mon pauvre ami...

ARNAUD. — Maman, ne pleurez pas... ça me déchire.

DES GENS QUI PASSENT. — Oh ! regardez celle-là. La pierre est toute rongée... 30 juillet 1870... Tiens, l'année de la guerre...

Bref soupir du vent humide dans les cyprès.

Simone s'assied par terre et cueille des brins d'herbe.

MAMAN. — Allons, il faut partir... Tu es pâle, Arnaud.

ARNAUD. — Je suis triste, maman... J'aurais tant voulu grandir près de lui...

MAMAN. — Il t'aimait bien... Si tu savais avec quelle tendresse il me parlait de toi... quels projets... quels rêves...

ARNAUD. — Et... vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas, maman ?

MAMAN. — Je... *(Elle hésite, puis, très simplement :)* Je l'adorais, Arnaud. C'était un homme loyal... fort... et si doux...

ARNAUD. — Asseyons-nous un peu, Maman... là... avec Simone.

MAMAN. — Non... il faut partir... La nuit vient vite... en novembre...

ARNAUD. — Asseyons-nous un peu avec lui... Il nous a si peu maintenant !

Ils s'asseyent dans l'herbe. Les gens qui passent les regardent...

MAMAN. — Simone, tu n'as pas froid ?

SIMONE. — Non, je fais un bouquet d'herbe... Est-ce que vous croyez que je pourrais trouver des violettes ?

ARNAUD. — Quand l'avez-vous connu, maman ?

MAMAN. — Je l'ai toujours connu. C'était un ami d'enfance. Mon père et son père avaient l'un pour l'autre une affection fraternelle... Il paraît qu'on nous fiança dès le berceau. *(Elle sourit.)*

ARNAUD. — Moi aussi, j'ai une amie d'enfance.

MAMAN. — Qui ? Ah ! oui, Henriette Maréchal...

ARNAUD. — Henriette, oui. Est-ce que vous croyez que je l'épouserai ?...

MAMAN. — Je ne sais pas... Comment veux-tu... La vie...

ARNAUD. — Mais je voudrais savoir... Est-ce qu'on nous a fiancés dès le berceau, Henriette et moi ? J'aimerais mieux le savoir, vous comprenez, maman.

MAMAN. — Non, non, ce n'est pas pareil... Ton papa et moi, c'était... c'était nous deux... nous... nous aimions.

ARNAUD. — Mais, j'aime Didi... Je l'aime beaucoup, et elle aussi... Quel âge aviez-vous quand vous vous êtes mariés ?

MAMAN. — J'avais vingt-deux ans... Jacques en avait ving-cinq... Ç'a été un beau mariage... nous en parlions toujours depuis toujours... nous avions beaucoup d'amis, qui nous aimaient bien... un mariage d'une gaîté, d'une confiance... Je me souviens, je me souviens des plus petits détails de cette journée-là... Au dessert, M. Dubois, le notaire, qui avait soixante-dix ans bien sonnés, s'est mis à gambader avec

la vieille Mlle Derville... Jacques me disait que cette danse pourrait bien finir par un mariage... *(Elle rit.)* Nous avons fait notre voyage de noces en Espagne... Du soleil, des parfums, des fleurs... Je me souviens... *(Son regard tombe sur la gerbe de chrysanthèmes. Avec désespoir :)* Ah ! je me souviens... Jacques... mon cher grand !...

ARNAUD. — Embrassez-moi, maman, embrassez-moi pour lui... Je vous aime... Je suis votre Nono à vous toute seule...

SIMONE. — J'ai froid... Il n'y a pas une seule violette...

MAMAN. — Oui, mon petit, nous partons.

ARNAUD, *montrant la tombe.* — Combien sont-ils là ?

MAMAN. — Ils sont sept.

ARNAUD. — Il y a encore une place... Pour qui cette place ?... pour qui ?... Regardez-moi, maman. Ce n'est pas pour moi, dites ?... J'ai si peur... toute cette terre !...

MAMAN. — Allons, c'est fini, maintenant. Il e faut plus penser à tout cela... Redresse la ête... Respire...

Sous l'oblique coup de lance du soleil, le ciel s'entr'ouvre et saigne. Les dalles de marbre rougissent entre les cyprès. La mélancolie monte de la terre avec le moite parfum du gazon.

MAMAN, *bas, à Arnaud.* — Salue, voyons, salue...

ARNAUD. — Qui ça ?

MAMAN. — Le proviseur du Lycée. Tu ne l'as pas vu ?

ARNAUD. — Non... C'est drôle, il vient ici comme nous le proviseur... Est-ce qu'il a quelqu'un ici ?...

MAMAN. — Mais oui, tu sais bien, sa petite fille... une méningite... l'an passé...

ARNAUD. — Ah ! oui, je me rappelle... *(Il se retourne vers le proviseur.)* Sa petite fille... Croyez-vous qu'il pleure, maman ?...

MAMAN. — Quelle question !

ARNAUD. — Je ne peux pas m'imaginer le proviseur en train de pleurer... « Cet élève ne fait pas ce qu'il peut... Intelligent, mais un peu mou... » Oh ! oh ! et voici le docteur...

Le docteur salue en passant.

ARNAUD. — Et qui vient-il voir ?

MAMAN. — Mais... sa femme.

ARNAUD. — Comme c'est curieux... Alors, il n'a pas su la garder... Pourtant il a dû la bien soigner, dites?

MAMAN. — Oui, sans doute. Mais la mort a été plus forte que le docteur.

ARNAUD. — En somme, quoi, il n'y a pas grand chose à faire contre elle. *(Soupir.)* J'espère que je vivrai assez pour voir un savant découvrir le remède contre la mort... et pour en profiter, naturellement.

MAMAN. — Et moi, j'espère disparaître avant.

ARNAUD, *stupéfait.* — Oh ! que vous êtes bizarre, maman... Vous voudriez mourir ?...

MAMAN. — Non, certes, non. Je me trouve très bien avec vous... Mais, à mon âge, la mort te semblera moins effrayante, tu verras... Il arrive un moment où il paraît tout simple de laisser la place aux autres.

ARNAUD. — De la place ! De la place !... Mais il y en a assez pour tout le monde. La terre est grande, vous savez, maman. Oh ! non, ce n'est pas la place qui manque. On tiendrait bien tous... Qu'on le trouve, ce secret de vivre toujours, qu'on le trouve ! Et vous verrez comme

tout le monde sera soulagé !... De la place ! On assèchera les rivières, la mer, s'il le faut. On bâtira des maisons de cinquante étages. Et on se logera tous. Mais qu'on le trouve, ce secret ! Vite, vite ! car... nous vieillissons, vous savez.

MAMAN. — Oui, Arnaud, oui, on le trouvera certainement, sois tranquille... tu cries comme un possédé... Ce n'est pas l'endroit...

ARNAUD. — Oh ! ce n'est pas que je sois gai, maman. C'est que j'ai peur !

Dans la brume qui grisaille la ville, tout autour du cimetière, les jaunes réverbères s'allument. Le long des allées assombries les cyprès bleus songent.

SIMONE. — Maman, j'ai encore mon problème à faire ce soir. Vous m'aiderez ?

ARNAUD, *avec empressement.* — Moi, je t'aiderai, ma petite Simone. Ne te tourmente pas. Ah ! ah ! on va s'atteler au problème de Simone. A la bonne heure. Voilà qui nous réchauffe !...

MAMAN. — Que tu es aimable, Arnaud !... Regarde ! Simone en reste abasourdie...

ARNAUD. — Maman, cette idée de problème m'enchante... Un marchand achète dix sacs de pommes à vingt francs... Ah ! ah ! le bon mar-

chand avec sa blouse bleue et les pommes rouges...

Simone. — Mais non, c'est un robinet qui coule dans une cuve et qui...

Arnaud. — Bon, bon. C'est encore plus beau. Rentrons vite. Le problème nous attend au coin du feu, sous la lampe. Et Catherine... Qu'est-ce qu'il y a pour dîner, ce soir ?

Maman. — Ma foi, je n'en sais rien...

Arnaud. — Il sera bon, le dîner. Rentrons vite... On est heureux, dites, maman ? On est heureux ?

Maman. — On est heureux, Arnaud.

Ils sortent du cimetière.



HIVER

L'ÉCOLE DE MUSIQUE

Comme elle est gratuite, presque tous les enfants de la ville vont à l'Ecole de Musique, les fils d'ouvriers et les petits bourgeois, les fillettes qui font le ménage et celles qui ont une femme de chambre. C'est un hôtel du XVIIIe, élégant et discret, sur la place d'Armes. On l'appelle l'Hôtel du Dauphin. Ses hautes fenêtres à petits carreaux éclairent de vastes classes — d'anciens salons à lambris de chêne — où le tableau noir rayé de portées court le long du mur parmi les fleurs fanées de la tapisserie. Il est robuste et vermoulu. Un large escalier à rampe polie monte avec majesté de la cave, où l'on remise les vieux pupitres, au grenier où M. Croquesel enseigne le trombone.

C'est là qu'Arnaud apprend à aimer la musique. Il joue, cela va sans dire, les sonates de Mozart avec grâce et déférence. Mais il connaît des plaisirs plus violents. M. Giles, professeur de solfège, dont il est l'élève préféré, dit d'Arnaud que « cette petite brute nage dans le bruit, le tumulte et la cacophonie comme un poisson dans l'eau ». Mais

M. Giles ne parle ainsi que parce qu'il craint M. Poncet, le directeur de l'Ecole, lequel est un ami de M. Lenepveu et un admirateur de Meyerbeer. Et quand il descend, son cours fini, au bras d'Arnaud, par le grand escalier et que le vieil hôtel vibre de cuivres et de cordes, il lui dit :

— Ecoute ça !

Du haut en bas de l'Ecole, la Musique s'étire à l'aise, en une prodigieuse fête de sons. Ils descendent lentement, marche à marche. Ils écoutent l'appel d'un cor s'étouffer derrière un mur et l'obscurité poussiéreuse de l'escalier leur semble lourde à respirer. Ils s'arrêtent un instant sur le palier à carrelage rouge et regardent, par les hautes fenêtres, luire tous les toits de la ville. Quelque part le hautbois maigre et le basson bedonnant dialoguent, et c'est comique, et les vieilles maisons biscornues qui ceignent la place d'Armes s'amusent comme des folles. Poignante, la voix humaine d'un violon exalte la sonate à Kreutzer. Il semble que le ciel s'éclaire... Mais une rocailleuse fanfare de trompettes s'éboule du grenier, M. Giles serre contre lui le bras d'Arnaud, tous deux s'élancent à la conquête de... de... ils ne savent plus, car, les trompettes apaisées, voici que coule, coule, et coule, au rire des flûtes, la gamme laiteuse d'une clarinette.

Arnaud aimerait à passer de longues heures à l'Hôtel du Dauphin, mais les enfants d'aujourd'hui ont tant de choses à faire ! Les professeurs et les

patrons n'ayant pour elle que du dédain, la musique doit s'incliner devant le lycée ou l'atelier, et les cours commencent de bon matin, à six heures et demie. Aucun des petits élèves ne s'en plaint. Se lever tôt, trotter vers l'école par les rues endormies, et puis chanter ensemble, à pleine voix, cela empreint toute la journée de bonne humeur. L'hiver, dame, c'est un peu plus dur...

. . . .

Dans la nuit claire de décembre, la ville dort sous la lune, blanche et muette comme une grève à marée basse. Mais, tout au fond de l'ombre, des houles lointaines sonnent sur la terre gelée. Il est tard. Couché depuis longtemps Arnaud ne peut pas dormir. Hier, au coin du feu, il a lu dans le journal que la tempête sévit sur la mer du Nord et que le trois-mâts *Birmingham* s'est perdu corps et biens. Il sait que l'instant est proche où le dôme luisant du ciel craquera en mille morceaux et que la ville aura demain au-dessus de sa tête un chaume de nuages roux, pleins de neige. Il attend...

Le vent fourrage au loin en grommelant pour se donner du cœur. Il jette devant lui une poignée de bises criardes comme des fifres. Un chat miaule. Minuit sonne au beffroi. Les douze coups de bourdon dressent vers la lune les douze colonnes de bronze du temple de la nuit...

Là-bas, le vent se répand dans les plaines comme la mer montante... Arnaud l'entend qui s'étale, se gonfle et s'enfle et, brusquement, une vague gigantesque accourt en grondant, s'écrase dans les maisons, rejaillit, et d'autres arrivent, d'autres et d'autres, qui mugissent, râclent, tonnent... Tout le ciel blanchit. Dans les nuages galopants, la lune affolée fuit, fuit comme un ballon en détresse et soudain disparaît... Arnaud frissonne. Il ne sait quel camion de ferrailles roule sur le toit, cogne les murs à les crever... Il songe : « le *Birmingham*... la cargaison désarrimée... nous coulons !... Mais non... je suis dans mon lit... Qu'on est bien !... l'hiver... » Il s'endort.

. . . .

Cinq heures et demie du matin. Il n'y a plus de vent. Il neige.

La fenêtre de sa chambre grande ouverte (c'est une habitude qu'on lui a fait prendre dès l'enfance et qui le garde des rhumes) Arnaud dort, sa couverture remontée jusqu'aux yeux. Le carillon du beffroi suspend dans l'air glacé une fragile dentelle de sons tout blancs. Arnaud s'éveille.

Angelus. L'un derrière l'autre les coups de cloche sortent des abat-son avec des bâillements frileux. Arnaud les voit si bien ! Il les compare aux pensionnaires mal éveillés qui quittent, en file indienne, le tiède dortoir pour le lavabo glacial...

La sirène d'une usine entame une mélopée graillante qui s'interrompt sur un couac lamentable. On dirait d'un ivrogne qui rentre au petit jour en poussant sa romance... Mais voici que la porte de la cuisine grince sur ses gonds.

— Arnaud !... Arnaud...

C'est la voix de Catherine, assourdie parce que Maman et Simone dorment encore...

— Je me lève, crie Arnaud... Quelle heure est-il?...

Il le sait bien, mais il a du plaisir à entendre Catherine annoncer :

— Il est le quart avant six heures.

Et elle ajoute :

— Il fait très froid.

Car elle ne sépare jamais l'heure qu'il est du temps qu'il fait.

Les draps rejetés, ses pieds nus sur la descente de lit, une toison de chèvre, drue et froide comme une pelouse d'herbe gelée, Arnaud claque des dents. « Ce soir, je fermerai ma fenêtre. » Il dit cela tous les matins.

Dans son cabinet de toilette — une alcôve bien close, toute ouatée du parfum du savon et de l'eau de Cologne — l'eau fraîche et la serviette rude le réchauffent.

Il repasse dans sa chambre, ouvre sa porte. L'odeur dorée du café chaud l'attend sur le palier. Il descend deux étages avec elle. Au premier, un trait jaune souligne la porte de Maman.

La voix de maman. — C'est toi, Nono ?... Bonjour. Couvre-toi bien. Il doit faire froid...

Arnaud. — Bonjour, maman. Oui, il fait un froid de canard...

Sur la table de la cuisine, dans le cercle orangé de l'abat-jour, un bol fume. La cuisinière de tôle ronfle et grogne. Le four grand ouvert souffle une chaude haleine qui sent le pain grillé.

Catherine. — Bonjour, Arnaud. Ton déjeuner est servi. As-tu bien dormi ?...

Arnaud. — Comme un sonneur... mais pas très longtemps... Il a fallu que j'attende que l'hiver se décide... *(Il commence à manger.)* Hier soir, on ne savait pas trop...

Catherine. — Moi, j'aurais juré qu'il allait pleuvoir...

Arnaud. — Et moi, je pariais pour la neige... Et j'ai gagné... Maintenant c'est franc... Nous sommes partis pour l'hiver... Ça s'est décidé vers minuit... Quelle heure est-il, Catherine?

Catherine. — Six heures et dix minutes... Il fait un froid de loup...

Arnaud *(pour lui-même)*. — Elle a raison. C'est un froid de loup qu'il fait... un froid de

canard, c'est... autre chose... fin janvier... le grésil... *(Haut :)* Il y a longtemps qu'il n'a pas fait aussi froid, hein ?

CATHERINE. — En... quatre-vingt-six, Arnaud, je me souviens... c'était pire encore...

ARNAUD, *son bol vidé, s'essuyant la bouche.* — Pire ?

CATHERINE. — Oui... les pauvres gens mouraient à la douzaine... La veille de Noël, vers six heures, j'allais chez le boulanger, le père Buret, rue des Ursulines... Tu n'as pas connu ça...

Arnaud, ravi, écoute la voix grave de Catherine s'unir au ronflement du feu.

CATHERINE. — Il soufflait un vent qui me faisait sortir les yeux de la tête... Le canal était gelé...

ARNAUD, *avec un immense intérêt.* — Ah ! le canal était gelé ?...

CATHERINE. — Il est resté pris trois semaines... Trois semaines, Arnaud...

Silence. La tôle rougie de la cuisinière craquète... Très loin, le sifflet d'une locomotive clame que les

trains roulent dans la campagne blanche, froide et silencieuse.

CATHERINE. — L'hiver est dur aux pauvres gens.

ARNAUD. — C'est malheureux, Catherine, il faut que je m'en aille. Voudras-tu me raconter cette histoire de l'autre hiver, ce soir, à la veillée ?...

CATHERINE. — Mais oui, Arnaud, bien sûr... Mais ce n'est pas une histoire... il faisait très froid, voilà tout.

ARNAUD. — Voilà tout... seulement... tu sais le dire.

Catherine lui donne son pardessus, noue son cache-nez, lui enfonce sa casquette jusqu'aux oreilles.

ARNAUD. — Bou-ou-ou-ou... rien qu'à mettre tous ces vêtements, on grelotte... Au revoir, Catherine.

CATHERINE. — Au revoir, mon petit. Prends garde de ne pas tomber... Les pavés sont glissants...

Dehors, il neige toujours, mais le vent se ranime. La flamme d'un réverbère vacille derrière un envol

de flocons. Jambes roides, Arnaud avance à petits pas qui mordent dans la neige craquante...

Quelqu'un marche derrière lui... le bruissement d'une toux sèche... un choc métallique, et toute clarté disparaît brusquement dans la rue. C'est le père Mathias qui éteint les réverbères.

ARNAUD. *(Il entend siffler dans l'ombre l'asthme du père Mathias.)* — Bonjour, père...

MATHIAS.—Bonjour, mon fils...Pas chaud, hé?

ARNAUD. — Un froid de loup... *(Il glisse.)*

MATHIAS, *le retenant par le bras.* — Hé, là, doucement... Va moins vite... si tu étais dehors, comme moi, depuis quatre heures, tu saurais marcher dans la neige...

ARNAUD. — Vous êtes dehors depuis quatre heures du matin ! Ça devait être dur, hein ?

MATHIAS. — Pas tant qu'à présent... C'est à l'aube que le vent fraîchit.

ARNAUD, *comme s'il croquait des pralines.* — Ah ! le vent... Ah ! oui... tiens, tiens, à l'aube, il fraîchit ?

MATHIAS. — Oui. Sacré vent !... Le v'là qui ..monte... En ville, c'est encore rien. Mais si . l'avais eu dans le nez tout le tour des remarts, bon Dieu ! ça pinçait !...

Arnaud regarde sous un bec de gaz la silhouette de l'homme qui a fait le tour des remparts, en pleine nuit, sous la neige, puis :

— Et celui-là, Mathias, vous ne l'éteignez pas?

MATHIAS. — Non, mon fils, un sur deux... Les autres, c'est Jules qui les éteindra, dans une heure... Allons, bon, v'là qu'il neige plus fort maintenant... L'hiver est crapule, tout de même... Dire qu'y en a qui couchent dehors par ce temps-là !...

ARNAUD. — Oh ! Mathias, croyez-vous ?

MATHIAS. — Si je te le dis, c'est que j'en ai vu. J'ai rencontré un vieux, rue de l'Arbre-Sec... Il avait marché toute la nuit pour pas geler debout... Il attendait qu'on ouvre le manège d'artillerie pour aller se coucher dans la paille. C'est les soldats qui le nourrissent avec des restants de soupe... Le jour, ils le cachent à l'écurie du manège, mais le soir ils le foutent à la porte, rapport que si qu'y mettrait le feu, ou qu'il embêterait les canassons, le garde d'écurie passerait au Conseil... Y a des malheureux qui ont pas de veine, tu sais !...

Il faut à Arnaud un moment pour digérer ce scénario de drame : le pauvre vieux qu'on nourrit et

qu'on brutalise... l'odeur de l'écurie et de la gamelle... les artilleurs, bonnes brutes cruelles et pitoyables, qui, le matin, accueillent le vieux à bras ouverts et le chassent, le soir, à coups de pied dans le derrière...

ARNAUD. — Marcher toute la nuit... Oh ! toute la nuit !... Moi, j'aimerais mieux me coucher dans la neige et que ça soit fini.

MATHIAS. — Bah ! Le vieux aime bien la vie... Il dit qu'au printemps ça ira mieux...

ARNAUD. — Le printemps... Le printemps... Comme c'est bizarre de dire ce mot-là maintenant... ici...

MATHIAS. — C'est un mot comme un autre...

Passe un sergent de ville en capuchon suivi d'un chien qui trottine...

Une avalanche croule d'un toit dans la rue...

MATHIAS. — C'est ça qui est drôle quand ça te tombe sur la tête. Tout à l'heure, près du canal, j'ai bien manqué...

ARNAUD. — Est-ce que vous croyez que le canal prendra cette année ?

MATHIAS. — Il prend, mon fils, il prend... Il n'a pas fait aussi froid depuis...

ARNAUD. — Quatre-vingt-six... *(Fièrement :)* Je sais cela... Adieu, Mathias... je tourne à gauche.

MATHIAS. — Adieu, mon fils, je tourne à droite...

ARNAUD. — Ah! dites-donc, Mathias, à quelle heure ouvre-t-on le manège d'artillerie?...

MATHIAS. — Vers sept heures.

ARNAUD. — Ah! bon... Le vieux n'en a plus que pour une demi-heure, à grelotter...

MATHIAS, *s'éloignant.* — C'est long, une demi-heure, à grelotter.

Arnaud s'arrête un instant pour regarder Mathias descendre la rue de la Mairie : il passe dans la clarté d'un bec de gaz, les pans de sa cape voltigent comme deux ailes noires, et il s'efface, tout soudain, derrière un tourbillon de neige...

Sonnent six heures et demie. Le beffroi a l'air d'un gigantesque factionnaire, immobile, sous sa capote blanche. « Je suis en retard », murmure Arnaud. Il se hâte. Les vieilles maisons à toits pointus qui entourent la place d'Armes commencent à s'éveiller. Des vitres brillent. Une boutique s'allume et la neige du trottoir devient rose...

Voici l'Hôtel du Dauphin. Qu'il y fait bon! Arnaud monte le grand escalier dont la rampe luit

sous un rouge papillon de gaz... M. Giles n'est pas encore là. Sur le palier, une cinquantaine de garçons piaillent et s'agitent... Arnaud se faufile entre les groupes. La neige des manteaux fond. L'air tiède sent le chien mouillé. Sur le châssis d'une haute fenêtre, un châssis large et bas qui forme banquette, trois enfants sont assis, qui se serrent pour faire place à Arnaud...

ARNAUD. — Bonjour.

LES TROIS ENFANTS. — Bonjour...

La conversation continue.

PREMIER ENFANT. — Moi, je vais pomper un seau d'eau dans la cour. Mon père a enfermé la pompe sous de la paille... mais ce matin je croyais qu'elle avait gelé quand même... j'ai pompé au moins trente coups et ça faisait un drôle de bruit, comme si la pompe aurait toussé... L'eau est venue. Elle était froide. Quand j'ai mis mes bras dedans, j'ai cru qu'on me les coupait... Après, quand on s'essuie, ça brûle...

DEUXIÈME ENFANT. — Moi, pour que ça soit moins froid, je verse l'eau dans une cuvette. Dans un seau, c'est plus froid... L'eau est noire... Des fois, il y a la lune dedans...

TROISIÈME ENFANT. — On croirait qu'elle est dans l'eau, la lune, mais elle est en l'air... Moi aussi, je vais chercher de l'eau à la pompe pour me laver... Y a le chat qui m'attend à la porte. C'est mon père qui le chasse tous les soirs parce qu'il n'est pas propre... Hier, on a dû le pousser de dessous le buffet avec un balai... Je l'ai regardé trotter dehors par la fenêtre de la cuisine... J'avais bien chaud... Ça sentait les frites... La nuit, quand je m'éveille, je pense au chat qui grelotte... ça me fait rendormir tout de suite...

ARNAUD. — Je connais un vieux qui grelotte aussi, en plein air, toute la nuit...

PREMIER ENFANT. — Penses-tu ! Il a pas de maison, ce vieux-là ?

ARNAUD. — Non. Les artilleurs le cachent dans l'écurie, au manège... pendant la journée... Le soir, ils le mettent dehors.

DEUXIÈME ENFANT. — C'est pas vrai. Les vieux, c'est pas des bêtes.

ARNAUD. — Puisque je le connais... C'est Mathias qui me l'a dit...

TROISIÈME ENFANT. — Mathias ? Bec de gaz ? Il est toujours saoul... si tu crois ce qu'il raconte !

Brusque silence.

En bombe, M. Giles jaillit de l'escalier, pressé, traqué, éperdu comme toujours. C'est un homme blême et sec, mais il a des muscles d'acier. Il donne douze heures de leçon chaque jour. Il mange en coup de vent, il ne marche qu'au pas de charge. Toutes les semaines ses amis annoncent sa mort, mais il les enterre tous, l'un après l'autre, entre deux leçons. Il nourrit sa femme et ses quatre gosses. Il a une vie de chien et la plus exquise sensibilité du monde.

. . . .

La classe de solfège. C'était, au XVIIIe siècle, le cabinet d'un bailli. Sur l'estrade où, jadis, quelque vermeil M. de Sancourt ou de Corbehem, en perruque, veste brodée et bas de soie, s'asseyait derrière sa lourde table d'ébène à flambeaux d'argent, M. Giles plante ses longues jambes vêtues d'un pantalon crotté. Il sort délicatement de dessous son cache-nez son nez rouge. Un petit poêle gronde dans un coin. M. Giles lui tend ses mains maigres, puis il ouvre le piano et frappe des accords pour se dégourdir les doigts.

Arnaud se dilate. Quelle jolie façon il a de commencer la classe, M. Giles ! C'est un musicien, un vrai. Malgré les douzes heures harassantes de leçons qui le courbent chaque jour sur le clavier, il n'a point l'horreur du piano. Il prélude, les yeux au plafond. Il est heureux, il s'enivre d'une joie si-

lencieuse qui éclaire son visage fripé. Mais, quand il fait vibrer ces acords délicieux que les traités d'harmonie proscrivent comme intolérables, il n'oublie pas d'appuyer sur la pédale sourde, car le directeur a des oreilles, bien qu'il n'entende point...

M. Giles place d'un air ennuyé une partition sur le pupitre du piano :

— Prenez, dit-il, le Solfège des Solfèges.

C'est un beau titre évocateur, qui ressemble au Cantique des Cantiques mais qui ne tient pas ses promesses. De la première page à la dernière le Solfège des Solfèges déroule des rondes, des airs de chasse, des sérénades de Rodolphe ou de Fétis, dont la difficulté est graduée, mais dont la niaiserie atteint tout de suite à la perfection. M. Giles accompagne au piano, sans enthousiasme :

— Do, mi, mi, — sol, mi mi... Callaert, battez la mesure ! Do, mi, mi — sol, mi, mi... Attention à la reprise !...

La moitié des élèves la manquent, s'arrêtent et se bousculent pour rattraper les autres qui sont déjà loin...

— Do, mi, mi — sol, mi, mi... Gare au point d'orgue !...

On se croirait au cours de gymnastique. M. Giles commande d'une voix bourrue de caporal.

— Ré, fa, sol, do. Halte ! C'est fini. Recommencez-moi ça !

Ah ! s'il n'arrivait jamais à M. Giles d'envelop-

per une sixte pensive d'un accord mélancolique, que la classe de solfège dégoûterait de la musique ! Tous ces airs, ces caprices, ces andante, corrects, plats et mornes, comme ils font adorer la gamme, oui, les sept notes nues et blanches de la gamme, derrière lesquelles M. Giles ouvre le ciel limpide ou nuageux des harmonies !

— Callaert, dit M. Giles, chantez-moi le *la* du diapason.

Callaert chante le *la* que M. Giles soutient d'un accord de septième.

— A vous, Leprêtre.

Leprêtre s'exécute rondement. C'est un petit bonhomme robuste et vif. Il braille son *la* sans peur et sans façons. Et M. Giles éteint la voix claironnante sous un sombre accord mineur.

C'est au tour d'Arnaud. — M. Giles éveille pour son élève préféré la sylve enchantée des accords défendus : accords de onzième, de treizième, verte houle de frondaisons étranges, fraîcheur neuve d'une ombre vierge, Arnaud voit le *la* reculer tout au fond de sons chatoyants et briller comme une fluide goutte de soleil au travers du feuillage...

Et c'est toujours le *la* et ce n'est jamais lui, ce son immuable et changeant qui fleurit sur toutes ces fraîches lèvres d'enfants. Et Arnaud songe, dans l'extase, que ce *la* du diapason c'est comme cette lucarne, là-bas, entre deux cheminées, cette lucarne bleue de refléter le ciel ou jaunie d'une lampe allu-

mée, tantôt noire et comme n fripé. Mais, quand d'un éclat de lune, la lucarne bie que les traités vitre incolore que du jeu vivant olérables, il des ombres... rde, car le

Le jour paraît. Leprêtre grimpe sur point... éteint le gaz. Sur la place d'armes la neige sur lonne. Une clarté crue lave les murs. Tou élèves ont des visages pâles, des yeux luisant M. Giles tire sa montre : « Il est l'heure, dit-il. »

Brouhaha. Gifles des cache-nez qu'on enroule à la diable. Arnaud se lève avec peine. C'est dur d'écarter la tiédeur harmonieuse de la classe. Qu'il ferait bon rêver ! Mais il faut aller au lycée. Il se rappelle soudain qu'il ignore les affluents de la Garonne et l'angoisse lui tenaille le ventre. Il regarde tristement M. Giles qui enfouit ses mains — ses mains merveilleuses — dans de vieux gants de peau craquelés.

Sortir ! Le froid, la neige, le roulement feutré des voitures et le râclement des pelles sur le pavé, « Hue ! Dia ! » Un cheval glisse et s'agenouille...

Rue Saint-Pierre où le vent tire comme dans une cheminée,. c'est le grand branle-bas : gambades, voltes, culbutes et cabrioles, Arnaud entre dans la danse. Le flottement saccadé de sa cape lui entrave les jambes. Il lutte, pour avancer, front contre front avec le vent qui lui enfonce jusqu'au fond de la gorge son poing de glace. Il suffoque. En lui, il n'y a plus que de l'hiver, l'odeur coupante,

le goût de gel, la couleur, bleu-vif, du vent froid.

Des clameurs tournoyent avec la neige. La bise happe et déchire les bruits familiers de la ville. Arnaud en recueille des lambeaux : le couac lointain d'une corne d'automobile... quatre notes de piano à travers une fenêtre à rideau de tulle que rose la lueur du feu..... ce beuglement de sirène que le vent étrangle et qui s'étouffe en un râle d'agonie...

Arnaud enfile une ruelle. Plus de vent. La neige tombe tout droit. Il se retrouve. Il sent qu'il a les joues glacées. Il passe devant une écurie grande ouverte : un piaffement mou, une touffeur alcaline. Son ami Paul le rejoint : deux yeux larmoyants et un nez violacé au dessus d'un cache-nez de laine.

ARNAUD. — Bonjour.. Brrr..

PAUL. — Oui. Je suis mort... Brrr...

Ils marchent côte à côte.

ARNAUD. — Ecoute ceci, Paul, qui va t'intéresser. Je connais un vieux qui n'a pas de maison. Alors, il marche toute la nuit pour ne pas geler debout. Tu sens ça ?

PAUL. — Je sens ça. Et alors ?

ARNAUD. — A cette heure-ci, il est dans la

paille, tu comprends, dans la bonne paille sèche... et il ne peut pas dormir parce qu'il est trop bien...

Quelque part, sous la neige, une cloche sonne huit heures, d'une voix qui grelotte.

PRINTEMPS

I

L'ENCHANTEMENT DU DIMANCHE DE PAQUES

Ma-a-a-archand d'os.
Vieilles loques.
Peaux d'la-a-a-pins...

Le chant matinal du père Maclou monte dans la rue bleue de brume...

Il a plu pendant près d'un mois, mais hier, Samedi Saint, les cloches ont rapporté de Rome le beau temps.

Sous les arbres du jardin, Arnaud respire avec ivresse. Le soleil ensanglante les barreaux de la grille, rougit une branche noire, cuivre le dos lustré de ce cheval qui trotte clair sur les pavés. Dans le brouillard des rayons vibrent. Le saurait-on si ce flot de fumée gris-vert qui jaillit de l'ombre d'un toit ne pétillait soudain comme un nuage de poudre rose ?

Des persiennes battent. Une fenêtre en s'ouvrant fait danser sur la pelouse un éclat de lumière. Ma-

man se penche toute vermeille et jette sous les branches un appel transparent :

— Arnaud... Arnaud... Où es-tu ?

ARNAUD. — Ici... Au jardin...

MAMAN. — Qu'est-ce que tu fais ?

ARNAUD. — Rien...

MAMAN. — Bon... Je t'envoie Simone.

ARNAUD. — Oh... Est-ce que c'est indispensable ?

MAMAN. — Absolument... Elle ne tient pas en place... Et je voudrais m'habiller tranquillement...

ARNAUD. — Eh ! bien, envoyez l'enfant...

Un instant après, Simone arrive, en robe de lingerie.

SIMONE. — Regarde, Arnaud, comme je suis belle.

ARNAUD. — Oui, oui, mon petit. Assieds-toi là et ne dis rien.

SIMONE. — Pourquoi m'asseoir ? Je ne suis pas fatiguée...

ARNAUD. — Alors, marche, cours, amuse-toi... Ne salis pas ta robe...

SIMONE. — Joue avec moi, Arnaud. Qu'est-ce que tu fais sur ce banc ?

ARNAUD. — Mon Dieu, que tu es bavarde !... Est-ce qu'on ne fait pas quelque chose en restant assis sur un banc par un temps comme ça ?

SIMONE. — J'ai trouvé une violette dans le gazon... Oh ! oh ! et une autre... et une autre... Qu'il y en a ! qu'il y en a ! qu'elles sentent bon !...

ARNAUD. — Je ne sais pas ce que Catherine fricote dans sa cuisine, mais ça sent joliment bon aussi par là... *(Il ouvre ses mâchoires)* J'ai faim...

SIMONE. — Tu as déjà faim ? Il n'est que dix heures... à peine.

ARNAUD. — Oui, mais je me suis levé tôt... Je pense au rôti saignant... aux pommes de terre frites... et... au pain frais... Bigre ! *(Il entrechoque ses dents.)*

Tout au fond du ciel luisant, les sept frêles cloches des Récollets commencent à dérouler leur gamme : si, la, sol, fa, mi, ré, do... toujours la même, si, la, sol, fa, mi, ré, do... sept petites voix acides, des voix tremblantes de fillettes qui chanteraient en l'honneur d'un évêque, en l'honneur —

tenez — de l'église Saint-Pierre dont la tour carrée, mitrée d'un étincelant campanile, a la majesté dodue d'un prélat. Si, la, sol, fa, mi, ré, do... si, la sol...

SIMONE. — Oh ! Arnaud, écoute, je suis étonnée qu'il y ait tant de violettes... Je ne croyais pas...

ARNAUD. — Pour l'amour de Dieu, Simone, tais-toi, et viens t'asseoir...

Voici le carillon de Sainte-Clotilde : ré, mi, sol... ré, mi, sol... C'est un feston, ré, mi, sol... un feston que la brise fait courir tout autour du ciel...

La cloche grêle du collège Saint-Joseph file dans l'air limpide un son aussi fin et brillant qu'un cheveu. D'autres cloches tintent : toutes les voix bleues et blanches des chapelles, des couvents, des collèges, foisonnent dans la lumière d'Avril comme une coulée de violettes.

ARNAUD *(les mains jointes)*. — Que c'est beau ! Que c'est admi... merveil... splendi... que c'est beau !

SIMONE. — Toutes les cloches sont revenues !

Les bourdons des églises s'ébranlent l'un à près l'autre et sonnent à toute volée. Les timbres et les échos se brisent, s'étouffent et se renforcent. La

plaine dorée du ciel ondule comme un champ de blé et le printemps aux bras nus tranche les épis sonores avec la serpe sifflante de la brise.

MAMAN *(se penche à la fenêtre en peignoir, les cheveux dénoués)* Mes petits... C'est beau, n'est-ce pas ?

SIMONE. — Oui, on écoute les cloches.

MAMAN, *joyeuse.* — Moi aussi, j'écoute les cloches... Vous jouez ? A quoi jouez-vous ?

ARNAUD, *gravement.* — Ce n'est pas le moment de jouer, Maman...

Une à une les cloches se taisent. Les vibrations du bronze s'éteignent lentement. Et la voûte du ciel est comme la conque nacrée d'un immense coquillage toute pleine du bruissement de la mer. Les quatre cloches de Saint-Pierre lancent une dernière gerbe qui s'éparpille entre les arbres : Bim-Bam-Gling-Dong... Et c'est fini. Il règne au jardin un silence d'église. On dirait que l'air tiède et fertile, retourné à coups de cloches, attend les semailles et qu'il n'y germera que du bonheur et de la joie. Quelque part, des cris d'enfants pointent, aigus et verts comme des bourgeons.

. . . .

Lucienne Maréchal — 16 ans — et sa sœur, Henriette — 14 ans — poussent la grille et entrent dans le jardin.

ARNAUD, *joyeux.* — Oh ! bonjour... C'est déjà vous ! On ne vous attendait que plus tard.

LUCIENNE, *grande belle fille blonde.* — C'est un reproche ?

ARNAUD. — Voyons, Lucienne, un reproche ? Mais je suis... nous sommes ravis... Bonjour, bonjour, vous deux, par ce beau matin !...

SIMONE. — Enfin, on va pouvoir jouer !... Arnaud ne voulait pas bouger de ce banc... Regardez toutes les violettes que j'ai cueillies...

HENRIETTE, *petite, avec un doux visage blanc sous des bandeaux châtain et de longs yeux fendus de Japonaise.* — Nous sommes venues toutes seules... La bonne a congé... Maman arrivera à l'heure du déjeuner, avec Papa qui a une réunion d'actionnaires... Oh ! qu'il fait bon !...

ARNAUD. — Une réunion d'actionnaires ?... Un dimanche !... de Pâques ?...

LUCIENNE, *avec une ironie où perce une certaine fierté.* — Papa ne connaît pas de dimanches, pas plus celui de Pâques que les autres...

ARNAUD, *renversé.* — Zut ! alors... Euh ! pardonnez-moi, ça m'a échappé... aussi, on n'a pas

idée de ça... Enfin, si ça l'amuse... Lucienne... tu as quelque chose de changé dans la figure... Qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE. — C'est ses cheveux qu'elle a relevés...

LUCIENNE. — Oui, j'ai un chignon... *(Dégagée :)* Est-ce que ça ne me va pas ?

ARNAUD. — Ôte ton chapeau... Je ne sais pas encore si ça te va... Il faut que je m'habitue... Je ne t'ai jamais vue qu'avec des tresses...

HENRIETTE, *gaiement.* — On a décidé ça hier soir, à dîner. Elle n'en a pas dormi. Depuis sept heures elle se coiffe et se décoiffe... Et puis, au moment de sortir, elle n'osait plus... Dans la rue, elle croyait que tout le monde se moquait d'elle...

LUCIENNE, *vexée.* — Ma petite, je t'en prie, ne raconte pas d'histoires. Tu as une façon de broder, toi... L'opinion des gens me laisse froide... Seulement, j'avais la nuque découverte et ça me faisait drôle...

ARNAUD. — Montre ta nuque découverte...

Lucienne se tourne un peu. Le soleil dore les frisons de sa chevelure blonde.

ARNAUD, *gravement.* — Tu as une très jolie nuque.

Lucienne et Henriette éclatent de rire. Arnaud rougit.

MAMAN, *de sa fenêtre.* — Bonjour, chères petites... Votre mère n'est pas avec vous ?

LUCIENNE. — Bonjour, Madame... Maman viendra tout à l'heure, avec papa...

HENRIETTE. — Nous sommes venues seules, Madame, pour jouer avec Arnaud et Simone.

MAMAN. — Vous avez bien fait... Jouez, mes enfants... Ne restez pas sous les arbres...

Bras dessus, bras dessous, les quatre enfants s'en vont par le jardin.

Entre les branches violettes, fardées de vert pâle, des toits brillent. Le soleil miroite dans un seau d'eau.

SIMONE. — Vous voyez, le lilas du voisin passe chez nous par-dessus le mur... On a le droit de couper tout ce qui est chez nous. C'est Catherine qui l'a dit... n'est-ce pas, Arnaud ?

ARNAUD. — Il paraît... Mais il est bien comme ça. Pourquoi le couper ?

SIMONE. — Pour l'avoir, tiens... comme ça, sur le mur, on ne dirait pas qu'il est à nous... Si on le coupe, on peut le toucher, on peut l'abîmer si on veut, on peut tout faire avec...

ARNAUD. — Elle est avare, hein ? Elle est féroce, ma sœur... Vous n'avez pas idée... Quand on lui donne une chose, elle la mord. Tout y passe, ses gommes, ses crayons : l'autre jour, un buvard qu'elle a mâché tout entier... Vous comprenez ça, vous ?...

Brusquement, Philosophe, le petit chat gris, bondit sur l'allée d'une danse oblique, dos arqué, oreilles droites, tout maigre, tout raide comme un petit chat de conte fantastique. Mais le sautillement d'un oiseau sur la pelouse l'assouplit. Il s'allonge dans l'herbe, roule des hanches, pousse un étrange bêlement aigre. L'oiseau s'envole. Philosophe l'oublie tout de suite. D'une prudente patte de velours, il taquine un caillou qui ne veut pas jouer. Un souffle de brise chuchote dans les branches. Philosophe, pris de peur, file d'un trait vers la maison, s'arrête net, se couche et cherche voluptueusement ses puces au beau milieu d'une flaque de soleil.

ARNAUD. — Il est drôle, n'est-ce pas ? Il pense à mille choses à la fois... Maman dit qu'il me ressemble. Quand il a sauté sur l'allée, il avait

peur... Vous avez vu sa danse ? c'est la danse de la peur.

LUCIENNE. — De la peur ou... d'autre chose.

ARNAUD. — Non, de la peur... Oh ! je le connais ! Ça le prend quelquefois en plein sommeil. Il fait un mauvais rêve, il saute en l'air, il retombe sur ses pattes et il danse de côté, comme tout à l'heure. Il a l'air idiot, mais je vous garantis qu'il est d'aplomb et qu'il a l'œil... Comme c'est curieux, les chats, bien plus curieux que les chiens... Les chiens, ça vit tout seul, c'est bête, c'est lourd, ça grogne, ça ne pense pas plus loin que le bout de leur nez... Les chats, ça vit ensemble... Il y a le peuple chat. Cette nuit ils ont fait un tapage... c'était pleine lune.

LUCIENNE. — Ah ?

ARNAUD. — Comment ! tu ne le savais pas ? Toi non plus, Henriette ?

HENRIETTE. — Non. La nuit, je dors, tu comprends.

ARNAUD. — Tu ne dors tout de même pas douze heures...

HENRIETTE. — Non, mais quand je dors, je dors bien. Qu'il pleuve dehors, ou qu'il vente, ça m'est égal !

LUCIENNE. — C'est comme moi.

ARNAUD. — Oh ! que c'est étrange... Moi je ne pourrais pas dormir si je ne savais pas comment est la nuit... Je m'endors... comment dire ? dans le ciel...

LUCIENNE, *riant.* — Ah ! ah ! ah ! Qu'il est drôle !... Quelle bizarre garçon !...

HENRIETTE. — Nous, c'est dans notre lit que nous nous endormons...

ARNAUD, *aigre.* — Mais quelle vie avez-vous donc, mes pauvres petites ?... Dans votre lit, entre quatre murs, entre deux draps, sous une montagne de couvertures, hein ? Moi, j'étoufferais... Si je laisse ma fenêtre ouverte, toujours, c'est pour pouvoir regarder le ciel, mais oui, le ciel qui est si grand, si froid, si... doux. Oh ! comment vous faire comprendre ?...

SIMONE. — J'ai entendu les chats crier cette nuit... J'ai eu peur. On aurait dit des enfants qui pleuraient... Pourquoi crient-ils comme ça ?...

ARNAUD. — Parce que c'est le printemps... parce qu'il y a la lune... Est-ce qu'on sait ?... Si vous aviez entendu toutes leurs petites pattes sur le zinc du chêneau... Ça trottait !... Le voisin s'est endormi très tard... Il a fumé sa pipe

à la fenêtre... Il faisait clair comme en plein jour... Et vous, mes petites, vous étiez en train de ronfler... Moi je... je pensais à vous... J'étais si content à l'idée de passer toute une journée avec vous !...

LUCIENNE. — Nous ne ronflons pas, Monsieur...

HENRIETTE. — Et moi aussi, Arnaud, j'étais bien heureuse de venir... J'aime beaucoup à venir chez toi...

ARNAUD. — Ah ! tiens, tiens... et pourquoi ?

HENRIETTE. — Parce que... *(Elle rougit.)* Parce que...

ARNAUD, *sa voix tremble.* — Tiens... Je... *(Il respire profondément.)* Le... bon voisin fumait sa pipe... Il était content qu'il fasse beau. *(Tout bas :)* Oh !...

LUCIENNE. — Il te l'a dit ?...

ARNAUD. — Non, bien sûr, mais ça se sent... ça s'imagine... En fermant sa fenêtre il m'a envoyé la lune dans l'œil...

LUCIENNE. — Quelle chance tu as !... Dis donc, Henriette... Hé bien ! quoi, Henriette, tu rêves... A quoi penses-tu ?...

HENRIETTE. — Qu'est-ce que c'est ?... Je... t'écoute, Lucienne...

LUCIENNE. — Tu n'en as pas l'air... Je disais que la nuit prochaine nous ne dormirons pas non plus, hein ?... Peut-être aurons-nous vers minuit la lune dans l'œil ?... Mais il n'y a qu'à Arnaud que ces choses-là arrivent... n'est-ce pas Arnaud ?... Ah ! mais voilà qu'il rêve aussi...

En effet, Arnaud reste immobile, planté dans l'herbe, les mains au fond de ses poches.

LUCIENNE, *le secouant.* — Holà... Arnaud... Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

ARNAUD, *sursautant.* — De cassé ? De cassé ? Rien de cassé... *(Avec enthousiasme:)* Je ris, je chante, je danse, je saute... et je t'embrasse, ma petite Lulu, parce que décidément, ton chignon te va très bien !

LUCIENNE, *flattée.* — Vraiment ?

ARNAUD, *à qui l'enthousiasme ne coûte rien.* — Je t'en donne ma parole... ma parole d'honneur... Ton chignon est une merveille... J'ai mis quelque temps à m'en apercevoir... mais maintenant que je le sais... Oh ! oh ! oh !

LUCIENNE. — Eh ! bien, tu ne m'embrasses plus ?

ARNAUD. — Si, si, j'oubliais.

Pendant qu'il serre Lucienne dans ses bras, il regarde Henriette qui lui sourit.

CATHERINE, *apparaissant à la porte de la véranda.* — Les enfants... Il est temps de vous laver les mains... On va servir...

LUCIENNE, *très gaie.* — Nous y allons... J'embrasse la petite Simone pour qu'elle ne croie pas qu'on l'oublie... Arnaud embrasse Henriette pour qu'elle ne soit pas jalouse et...

Arnaud s'élance vers Henriette, les bras ouverts, s'arrête, laisse tomber ses bras.

LUCIENNE. — Hé bien, vous ne vous embrassez pas ?

HENRIETTE, *toute rouge.* — Non...

LUCIENNE. — Tu n'aimes pas Arnaud, Henriette ?

HENRIETTE, *doucement.* — Oh ! si...

LUCIENNE. — Alors ?

ARNAUD, *ivre de joie.* — Allons déjeuner... Allons !... allons !...

Il s'élance, au galop de chasse, vers la maison en hurlant une fanfare triomphale.

On déjeune dans la véranda, portes et fenêtres ouvertes. Le jardin est là, tout près ; sa lumière adorable verdit la nappe et sur la panse des bouteilles il y a des carrés de ciel bleu et des arbres blonds de soleil.

A sa droite, Maman a M. Maréchal, un grand et gros homme sanguin dont le crâne chauve luit, entre deux touffes de cheveux roux, comme une route blanche entre deux taillis. (Arnaud dit que ce crâne lisse lui donne envie d'y rouler à bicyclette.) M. Maréchal est un industriel, fort riche, pour qui le monde extérieur n'existe pas et qui tire des chiffres sa joie et son tourment.

A la gauche de Maman, M. Clabaudet, brasseur et maire de son village, long, jaune et lugubre, dans sa redingote boutonnée, jusqu'au bourgogne exclusivement. Sitôt lampé le premier verre de volney, il rougit, gonfle, croule sur sa chaise, puis sur la table, en renversant tout, sauf les verres. Il entreprend de réorganiser la Justice, les Finances, l'Instruction Publique...

Et M[me] Clabaudet, timide en sa robe noire, sans autre bijou que son alliance et ses boucles

d'oreille en jais, rompt son pain posément, grignote un blanc de poulet, refuse du vin et tâche de se faire oublier puisque son mari mange comme quatre, boit comme dix et parle au nom de la France.

Mme Maréchal, dont les tendres yeux, bleus et rieurs sous ses cheveux gris, donneraient à croire qu'elle est heureuse, écoute sans entendre ce qui se dit autour de la table et soupire tout bas après des jours, vieux de vingt ans, où M. Maréchal, son fiancé, alors pauvre, maigre et chevelu, lui faisait une cour passionnée et célébrait le ciel pur, les fleurs et même les petits oiseaux...

Quant à M. Fernand Bousquet, célibataire dyspeptique et financier averti, il ressemble à Gabriele d'Annunzio, le sait, — car il a des lettres, — mais n'en tire nulle vanité, car il vénère les chiffres comme M. Maréchal.

Maman sourit. Elle aime à recevoir et que la chère soit fine. Arnaud sourit aussi, mais sans conviction. Il a hâte que les têtes s'échauffent, car, la glace des débuts de repas, c'est sur lui qu'on la brise : « Quelles places a-t-il eues ?... Ses professeurs sont-ils satisfaits ?... A quoi Ma-

man le destine-t-elle ?... Et sa santé ? Et sa conduite ? » Arnaud se tourne à droite, puis à gauche, remercie M. Maréchal, répond à M. Bousquet, renseigne M. Clabaudet et lève sur Maman un poignant regard de biche aux abois. Maman accourt, lance un mot comme un appât et s'efface dès qu'elle voit l'esprit frétiller aux lèvres de M. Bousquet ou quand M. Maréchal suit lentement, en pêcheur qui cherche sa place, le cours capricieux de la Rente française...

Arnaud délivré savoure son filet de sole Joinville. Il regarde attendri la main d'Henriette s'arrondir autour du verre à long pied où brillle un vin couleur d'or. Elle a, sous l'ongle du pouce, l'ombre lilas d'une tenace tache d'encre.

Toutes les cinq minutes, M. Bousquet adresse à Lucienne Maréchal, sa voisine de gauche, une phrase polie. Lucienne a seize ans, M. Bousquet en a trente-cinq, mais il est homme à se conserver longtemps. On lui connaît une liaison — si ancienne qu'elle en est légitime — avec une Parisienne, femme d'un député très en vue. Si M. Bousquet avait dix ans de moins et qu'il lui promît — oh ! mais alors, sur l'honneur — de rompre avec la femme du député, M. Maréchal

ne souhaiterait pas de meilleur mari pour sa fille. Il ignore, d'ailleurs, que Lucienne a comme livre de chevet l'*Introduction à la Vie dévote* et qu'elle dédie ses rêves au pâle abbé Chaslon, une sorte de Robespierre ardent et froid, qui fait la quête d'un air offensé, fouaille, en chaire, les dévotes somnolentes et chuchote au confessionnal que l'intolérance est une vertu et qu'il faut écraser les ennemis de l'Eglise, les é-cra-ser.

A travers la rumeur des voix et les tintements de vaisselle, Arnaud a entendu, vers trois heures, les cloches endormies appeler aux Vêpres. Le soleil descend — déjà — derrière les grands platanes. Le jardin s'assombrit. Une fraîche brise ride la pelouse qui passe du vert émeraude au vert olive. Arnaud se sent triste. Comme le temps coule !... Encore six heures, sept au plus, et la fête sera finie et, demain, il errera comme une âme en peine en cherchant dans la véranda l'odeur mélancolique du cigare refroidi et, sous la table rétrécie, l'invisible trace des petits pieds d'Henriette... Henriette !... Qu'elle est gaie !... Pourquoi ne devine-t-elle pas qu'Arnaud a envie de pleurer ? Ah ! bien oui, pleurer !... Elle pouffe sous sa serviette parce que M. Clabaudet

perd sa cravate et la fourre dans sa poche en affirmant avec force que, s'il était président du Conseil...

Tout le monde rit. Autour de la table, des mains alertes et heureuses dépapillotent des bonbons, pèlent des mandarines, secouent la cendre des cigarettes... Arnaud entend M. Maréchal, rouge bleu, dire à Maman : « Voilà encore l'enfant dans les nuages... » Il flotte une odeur de fumée, de vanille et de fleurs fanées. Il y a deux minutes, au moins, qu'Henriette n'a pas regardé Arnaud. Quand donc pourra-t-il l'avoir à lui, à lui tout seul et vivre de son sourire ? Mais pourquoi veut-il l'avoir à lui tout seul ? Pourquoi répète-t-il tout bas, avec une joie amère, les mots qu'Henriette lui disait ce matin de sa voix... de sa voix nouvelle : « Je suis heureuse de venir chez toi » ?

Il se lève doucement, se glisse dans le jardin. Un long cri d'hirondelle raie le ciel vert. Il s'assied sur un banc et il pleure en murmurant : « Didi... ma petite Didi... » Il est content qu'on le laisse tranquille, puis il est chagrin qu'on ne s'occupe pas de lui... Un pas furtif froisse le gazon. Henriette ? Il se retourne, c'est le petit

chat qui court après sa queue... Des moineaux pépient... De la véranda arrivent le bruit grêle du piano et des rires en cascades. Il va dans la cuisine. Sous la jaune rangée des casseroles, Catherine mange, solitaire, sur un coin de table.

ARNAUD. — Te voilà, ma pauvre Catherine... toute seule ?

CATHERINE. — Bah ! j'y suis faite... Et toi, tout seul aussi ? Mais montre-toi un peu au jour... Dieu me pardonne, tu es blanc comme un linge... Es-tu malade ?...

ARNAUD, *la voix grosse de larmes*. — Non... non... je suis triste... Oh ! Catherine, que je suis triste !

CATHERINE. — Pauvre Nono, comme tu me tourmentes !... Pourquoi te fais-tu du chagrin quand tout le monde est si gai ?

ARNAUD. — Ce piano, tu entends ?... Le soir... Je ne sais pas... Et Didi... Henriette...

CATHERINE. — La petite Maréchal ?... Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?...

Arnaud. — Rien... Mon Dieu, Catherine, enlève-moi tout ce qui me pèse-là.

Catherine. — Oh ! oh ! *(Sourire attendri.)* Petit Nono... voyez-vous ça !... Ainsi, c'est Didi que tu l'appelles, maintenant ?

Arnaud. — Oui, c'est un nom... un nom d'amitié... c'est plus doux.

Catherine. — Mon petit... pense à toutes sortes de choses gaies... Allons... Tu pleures comme un enfant de cinq ans... Laisse pleurer les vieux comme nous. Toi, voyons, tu as tout pour être heureux. Qu'est-ce qu'il te manque ?

Arnaud, *sanglotant.* — Tant de choses, Catherine, tant de choses !...

Catherine. — Allons, tu es trop pressé... La vie t'apportera tout ça... et d'autres choses encore... vis un jour à la fois... Regarde, moi, j'ai soixante-cinq ans. Je n'ai fait que travailler. Aujourd'hui, dimanche de Pâques, je suis debout depuis cinq heures du matin... Les grands dîners, ça n'amuse pas les domestiques... et je mange un morceau de bœuf toute seule sur un coin de table... Veux-tu changer d'existence avec moi ?

Arnaud. — Ma chère vieille Catherine, je

t'aime bien, tu sais, mais là, vraiment. *(Il l'embrasse.)* Ça me console de t'embrasser, oui... Tu n'as jamais fait le mal, n'est-ce pas ?...

CATHERINE. — Bé ! non, je n'ai jamais eu le temps.

Ils rient de bon cœur tous les deux.

CATHERINE. — Ecoute, on vient te chercher...

VOIX DE LUCIENNE, D'HENRIETTE ET DE SIMONE. — Où est-il ?... Mais où est-il ?... Arnaud... viens, voyons, on danse...

ARNAUD. — Voilà... voilà... Je viens...

Les trois fillettes se jettent sur lui et l'entraînent. Les yeux de Didi brillent, son nez luit, ses cheveux sentent le tabac et la mandarine.

ARNAUD. — Bah ! je serai triste dans mon lit...

Dix heures du soir.

Au-dessus du jardin mauve et noir les peupliers se tendent comme des bras vers la lune. Arnaud guide Henriette sous les arbres.

— Viens, Henriette, viens... J'ai trop de choses à te dire... ma tête tourne... viens... Pourquoi trembles-tu ?...

Henriette. — J'ai froid... Il ne faut pas quitter la table... Maman ne sera pas contente...

Arnaud. — Personne ne s'occupe de nous. Ecoute, ils s'amusent...

Là-bas, dans la véranda dont le vitrage rose transparaît entre les branches, une voix solo se pavane avec des inflexions étudiées et s'efface sous un flot de rires.

Arnaud. — C'est M. Bousquet qui récite un monologue... Laisse-les... Ne pense pas à eux. Henriette, oh ! pense à moi... *(Il lui prend la main. Henriette veut la retirer.)* Non, ne t'en va pas... Dis-moi, pourquoi étais-tu contente de venir chez nous aujourd'hui ? Depuis ce matin je pense à ça... C'est extraordinaire... Ça me fait chaud de penser à ça... Pourquoi ? Dis...

Henriette, *tout bas.* — Tu le sais bien...

Arnaud. — Non, je ne le sais pas... si, je le sais... Mais dis-le moi, oh ! dis-le moi...

HENRIETTE. — Parce que... parce que... *(d'un trait :)* je suis contente de te voir...

ARNAUD. — Mais alors... mais alors... tu... je... Mon Dieu, Didi... *(Leurs mains s'enlacent et frissonnent.)* Je t'ai regardée à table. Il me semblait que je te voyais pour la première fois... Il faut que je te dise... Je... pense à toi toujours, toujours... Il y a déjà longtemps, mais je ne le sais que d'aujourd'hui... Ça m'a toujours semblé naturel de penser à toi et, maintenant, ça me semble merveilleux... Et toi ? Est-ce que tu penses toujours à moi ?

HENRIETTE, *sincère.* — Non, Arnaud, pas toujours, mais... souvent.

ARNAUD, *il éprouve la première vive souffrance de sa vie.* — Oh ! comme tu parles tranquillement, Didi... Pense à moi, je t'en supplie ! Il faut...

HENRIETTE. — Ne crie pas si fort, Arnaud... Si papa venait...

ARNAUD. — Il faut que je sois sûr qu'à chaque seconde de la journée tu es avec moi... Promets, Didi, promets... ce serait si triste !

HENRIETTE. — J'essaierai, Arnaud.

ARNAUD, *avec violence.* — Non, ma Didi,

non... N'essaie pas. Tu ne dois pas essayer. Tu dois y arriver du premier coup... tu comprends ?

HENRIETTE. — Je... tâche, Arnaud.

ARNAUD, *anxieux.* — Tu tâches... mon Dieu... c'est encore un effort que tu fais... Nous nous parlons sans nous voir... Didi, tu sens bien toutes les choses comme moi, n'est-ce pas ?

HENRIETTE. — Quelles choses, Arnaud ?

ARNAUD. — Mais tout... mais... *(Avec lassitude :)* Oh ! je suis malheureux...

HENRIETTE, *d'une voix fraîche et tranquille.* — Il ne faut pas être malheureux, puisque je t'aime...

ARNAUD. — C'est toi qui l'as dit... mon Dieu !... *(Avec emportement.)* Quand nous serons grands... Quand nous serons vieux... Quand nous serons... morts...

Mme MARÉCHAL *(du seuil de la véranda).* — Les petits !... Où êtes-vous ?...

ARNAUD, *d'une voix rauque.* — Nous prenons un peu l'air, Madame... Nous rentrons tout de suite.

Mme MARÉCHAL. — N'ayez pas froid, surtout !...

ARNAUD. — Il va falloir rentrer... Et je ne t'ai rien dit !... Je suis à toi... à toi... à toi...

Dans la maison du jeune Dr Reynaud, le voisin de droite, le piano résonne et la voix de Mme Reynaud s'élève vibrante et pleine de joie. Elle chante :

« Notre amour est chose légère... »

Le docteur se promène dans son jardin... On entend son pas songeur sur le gravier des allées... Il accompagne sa femme en sourdine...

Arnaud entoure doucement de son bras la taille de Didi, appuie sa joue contre la sienne. Quelque part derrière les branches une fenêtre s'illumine. Un chat se glisse sans bruit le long du faîte d'un mur, se coule entre deux cheminées qui luisent...

ARNAUD. — Ta joue... tes cheveux... Il y a si longtemps que j'aime leur parfum... sans le savoir...

Un miaulement jaillit, ondoyant, câlin, méprisant, et se brise net sur un cri de rage...

LES VOIX UNIES DES REYNAUD. — « Notre amour est chose infinie... »

Arnaud contemple gravement le blanc visage de Didi, ses bandeaux noirs, ses yeux qui se mouillent et brillent d'un reflet de lune...

ARNAUD, *très bas.* — Je suis content que tu aies envie de pleurer... Maintenant, nous sommes ensemble. Didi, mon petit, tu vois, tu comprends...

LES REYNAUD, *avec enthousiasme.* — « Notre amour !... notre amour est chose éternelle !... »

HENRIETTE. — J'ai peur...

ARNAUD, *tendrement.* — Oui, tu comprends maintenant, tu comprends...

II

GERMINAL

Un jeudi du milieu d'avril, vers deux heures.

Assis devant la fenêtre ouverte de sa chambre, Arnaud regarde le clair soleil et la blanche pluie de printemps danser, ensemble et tour à tour, dans le gazon du jardin, au rire discret des feuilles nouvelles.

Maman vient de sortir avec Simone. Arnaud s'apprête à savourer un long après-midi de libre solitude. Quoi faire ? Mais rien, regarder tendrement le jardin verdir sous la lumière d'avril. Bien. Mais ensuite ? D'ordinaire, Arnaud n'en demanderait pas davantage, mais, aujourd'hui, l'ondée blonde et mousseuse qui pétille au soleil, le ciel bleu et blanc, l'odeur du lilas et de la terre arrosée éveillent en lui le désir de... De quoi ? Il n'en sait rien. Il s'étire, bâille et bâille, s'emplit la bouche, la gorge et les poumons de printemps, puis il se jette sur son lit d'un bond qui fait geindre les ressorts.

— Je voudrais, murmure-t-il, je voudrais... dormir.

Il s'y essaie en vain. Son cœur bat trop fort et la couverture de laine irrite ses mains fiévreuses.

Il se lève, s'assied à sa table, prend une feuille de papier, écrit son nom, son âge, son adresse, dix fois, vingt fois. Puis il se met à bâiller si largement que des larmes picotantes lui montent aux yeux. L'odeur du lilas mouillé l'attendrit, l'enivre, puis l'écœure.

— Je voudrais, répète-t-il, oh ! comme je voudrais...

Une flambée de soleil jaunit les peupliers du jardin. L'envie de sortir le prend soudain, lancinante comme une névralgie. Il descend l'escalier quatre à quatre. Jamais il n'arrivera dehors assez vite !

Sa bicyclette brille contre le mur du vestibule. Il l'empoigne. Mais... mais salira-t-il dans la boue ces blancs pneumatiques et ces nickels? Non. D'ailleurs il est fatigué. Il se sent des jambes molles de convalescent.

Découragé, le front sombre et les bras ballants, il suit le couloir au bout duquel le jardin rit. Il va marcher un peu sous les arbres. La pluie lui fera du bien. Au moment de sortir il s'arrête, revient sur ses pas et entre dans la cuisine pour boire un grand verre d'eau. Mais la surprise le retient à la porte : au lieu de la vieille Catherine qu'il s'attendait à trouver là, c'est une fraîche petite bonne en

tablier festonné qui se tourne vers lui. Devant la fenêtre elle repasse le linge.

ARNAUD. — Oh ! pardon, je ne savais pas... Bonjour... euh... comment est votre nom ?

LA PETITE BONNE. — Marguerite, Monsieur.

ARNAUD. — Bonjour, Marguerite... Catherine n'est pas là ?

MARGUERITE. — Non, Monsieur... Elle fait des courses....

ARNAUD. — Est-ce que vous êtes ici pour toujours ?

MARGUERITE. — Non, Monsieur. Je viens quelquefois pour aider Catherine au repassage... Monsieur ne m'a jamais vue ?

ARNAUD. — Non, jamais.

Elle est gentille, Marguerite. Sous ses cheveux châtains que le soleil enflamme un profil de lumière rehausse son profil de chair blonde.

ARNAUD. — Euh... Hé bien, voilà... vous repassez.

MARGUERITE. — Oui, Monsieur.

Arnaud lève un pied, le repose sur le carrelage. Puis il roule son mouchoir entre ses doigts. Il est

très agacé. Dans la caisse vernie de l'horloge, la lune de cuivre du balancier s'éclipse, reparaît, s'éclipse... Ce lourd battement qu'Arnaud n'entendait pas tout à l'heure, comment se fait-il qu'il emplisse maintenant la cuisine? La chaîne de l'horloge se déroule, grince comme l'aigre rire d'un vieillard et, chaque fois que la grande aiguille avance d'une minute, l'horloge éructe un gargouillis d'asthme. Quelle affaire, mon dieu, de marquer l'heure ! Comme si la montre d'Arnaud, sa petite montre diligente et modeste qui grappille les secondes au fond de sa poche, n'abattait pas autant de besogne ! Comme si la montre de Marguerite, celle dont le cordon noir descend, là, sur la peau blanche, dans la blouse de toile à pois bleus...

ARNAUD. — Vous... Hahumm... *(Il tousse. Pourquoi sa voix s'enroue-t-elle brusquement?)* Vous... avez l'heure, Marguerite ?

MARGUERITE. — Oui, Monsieur.

Elle pose son fer, tire le cordon noir qui entoure son cou : une mignonne montre d'argent sort de sa blouse et glisse sur la chair.

ARNAUD. — Montrez...

Marguerite ôte le cordon de son cou, tend la montre à Arnaud qui la reçoit dans ses mains tremblantes.

Arnaud, *pour lui-même.* — Comme elle est tiède !... Et... comme elle doit sentir bon !...

Furtivement, tandis que Marguerite place ses fers sur la cuisinière, il approche la montre de ses lèvres. Oui, elle sent bon... la violette, le savon... et autre chose...

Quoiqu'il fasse horiblement chaud dans cette cuisine où l'horloge bat à tout rompre, le froid du carrelage traverse ses semelles, gèle ses pieds et monte le long de ses jambes flageolantes. « Il est probable, songe Arnaud, que j'ai pincé la grippe. » Il se laisse tomber sur une chaise et voici qu'il se voit, dans la glace embuée, une figure d'un gris de cendre où luisent des yeux furieux et doux qu'il ne se connaît pas.

Penchée sur sa table, Marguerite l'observe en tapinois, d'un regard qui filtre entre ses cils. Le reflet du linge éclaire son visage fûté.

Arnaud. — Dites... Dites-moi, viendrez-vous souvent ici ? Mar... Marguerite ?

A un rien près il l'appelait Margot. Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Il dit des choses qu'il ne pense pas et le son de ses phrases l'étonne. Il n'est plus maître de sa bouche. Il ne s'est senti parfois ces lèvres gonflées, cette gorge douloureuse, ces oreilles sifflantes, qu'en rentrant courbatu d'une promenade au grand vent.

MARGUERITE. — Non, Monsieur... Je suis venue par hasard, parce qu'il y a une grosse lessive cette semaine... C'est à cause du dîner de l'autre dimanche. On a sali beaucoup de linge.

ARNAUD. — Le dîner de l'autre dimanche ?

MARGUERITE. — Est-ce que ce n'était pas le dimanche de Pâques ?

ARNAUD. — Si, si... le dimanche de Pâques.

L'image de Didi le gorge soudain d'amertume ; mais elle s'efface tout de suite comme le fluide souvenir d'un songe. Entre ses doigts, Arnaud tortille la petite montre. Le verre glisse sous son pouce et, peu à peu, cette fuyante caresse l'exaspère. Il implore :

— Marguerite !...

MARGUERITE. — Monsieur.

ARNAUD, *avec une brusque violence.* — C'est idiot de m'appeler Monsieur... Je vous dis Marguerite... Je m'appelle Arnaud... Alors, si vous m'appelez Monsieur !...

Sa langue s'empâte. Il suffoque. Un flot de désirs jailli du fond de lui-même le jette debout. Il marche vers Marguerite, s'arrête, dents serrées, cœur sautant, et balbutie humblement :

— Voici votre petite montre.

Marguerite souriante repasse le cordon noir autour de son coû et, de deux doigts blancs qui chiffonnent la toile, case la montre au chaud dans son corsage. Puis elle reprend son fer et l'appuie sur un drap chiffonné dont les plis s'effacent.

Arnaud, *avec âme.*—Marguerite, il faut avoir confiance en moi... Je suis un bra-a-ve garçon, vous savez. Il faut comprendre... Voyons, est-ce que vous n'avez rien à me dire ?

Il attend, éperdu. Le son de ses mots flotte dans la cuisine comme une fumée et le balancier de l'horloge bat... bat... bat...

Marguerite n'a sans doute rien à dire à Arnaud. Elle sourit sans répondre. Elle pousse à petits coups son fer dans les méandres d'une dentelle, avec un frétillement des hanches qu'Arnaud guigne, l'œil aigu. Sous la ceinture vernie qui serre la taille de Marguerite, sa robe bleu marine s'arrondit et tombe à plis droits. Et le regard d'Arnaud descend le long de Marguerite jusqu'au carrelage à damier noir et blanc que foule d'ordinaire la savate éculée de Catherine ; puis il remonte avec lenteur et, à mesure qu'il gagne les fines chevilles, les plis de la robe, les hanches, le corsage à pois bleus, les poings d'Arnaud se crispent et ses jarrets se tendent jusqu'à la crampe. De chaque côté de sa tête, derrière ses oreilles, le sang bruit : fuic... fuic... fuic...

Dehors, dans l'ombre verte du jardin, un merle essaie sa voix neuve.

ARNAUD. — Marguerite... Marguerite, prenez garde de ne pas vous brûler les mains... Marguerite... oh ! je voudrais... dites... dites-moi à quoi vous vous parfumez.

MARGUERITE. — C'est mon savon, Monsieur.

ARNAUD. — Où en trouve-t-on ? Comment l'appelez-vous ?

MARGUERITE. — C'est du violette de Parme...

Elle se retourne, voit Arnaud hérissé, prêt à bondir comme un coq de combat et se met à rire, un rire d'arrière-gorge qui lui gonfle le cou, voluptueux comme un roucoulement de tourterelle.

ARNAUD. — Ah ! je vous en prie, hein ! ne vous fichez pas de moi... sale gosse !...

MARGUERITE. — Hahahaha !...

Elle s'appuie des reins sur la table, la tête renversée, molle et souple comme une danseuse.

ARNAUD. — Je vous défends de rire... bon Dieu !... vous m'entendez ?... Finissez !...

Ses deux mains rapides et crochues agrippent les bras de Marguerite. Voilà. C'est cela qu'il voulait.

Il le sait maintenant. Il voulait pétrir cette fille vermeille et roucoulante. Et il voudrait aussi... Les bras tendus, Marguerite retient Arnaud loin d'elle, sans cesser de rire. Et Arnaud pèse de tout son poids, de toute sa force sur ces bras robustes qui peut-être fléchiront d'un coup, et alors... alors...

— Lâchez-moi, Monsieur... Voyons, Monsieur, vous êtes fou...

Les bras de Marguerite commencent à trembler de fatigue. Elle ne rit plus. C'est Arnaud qui rit, mais son visage reste furieux... Brusquement les bras cèdent. Le menton d'Arnaud heurte un front dur, ses lèvres boivent une mousse de cheveux parfumée... Mais Marguerite le repousse en criant :

— Il faut vous en aller... et me laisser tranquille... Allez-vous-en ! Allez ! Allez !

Et il s'en va. Il s'en va parce qu'on le lui dit. Il ne sait plus. Sans force, sans pensée, il s'en va par le couloir sombre dont le dallage semble frémir sous son pas flottant... Il se laisse choir sur un banc du jardin. Une brise frissonnante secoue d'un arbre en fleurs une neige de pétales blancs. Les mains à plat sur ses genoux, Arnaud laisse couler en lui son sang calmé. Entre ses dents qui voulaient mordre des chairs dorées il n'y a qu'un craquant cheveu blond. Et il respire avec mélancolie l'odeur de fièvre et de sueur qui s'exhale de lui-même et que la brise enlève, pour l'offrir au Printemps avec le parfum du lilas et de la terre arrosée.

III

L'IDOLE

Les bras croisés derrière son dos, sous les pans de sa jaquette, M. Bourdon, professeur d'Histoire, arpente son estrade en évoquant, dans la tiédeur assoupissante de la classe, les silhouettes frénétiques de la Révolution.

Il est un peu plus de quatre heures. Ce bel après-midi de juin a la couleur d'une pêche mûre. L'épais feuillage qui aveugle les fenêtres ne laisse entrer dans la classe qu'un demi-jour d'émeraude. Mais, au moindre soupir de la brise, le soleil glisse entre les feuilles et jette aux murs de chaudes touches d'un roux ardent qu'effacent les longues mains des marronniers.

M. Bourdon promène sur l'estrade son corps de lutteur, trapu et musculeux. Il roule entre deux doigts les pointes cirées de sa moustache, rebrousse nerveusement sa barbiche à l'impériale, aplatit d'une gifle l'onde luisante de ses cheveux. On dirait Napoléon III après Sedan. Il y a huit mois, il arrivait au lycée, vermeil d'enthousiasme, ivre d'élo-

quence, vibrant de science historique. Il y a huit mois qu'on le chahute.

Sous le regard cruel de ses trente élèves il roule de-ci, de-là, comme un bateau en détresse, masquant puis découvrant le tableau noir où gambade sa caricature. Tout à l'heure, en pénétrant dans la classe bousculé par son troupeau d'élèves, il a reconnu du premier coup sur le tableau sa barbiche et sa moustache et il a murmuré à part lui : « Voilà encore une classe fichue ! Quelle guigne ! » Pourtant il a commencé, la voix trébuchante, à parler du 9 thermidor. Ah ! ce drame qu'il avait projeté de rendre vivant, de balafrer de sang et de soleil, il en crache le récit par lambeaux et c'est douloureux comme de vomir.

Renversé sur son banc, les mains au fond des poches, Georges Trève, le caricaturiste, surveille M. Bourdon à travers ses boucles brunes. Quand se décidera-t-il à voir le tableau ? M. Bourdon n'y paraît pas disposé :

— En vertu de la loi du 15 prairial an II, modifiée par celle du 12 vendémiaire de la même année...

— Monsieur, dit Trève avec courtoisie, excusez-moi de vous interrompre... Voudriez-vous écrire ces dates au tableau ? On s'y perd.

— Je vais répéter, balbutie M. Bourdon qui ne veut à aucun prix entendre parler du tableau, je vais répéter... j'irai moins vite...

Il s'assied à son bureau et scande, les yeux au plafond :

— Le 15 prai-ri-al an II... Le 15 prai-ri-al an II. Le 15...

Il voit Pierre Bérard se pencher sous sa table pour rire à son aise. Il murmure : « C'est un crime d'être bon. Oui, c'est un crime. » Et le besoin le prend de calotter à tour de bras tous ses élèves, tous — oui — sauf, peut-être, celui-là qui rêve en regardant au dehors par la fenêtre ouverte.

C'est Arnaud qui rêve. Il pense à Henriette. Il pense à elle avec une ferveur, une constance qui l'émerveillent. Cela, sans doute, n'est pas nouveau : aussi loin qu'il remonte le cours de sa vie, il trouve l'image d'Henriette qui brille doucement parmi ses souvenirs, comme une veilleuse. Mais, maintenant, Didi est une flamme, une flamme claire et vive et c'est prodige de sentir que toutes les musiques, tous les parfums, tout le bonheur qu'Arnaud reçoit du printemps magnifique, tout cela flambe en lui, aux pieds de l'idole.

Ne lui parlez pas de Marguerite, la petite bonne. De ce délire qui l'emporta un après-midi d'avril, il n'a gardé que l'agacement d'avoir été ridicule. Coup de fièvre ? Accès de grippe ? Sait-il au juste ce qui lui advint ce jour-là ?

Trois fois M. Bourdon lui a demandé ce qu'il pense de Robespierre. Il n'en pense rien, mais rien du tout. Le regard au frais dans le feuillage d'un

platane, les oreilles pleines de cris d'oiseaux, il s'occupe à installer Didi sur cette grosse branche qui s'arrondit en arche de pont au-dessus d'un ruissellement de verdures.

La voix aiguë de Trève coupe soudain celle de M. Bourdon et ramène Arnaud en classe.

— Oh ! s'écrie Trève, avec un inimitable accent de surprise et de réprobation, oh ! mais, que vois-je au tableau ? Une stupide caricature... Est-ce que vous l'avez vue, Monsieur ?

— N'oubliez pas, supplie M. Bourdon, n'oubliez pas que la Terreur était alors à son comble...

— Monsieur, dit Trève, c'est *vous* qu'on a dessiné au tableau.

— Voilà donc, continue M. Bourdon, un résumé de la situation. A la veille de sa chute, Robespierre était encore puissant. Nous allons voir ensemble...

— Monsieur, dit Trève, désirez-vous que j'efface votre portrait ?

Trève va trop loin. Trève exagère. Tous ces futurs citoyens veulent savoir comment on manœuvre pour renverser un tyran. C'est leur droit.

— Voulez-vous que je l'efface, Monsieur ?

Des murmures grondent. « A la porte, Trève, crie Chatelain. Tu commences à nous embêter ! »

— Trève, dit M. Bourdon, je vous sais gré de votre sollicitude. (Tout le monde s'esclaffe.) Ne vous

donnez pas la peine d'effacer cette sottise. Elle ne gêne personne ici... que vous.

— Bravo ! crie Arnaud.

— Permettez-moi seulement, dit M. Bourdon, de juger avec vous cette farce stupide et plus stupide encore la manie qu'ont de braves garçons de tourmenter un professeur qui ne leur veut que du bien.

Un torrent de regrets et de sympathie roule vers M. Bourdon. Tous les élèves, avides d'être de « braves garçons » (l'épithète leur a été droit au cœur), lèvent de bons yeux de chiens fidèles vers M. Bourdon qui poursuit son cours. Attentif à ne pas laisser perdre un mot ni une intention du Maître, Arnaud ouvre son cahier, saisit ardemment son porte-plume. A la prochaine composition d'histoire, il décrochera la première place : il se le jure. Mais M. Bourdon que le succès grise et qui sourit d'entendre — enfin ! — l'allègre grincement des plumes fait son cours à grande vitesse. Arnaud lâche pied, soupire et s'en va retrouver Didi.

— A cette heure, songe-t-il, elle est au collège... un beau collège tout neuf, avec des parquets cirés, des tables vernies et des chaises... Les filles ont des chaises... Sur les murs il y a des gravures avec des cadres d'acajou... J'ai vu ça aux prix de Simone... Chez nous, ce lycée, c'est vieux... Comme je voudrais qu'elle nous voie en classe ! Elle ne peut pas savoir comment c'est, une classe de garçons...

De nouveau la voix de Trève effarouche Didi qui s'envole. Trève n'accepte pas sa défaite. Il y a en lui de la graine d'homme politique. Il aime à secouer la foule. Dressé à son banc, il réclame insolemment la permission de sortir et il toise avec mépris tous ceux qui crient : « Chut ! » pour plaire à M. Bourdon. Mais Prévost, son voisin, lui allonge un coup de pied sous la table. Trève s'affaisse en pleurnichant. Il est vaincu.

— C'est à ce moment, dit M. Bourdon, qu'un gendarme s'approche de Robespierre et lui fracasse la mâchoire d'une balle de pistolet... Paf !

Toute la classe part d'un éclat de rire. Trève-Robespierre se frotte la jambe, l'air furieux.

— Je suis sûr, songe Arnaud, qu'elle aurait peur de Trève. Quel toupet il a, tout de même ! Les filles sont timides... Je les vois toutes bien sages devant la maîtresse... sages comme à l'église... Qu'est-ce qu'elle peut bien faire en ce moment ? C'est aujourd'hui mercredi... Il est... cinq heures moins vingt.

(Il tire un papier de sa serviette. C'est l'emploi du temps de Didi.)

— Mercredi... De quatre à cinq, grammaire française... Grammaire française !... Quand on l'interroge, elle se lève... elle repousse sa chaise... Elle parle... Mon Dieu ! elle parle !... Elle a un tablier noir... et ses cheveux sont noués d'un ruban bleu... Oh ! dire que je l'ai embrassée !...

Délivré de Trève, qui mâche sa rage les poings aux joues, M. Bourdon peu à peu s'anime. Debout derrière son bureau qu'il frappe de la main, il fait le procès du tyran. Il est superbe, éloquent, ampoulé : son sujet s'y prête et sa riche nature de méridional l'y pousse. « La Terreurr ! Le Trribunall ! » Il crie si fort qu'Arnaud est contraint de l'entendre et même de l'écouter. Mais cela ne le gêne pas. Il habille instantanément Didi en héroïne de la Révolution. Que c'est gai, la Révolution ! Du soleil, du bruit, de la joie, de l'angoisse ! Les rues houleuses... un peuple terrible et bon enfant qui brandit la liberté comme une poupée neuve. Et Didi en Mme Tallien ! Didi en Déesse Raison ! Didi hissée sur les épaules des harengères et souriant par-dessus les bonnets rouges, les piques, le roulement des sabots des sans-culotte !... Toute la couleur, l'émotion, tout le feu de l'Histoire couronnent l'amour d'Arnaud. Les mois du calendrier républicain, ces noms de mois qui chantent et dont tant de sang ne souille pas la candeur, il les noue en guirlande au cou de Didi, Didi gerbe de Floréal, grappe de Vendémiaire !...

M. Bourdon. — Et voilà Robespierre dans la charrette. Le voyez-vous ? Il est vêtu d'une jaquette de satin à fleurs... Un de ses bas blancs tombe sur ses souliers et découvre sa jambe... une jambe fine et nerveuse, paraît-il... On tient

ce détail d'une lettre de Madame... Mais peu importe... Il est tout pâle, la tête bandée d'un mouchoir sanglant... Comme ses mains sont liées derrière son dos, il perd de temps en temps l'équilibre et c'est un gendarme qui le remet debout... d'une bourrade...

Au diable l'exactitude et la froideur historiques ! Voilà M. Bourdon lancé. Et Arnaud ne demande qu'à le suivre... au bras de Didi, naturellement...

M. Bourdon. — La charrette cahotante ouvre sa route dans une mer d'hommes et de femmes en fureur, qui vocifèrent, se bousculent, s'écrasent...

Arnaud, *dans la foule.* — Viens ici, Didi... Attention, là... Ne pousse pas, citoyen !...

Cinq heures sonnent à la chapelle du lycée. Fracas de portes qui claquent... galopades de collégiens dans les couloirs... des rires, des clameurs... Le brouhaha des sorties de classe monte dans les cours avec des tourbillons de poussière. Et tout ce vacarme enveloppe le récit de M. Bourdon d'une sauvage symphonie. Les bonds d'un ballon de cuir : Bong !... Bong !... Bong !... rythment à coups de canon la marche au supplice...

M. Bourdon. — Sur le brancard de la charrette, le conducteur est assis, en bonnet rouge, la pipe aux dents. Il pleut sur Robespierre des crachats, des ordures, des malédictions. Quel enseignement, Messieurs, quel enseignement pour ceux qui... Mais passons...

Trève, *hargneux*. — M'sieu, il est l'heure... Les autres sont sortis...

Toute la classe, *comme un seul homme*. — Silence !

M. Bourdon. — Le voici devant la guillotine. Ah ! Messieurs, si, à cette minute, il pense à tous ceux qui, sur son ordre...

Le ballon de cuir. — Bong !... Bong !... Bong !...

M. Bourdon. — Le bourreau l'empoigne...

Dans la cour, cris de triomphe des joueurs de football qui viennent de marquer un but : Hahahaha !...

M. Bourdon. — Le peuple hurle, fou de joie... Le couteau tombe... Zou !

D'une formidable gifle assénée sur son bureau qui gronde, M. Bourdon fait sauter la tête de Robespierre avec son encrier. Il semble que le sang

noir du tyran, jailli du fond de l'Histoire, éclabousse le bureau.

M. Bourdon, *s'essuyant le front.* — Voilà. C'est fini pour aujourd'hui... Vous pouvez aller...

Trève. — C'est pas trop tôt !...

La porte ouverte découpe un rectangle de cour, jaune de soleil, où tournoient des rondes de collégiens dans une poussière blonde.

Arnaud s'en va avec son ami Paul Rollin...

Arnaud, *vibrant.* — C'était très bien, n'est-ce pas ?...

Paul, *calme.* — Certainement, mais je crois que Bourdon exagère un brin, tu sais... Le bas qui tombe, Robespierre que le gendarme remet debout, c'est du roman...

Arnaud. — Qu'est-ce que ça fait ?

Paul. — Peu de chose, évidemment. D'ailleurs, après tout, ces détails peuvent être vrais, c'est l'essentiel. Et puis, nous avons vu pour la première fois Bourdon maître de sa classe. C'est plus curieux encore que l'exécution de Robespierre...

Arnaud. — Laisse tout cela, Paul, laisse tout cela... Qu'on est bien !... Ce qui me plaît dans

ces récits violents, c'est qu'après on se sent si tranquille !

PAUL. — *Suave mari magno...*

ARNAUD. — ... *turbantibus æquora...* Oh ! je sais un peu de latin... Quel temps merveilleux !... c'est une heure divine, n'est-ce pas ?... comme il fait jaune et doux ! Comme ça sent bon, toutes ces feuilles tièdes ! La poussière aussi... et l'eau de cette fontaine... Tout sent bon !... Je ne peux pas t'expliquer les belles journées que je vis maintenant depuis... depuis le dimanche de Pâques !...

PAUL. — Pourquoi ce dimanche-là plutôt qu'un autre ?

Ils passent sous une voûte fraîche où leur pas résonne, puis ils retrouvent au bout de la voûte toute la lumière odorante du soir de juin.

ARNAUD, *frissonnant.* — Paul, tu es mon ami... Oh ! l'herbe et le tilleul... et les roses... et la terre sèche... Paul, je suis trop heureux d'être au monde !... Est-ce que je peux te dire quelque chose ?...

PAUL, *doucement, en lui prenant le bras.* — Mais oui, tu le sais bien...

ARNAUD. — Ecoute... je... oh ! j'aime !...



ÉTÉ

I

AU JARDIN DES ARBRES

Le lendemain de la distribution des prix, vers les deux heures ; par un torride après-midi de juillet.

Arnaud et Henriette, vêtus de flanelle blanche, portant une boîte de croquet, puis Lucienne, plus loin, Mme Maréchal soufflante et grognante, suivent la rue Sainte-Clotilde inondée de soleil. Le ciel bleu-noir semble la panse ronde d'un immense vase de Sèvres qui sortirait tout brûlant du four.

ARNAUD. — Ah ! qu'on sera bien au Jardin des Arbres. Il y a là une ombre...

LUCIENNE. — Oui, mais que c'est dur d'y aller !...

Mme MARÉCHAL, *son visage lie de vin luit sous son canotier*. — Ne marchez pas si vite ! Hé, là, doucement... Allez doucement ou nous rentrons. A-t-on jamais vu !... C'est ridicule.

Il y a de quoi mourir... Arnaud ! Henriette ! doucement ! vous entendez ?

LUCIENNE. — Ne crie pas si fort, maman, ça donne chaud...

Mme MARÉCHAL. — Pàs un chien dans les rues. Je sens qu'on nous regarde derrière toutes ces persiennes. Nous faisons scandale... Oh ! dire qu'il y a des gens qui sont dans leur cave !...

Un mauvais coup de vent râcle du pavé une écume de poussière safran qui sent le sable et le crottin sec.

Mme MARÉCHAL, *gémissante*. — Ça craque... ça craque sous les dents... Mon Dieu, que c'est ridicule ! Lucienne, vois donc... qu'est-ce qui me pique là ?

LUCIENNE. — Où ?

Mme MARÉCHAL. — Là, dans le cou... un moustique ?

LUCIENNE. — Ça ? c'est un coup de soleil. Ta peau est rouge, oh ! rouge comme si tu avais reçu une claque. Ça fait mal ?

Mme MARÉCHAL. — C'est un supplice !... Mon petit Arnaud, jamais je ne te pardonnerai cette promenade. Ta mère n'est pas si simple que

moi. Elle est restée au frais dans sa véranda.

ARNAUD. — Elle garde Simone qui est malade, Madame. Sans cela elle serait venue aussi.

Mme MARÉCHAL. — Jamais de la vie ! Se traîner au jardin public quand on en a un à soi, c'est tout de même un peu fort !

ARNAUD. — Madame, je suis désolé. Oui, il fait un peu chaud... Mais nous ne pouvions tout de même pas rester enfermés le premier jour des vacances !

Mme MARÉCHAL. — Enfermés ! Est-ce que ton jardin n'est pas assez grand ?

ARNAUD. — Oh ! Madame, il ne vaut pas le Jardin des Arbres. Et puis on voulait jouer au croquet. Vous savez bien qu'on ne peut pas planter les arceaux dans la pelouse...

Mme MARÉCHAL. — Il y avait d'autres jeux... Oh ! mais cette chaleur est une calamité. Et dire que si on vous obligeait à porter ce croquet, vous poseriez aux enfants martyrs !... *(Elle souffle :* phuu... phuu... *puis, avec amertume :)* Oh ! Henriette, vilaine fille qui ne veux jamais prendre ton sac quand nous sortons parce qu'il est trop lourd... phuu... phuu... trop lourd !

ARNAUD, *bas, à Henriette.* — Ta mère parle beaucoup. Elle a le sang à la tête. Gare la congestion !...

HENRIETTE, *effrayée.* — Non ! Tu crois ?

ARNAUD. — Je plaisante. Je... voulais seulement entendre le son de ta voix. Tu ne dis rien...

HENRIETTE. — C'est que j'étouffe !

ARNAUD. — Tu as l'air furieux. Si... Voyons, qu'est-ce que c'est ? Est-ce que tu ne me pardonnes pas, toi non plus, cette promenade au soleil ? Tu comprends, à la maison, il n'y avait pas moyen de se voir, nous deux, de se parler, tandis qu'au Jardin des Arbres, c'est grand, c'est... Tu ne m'en veux pas, dis, Henriette ?

HENRIETTE. — Mais non, voyons ! qu'est-ce que tu vas imaginer ?

ARNAUD. — C'est que tu m'as dis : « J'étouffe ! » d'un ton si fâché...

HENRIETTE. — Je t'ai dit : « J'étouffe » comme une personne qui étouffe. Tu te fais toujours des idées !...

ARNAUD. — Oui, j'ai peur, je suis inquiet. C'est que je t'aime, tu sais. Et tout ce que tu

dis... tout ce que tu dis... tes mots les plus... les plus ordinaires, eh ! bien, tout cela...

Marchant sans bruit sur les semelles de caoutchouc de ses bains-de-mer, Lucienne est arrivée à leur hauteur. Arnaud se tait brusquement.

LUCIENNE, *pincée.* — Je vous dérange ?

ARNAUD. — Quelle idée !... nous causons à bâtons rompus. *(Se tournant vers Mme Maréchal :)* Encore un peu de courage, Madame, nous allons tourner le coin de la rue de l'Abbaye... Elle vient du nord... Je crois qu'il y fait frais.

Mme MARÉCHAL, *grognon.* — Rien ne vient du nord par un temps pareil...

ARNAUD *(il rit).* — Hahaha !... Vous êtes en colère, Madame, mais vous dites des choses drôles.

Ils s'engagent dans la rue de l'Abbaye. Entre les branches des arbres blancs de poussière, et pardessus les murs gris-fer des couvents, des clochers à fleurons tendent le col. On croirait suivre le lit poudreux d'un fleuve tari. Le long des arcades romanes du cloître des Pénitents rôde un relent de cuisine pauvre.

Mme MARÉCHAL, *pointue.* — A la bonne heure ! On respire ici... Ça va mieux... *(Méprisante, à Arnaud :)* Farceur !

ARNAUD. — Mais naturellement qu'on respire ici... On respire *(lugubre :)* l'haleine de l'Enfer... Ça ne vous donne pas froid, tous ces cloîtres ?

LUCIENNE, *à sa mère.* — Oh ! rien à faire, Maman, tu n'auras pas le dernier mot. Arnaud n'a jamais tort. Ses plaisanteries...

ARNAUD. — Mes plaisanteries ? Mais je ne plaisante pas ! Est-ce gai, un cloître, oui ou non ?

LUCIENNE. — Gai... Gai... Il n'y a pas que la gaîté au monde ! Un cloître, c'est... utile. Voilà.

ARNAUD. — Moi je veux bien, mais c'est triste tout de même.

On passe devant l'église Saint-Jacques dont le dôme d'ardoises brille comme un ballon distendu. Elle est ouverte. Les saints du portail offrent au soleil qui les bronze des faces usées aux yeux sans regard. Ils ont chaud : leurs mains osseuses écartent les plis lourds de leurs robes de pierre. Ils encadrent un trou d'ombre fraîche au fond duquel une rosace — bleu, pourpre, vieil or — luit en des piliers noirs.

Une odeur bleue d'encens, de cire et de dal

suintantes glisse sur le parvis et fond comme glace au soleil.

ARNAUD. — Ça ravigote, n'est-ce pas, Madame, ce petit coup de froid ?

Mme MARÉCHAL. — Oui, c'est tout juste bon à vous donner un rhume.

ARNAUD. — Allons, Madame, le dernier effort ! Encore cent mètres. Marchons au pas... une... deux... une... deux... La chanson de route des grandes vacances !... Tra la la... Tra... la... la...

Mme MARÉCHAL. — Il est enragé.

ARNAUD, *les bras passés entre les barreaux rouillés de la grille du jardin.* — Et voici le Jardin des Arbres. Regardez ça, madame. Et laissez toute sueur devant cette grille.

Il pousse la grille, cliquetante de chaînes et de cadenas ainsi qu'une porte de prison. Le vieux gardien Thomas apparaît sur le seuil de sa maisonnette et considère la boîte de croquet d'un œil soucieux. Chaque fois que la grille geint et qu'une bande d'enfants criards envahit le jardin, Thomas se montre à sa porte et lorgne avec douleur les balles, les raquettes, les cordes à sauter, tous engins créés par le diable pour saccager le gazon. Il

ne dit jamais rien, mais, de la tête aux pieds, il est un vivant reproche. Arnaud l'a baptisé Chagrin.

ARNAUD. — Bonjour, Chagrin.

THOMAS. — Hum... hum... crrr... crrr...

ARNAUD. — Tiens, mais vous êtes plus causeur que d'habitude... *(Suivant le regard de Thomas :)* Ça ? C'est un croquet, ni plus ni moins. Ne faites pas cette tête-là, Chagrin ! Peut-être qu'on ne jouera pas avec... On va être bien sages, Chagrin... Content ?

THOMAS. — Hum... hum... Crrr...

ARNAUD. — Il est ravi.

Ils suivent une large avenue de sable, bordée de marronniers géants. C'est une sombre nef de cathédrale, striée d'obliques rayons d'or, toute pleine de l'odeur fervente des feuilles d'été. Là-bas, au bout de la voûte d'arbres, la blanche façade d'un musée flamboie, toutes ses vitres étincelantes, comme un autel illuminé.

ARNAUD, *bas, à Henriette.* — Il y a deux jours, à cette heure-ci, nous entrions, toi au collège, moi au lycée... Aujourd'hui... Ah ! dire qu'aujourd'hui nous sommes ici tous les deux... ensemble jusqu'au soir !

HENRIETTE. — Mais oui.

ARNAUD, *l'imitant.* — « Mais oui... » Tu trouves ça naturel, hein ? Moi, ça me renverse... Comme c'est bon de porter une boîte de croquet ! C'est comme si on se donnait le bras...

HENRIETTE. — Oui, mais c'est un peu plus gênant.

ARNAUD. — Plus gênant ! Oh ! petite brute, cesse de dire les mots qu'il ne faut pas dire ! Je voudrais te voir contente, heureuse, folle de joie ! Moi, regarde, je suis aux anges. Et quand je suis aux anges, ça me... grouille dans la poitrine, ça grimpe, là, et ça veut sortir par mes yeux.

VOIX DE Mme MARÉCHAL. — Les voilà encore qui trottent comme deux fous... Les enfants !... Pas si vite ! Vous allez être en nage !...

Arnaud et Henriette s'arrêtent, posent la boîte par terre, changent de côté, puis repartent.

ARNAUD, *très doux.* — Ma main est là, juste à l'endroit où était ta main il n'y a qu'une seconde. Ah ! Didi, je voudrais te dire... Ça y est. Voilà que ça me sort par les yeux... Où... où la met-on, cette boîte, chez toi ?

HENRIETTE. — Dans un débarras, avec les balais...

ARNAUD. — Avec les balais ! Oh !... Mais ça ne fait rien. Les balais de ta maison ne sont pas comme les autres. Ta maison, Didi, qu'elle est belle !

Ils débouchent de l'allée. Plein soleil. La lumière ivre claque contre le mur blanc du musée. Ils contournent une pelouse vert-bleu, toute grésillante de bonds de sauterelles, bordée de petits sapins noirs qui tiennent conseil, assis sur leur ombre.

ARNAUD, *aux sapins*. — Bonjour !...

HENRIETTE. — Tu es drôle, Arnaud ; tu parles à tout le monde. Est-ce que tu crois qu'ils t'entendent ?

ARNAUD. — Ma Didi, non seulement ils m'entendent, mais ils me répondent. Tiens, regarde leurs têtes pointues. Elles font : Bon-jour Henriette... Bon-jour Ar-naud...

HENRIETTE. — C'est le vent. Ils balancent parce qu'il y a un peu de vent.

ARNAUD. — Didi, Didi, quand on explique tout, eh bien, on... on ne sait plus rien.

Ils se sont arrêtés. Lucienne les rejoint.

LUCIENNE. — Qu'est-ce que vous regardez?

ARNAUD. — Ces sapins balourds... Savez-vous ce que c'est ? non ! Eh ! bien, vous voyez là le conseil des Vaches marines, Sea Cow. Elles ont l'air idiot, n'est-ce pas ? N'empêche qu'elles ont découvert la plus belle grève du monde ! Oui, une grève où nul homme ne vient. Ça s'appelle le Jardin des Arbres... D'ici, on ne devinerait jamais qu'il existe, hein ? Mais en plongeant sous ces broussailles *(Il s'anime :)* Vous voyez, ces broussailles, autour du musée... Eh ! bien il faut plonger dessous. Et derrière, au bout d'un tunnel de varech, on trouve le Jardin des Arbres. Moi, Kotick, le phoque blanc, je vais vous montrer la route... Avalez un bon coup d'air parce que, je vous préviens, la plongée dure longtemps... Vous y êtes ? Partons !...

Ils s'élancent tous les trois, trimbalant le croquet, se faufilent sous les broussailles, se griffent aux branches et émergent dans le jardin.

ARNAUD, *suffoquant.* — Voilà... ouf ! nous y sommes... Il était temps ! J'étouffais.

HENRIETTE, *riant.* — Non ! Tu es trop drôle !... Tu le croyais, n'est-ce pas ?

LUCIENNE. — Oui, tu le croyais, que tu étais le phoque blanc?... Tu le croyais, que tu plongeais dans la mer?

ARNAUD. — Mais bien sûr!... Moi, n'est-ce pas, le « Livre de la Jungle »... (*Avec extase :*) Le « Livre de la Jungle »... (*Apercevant Mme Maréchal qui sort du sentier broussailleux, pesamment, en roulant sur ses courtes jambes :*) Baloo!...

Ils rient.

Mme Maréchal se laisse tomber sur le banc le plus proche, au pied d'un tilleul. Elle ôte son chapeau, s'essuie le visage. Arnaud, Henriette et Lucienne se couchent dans l'herbe que bleuit l'ombre du tilleul.

Le Jardin des Arbres, c'est une forêt. Il ignore les petits soins du jardinier minutieux. Le vieux Thomas, ci-devant barbier, tailloche les branches, rase les pelouses, coupe au hasard dans la toison de feuilles. Et c'est assez pour lui qu'on aperçoive, çà et là, à travers le poil rude du vieux jardin, un peu de la joue lisse du ciel.

Entouré d'un noir cercle d'arbres tout peuplé d'enfants, un rond-point de graviers brille, vide, morne, blanc, comme un désert. Tout bruit. L'orchestre à cordes de juillet vibre en sourdine : frôlis d'ailes, crissements d'élytres, crépitants brasiers

de mouches, des millions de voix aigres taraudent le chaud silence qui sent le feu de bois. Une brise épuisée enlève du rond-point une spirale de poussière et meurt dans un clapotis de feuilles sèches. Et, là-bas, entre deux troncs, le soleil dresse une dure barre d'or : c'est le sceptre impérial de l'été.

Allongé sur le ventre, Arnaud file un long bâillement modulé, puis, d'une voix endormie :

— Savourez, Madame, le bonheur d'être à l'ombre...

Mme Maréchal. — Quand on pense qu'il faudra, ce soir, faire la même route en sens inverse.

Arnaud. — Madame ! Madame, je vous en prie, ne parlez pas de rentrer déjà ! Quel besoin avez-vous de découper votre vie en tranches ? Ce soir, où serons-nous ?

Mme Maréchal. — Mais... chacun chez soi !

Arnaud. — Oh ! que c'est triste, ce que vous dites là ! Mais, Dieu merci ! ça n'est pas sûr... Savons-nous seulement si nous rentrerons ce soir ? Nous pouvons... je ne sais pas, moi, nous pouvons être surpris par des brigands... par une tempête... par la fin du monde... Madame, il y a mille raisons pour que nous ne sortions plus jamais, jamais, jamais du Jardin des Arbres !

Mme MARÉCHAL. — Sans compter la joie que j'aurai à mettre mes pantoufles...

ARNAUD. — Oh!...

Mme MARÉCHAL. — Je vais te citer une raison, une seule bonne raison de rentrer... de rentrer à l'heure : M. Maréchal qui...

ARNAUD, *vivement.* — Je sais, Madame, je sais. N'allez pas plus loin. Je sais qu'il aime la vie en ordre.

Mme MARÉCHAL. — Bon. Mais, en attendant l'heure du départ, je te rappelle que tu m'as traînée ici pour jouer au croquet.

ARNAUD. — Le croquet! Oh! vous voulez ma mort... D'ailleurs, regardez vos filles. Elles dorment.

HENRIETTE. — Mais pas du tout! Nous ne dormons pas. Nous sommes reposées.

LUCIENNE. — Si reposées que je te lance un défi à la course.

ARNAUD. — A la course! Hum...

Mme MARÉCHAL. — Je vous défends bien de courir par cette chaleur!...

ARNAUD, *se levant.* — Madame, vous dites toujours les paroles qui décident. Courons!

Il part. Lucienne le suit. Plus loin, Henriette trottine sans hâte en abaissant sur ses joues les deux ailes de son chapeau de paille. Ils coupent le rond-point où l'été les mitraille. Les enfants qui somnolaient sous les arbres s'élancent l'un après l'autre. Le jardin s'emplit de criailleries et de poussière. Adossé à un platane, Thomas regarde ces ébats avec désolation.

ARNAUD, *tout courant, à Thomas.* — C'est à nous... à nous que vous devez ce vacarme, Chagrin!... C'est beau, la jeunesse, hein?

Il s'arrête brusquement. A Lucienne qui le rejoint :

— Tu as bien fait de nous secouer. Sans ça, on dormait jusqu'au soir... Et, la nuit, dans son lit, on aurait eu du regret de n'avoir pas assez joué... As-tu remarqué comme on regrette, dans son lit, des choses de la journée?... Hé bien, Henriette, arrives-tu, oui ou non?

HENRIETTE. — Voilà. Voilà. Pourquoi se presser?

ARNAUD, *un peu brusque.* — Mais parce qu'on veut jouer, voyons!

HENRIETNE. — Ah? On veut...? Il n'y a pas longtemps.

ARNAUD, *impatient.* — Non, maintenant on veut jouer. Alors, c'est tout de suite.

LUCIENNE. — Oh ! que j'aime quand tu t'emballes ! On croirait que tu vas tout casser...

ARNAUD. — A quoi joue-t-on ?... Moi je dis : à cache-cache.

LUCIENNE. — Bien. Et... naturellement, c'est moi qui compte.

ARNAUD. — Pourquoi : « naturellement » ?

LUCIENNE, *doucement.* — Quand on joue à cache-cache, c'est toujours moi qui compte... Un hasard !

ARNAUD, *tout rouge.* — Un hasard, bien sûr, un hasard, puisqu'on tire au sort ! En tout cas, cette fois-ci, ce sera moi. Filez vous cacher. Je compte jusqu'à cinquante et je pars. Filez !

Il s'accoude au dossier d'un banc, la tête dans les mains. Mais il voit, sous ses bras, les bains-de-mer de Lucienne galoper vers le musée, dans la poussière, et les souliers gris d'Henriette fouler l'herbe de l'allée ombreuse qui mène aux ruines de la chapelle. Il ferme les yeux. Il compte : un... deux... trois... quatre... Ira-t-il du côté du musée ou du côté de la chapelle ?... neuf... dix... onze... douze... Qu'est-ce — là — qui lui mord la nuque ? Il se retourne, reçoit dans l'œil un rayon venimeux

qui filtre entre les aiguilles d'un sapin... quinze... seize... dix-sept... Bah ! pourquoi compter ? Le menton posé sur le dossier du banc, il regarde devant lui, par terre, bouger des ronds de soleil.

Il se lève, hésite une seconde. Tant pis pour Lucienne ! Il s'engage au petit trot dans l'allée de la chapelle. Il est agacé, nerveux. Lucienne, tout de même, qu'est-ce qu'elle va supposer ? Qu'est-ce qu'elle va dire ? Quelle pitié d'être toujours forcé de feindre, d'user de ruses, de stratagèmes ! Arnaud trotte en grognant... Voici la chapelle : une porte de chêne ferrée de clous rouillés, entre deux verts arceaux gothiques vêtus de lianes. Didi est là, tremblante, devant la porte...

Arnaud, *avec passion.* — Ah ! te voilà, Didi, te voilà... Je suis content que tu ne te sois pas cachée, que tu m'attendes là, bien franchement, au grand jour. Ah ! Didi, il y a cinq minutes que tu m'as quitté, ça me semblait long ! En courant sous les arbres je me sentais si seul... si triste... Quand tu n'es pas là, tout meurt...

Henriette. — Nono, moi aussi j'étais malheureuse... j'avais peur... Est-ce que c'est mal de... de nous aimer ?

Arnaud *(il la prend dans ses bras).* — Non, Didi, non, ce n'est pas mal. Jamais je n'ai eu

tant de bonheur... ni tant de tourments... En courant là dessous où il fait sombre, et frais, et humide, j'avais tant besoin de toi... Et, au moment où je souffre le plus, je vois ton visage entre les arbres. Ah ! Didi, c'est toujours nouveau quand je te vois... Quand tu n'es pas là, je ne peux pas me rappeler ta figure, ni ta voix... Viens là... *(Il l'entraîne derrière un pilier moussu, sous une retombée de feuilles de marronnier.)* Oh ! qu'est-ce que c'est que ce parfum ? ce sont tes cheveux, Didi, et aussi... Tu as très chaud... Donne ton bras... *(Sa voix chevrote :)* C'est de la soie, ta blouse ?

Didi, *tout bas*. — Non, c'est de la toile...

Arnaud. — Je sens ton bras, sous la toile. Qu'il est tiède et doux !... Et dans trois heures je n'aurai plus rien de toi, Didi, plus rien...

Didi. — Nono, je penserai à toi. Maintenant je pense toujours à toi. Je peux faire n'importe quoi sans arrêter de penser à toi...

Arnaud. — Cette chapelle... Regardons-la bien tous les deux. Il faut que nous la voyions bien ensemble... Elle est toute verte... Elle n'a pas d'autre toit que le ciel... Regarde cette pauvre vierge. Elle a un nez cassé. Et ce gro-

seillier la serre dans ses bras. Mets ta main près de la mienne sur la tête de la vierge. Elle sourit. Mon Dieu ! tout ça m'emplit le cœur. On dirait qu'il va craquer. Et, quand nous serons rentrés, toi au Collège, moi au Lycée, tu te rappelleras, n'est-ce pas ? en novembre, quand il pleuvra, tu te rappelleras nos deux mains vivantes... l'une dans l'autre... nos deux douces mains qui s'aiment... Mon Dieu ! Didi... je t'adore !

Très loin la voix de Lucienne glapit furieusement : « Arnaud et Henriette, venez tout de suite ! On va goûter ! »

Arnaud, *sursautant.* — Gare ! là. Lucienne n'est pas contente... Oh ! sale histoire... Elle se doute que nous sommes ensemble. Elle a crié : Arnaud et Henriette...

Didi. — Oui, elle va nous faire un peu la tête...

Arnaud. — Est-ce que tu crois qu'elle se doute ?

Didi. — Certainement. Elle m'a déjà fait des observations.

Arnaud. — Oh ! ça, c'est ennuyeux... Après

tout, est-ce ennuyeux? Mais non! Au fond, ça me fait plaisir qu'elle sache que... Notre secret, il faut que tout le monde le connaisse...

Didi. — Alors, ce n'est plus un secret.

Arnaud. — Non... si... *(Béat)* ça m'est égal... Je suis heureux, Didi... Et toi ?... A quoi penses-tu? Dis vite...

Didi. — A quand nous serons mariés.

Arnaud, *frissonnant jusqu'aux moelles.* — Quand nous serons mariés! Quand nous serons..... Ah! comme tu as dit ça! Laisse-moi un peu tourner ces mots-là dans ma bouche! Quand nous... serons... mariés... C'est la première fois! C'est des mots tout neufs... *(Avec exaltation :)* Regarde, Didi, regarde au-dessus de nos deux têtes les branches des marronniers. Elles se balancent. Elles nous bénissent. Viens maintenant, viens. Tu es ma chérie...

Ils sortent de la chapelle au bras l'un de l'autre, tout pâles.

Calme au jardin. C'est l'heure placide du goûter. Autour du banc de Mme Maréchal, Lucienne, Henriette et Arnaud finissent de manger leur pain et leurs confitures, sans rien dire. Le pépiement

d'un moineau — cuic... cuic... cuic... — perle goutte à goutte. Quelque part une criarde voix d'enfant annonce qu'il est cinq heures et demie.

Arnaud soupire. Le temps passe. La lumière change. Le rond-point, ce miroir qui reflète l'été, tout à l'heure blanc corrosif, est maintenant jaune-cuivre. Le soleil apaisé égrène au long d'un mur de lierre des baisers fondants couleur de miel.

Mme Maréchal. — Tu ne dis plus rien, Arnaud.

Arnaud. — Je ne suis pas bien gai, Madame.

Mme Maréchal. — Drôle de petit bonhomme ! Tout à l'heure, tu revenais triomphant d'une partie de cache-cache. Et maintenant... Tu changes d'humeur comme de chemise.

Arnaud. — Bien plus souvent, Madame.

Mme Maréchal. — Enfin, qu'est-ce qu'il y a, voyons ?

Arnaud *(Il fait un geste las vers le jardin jaune)*. — Il n'y a rien de bien précis.

Lucienne. — Tiens, on n'a pas joué au croquet.

Henriette. — Et maintenant il est trop tard.

Arnaud. — Un regret de plus !

Là-bas, une fillette sort de l'ombre des arbres, jette sa balle en l'air, la rattrape puis s'assied par

terre en regardant le ciel que strie le cri aigu d'une hirondelle. Le silence un instant ridé s'aplanit.

ARNAUD. — Vous voyez, cette petite non plus n'est pas gaie... L'heure est passée.

Mme MARÉCHAL. — Mais, au contraire, c'est le moment de jouer ! Vous couriez comme des fous en pleine chaleur, et, maintenant qu'il fait frais, vous rêvassez tous les trois...

ARNAUD. — Oh ! Madame, je regrette, si vous saviez, je regrette...

Mme MARÉCHAL. — Mais quoi?

ARNAUD. — Je ne sais pas... Tout... Je regrette, tenez, que cette journée soit déjà finie...

Mme MARÉCHAL. — Mais elle n'est pas finie, voyons ! Nous avons encore une bonne heure à rester ici. Ma parole... mais tu as le cœur gros !... Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? Nono ! Regarde, tu chagrines tes petites amies.

Lucienne et Henriette passent chacune un bras sous les épaules d'Arnaud.

LUCIENNE. — Voyons, grand garçon, tu n- vas pas pleurer ? Es-tu bien, comme ça, entr nous deux ?

ARNAUD. — Oui, oh! oui... J'ai tant besoin qu'on m'aime!

HENRIETTE, *d'un élan.* — Mais je... nous t'aimons!

Mme MARÉCHAL, *tendrement.* — Ecoute, Nono, je ne suis qu'une vieille maman bien tranquille, mais nous nous entendons bien, nous deux, et tu sais que je t'ai remonté plus d'une fois, n'est-ce pas? Hé bien, il ne faut pas qu'un petit garçon ait toujours à la bouche le mot regret. Mais qu'est-ce que tu regrettes, voyons, qu'est-ce que tu peux regretter? Tu as quinze ans! Espère, oui, espère... ou plutôt, attends, tout simplement! Et encore... non, n'attends rien : vis.

ARNAUD *(il se lève brusquement).* — Madame, le soir vient, et moi... moi, je suis plein d'angoisse...

Le soleil commence à descendre derrière les arbres. Des femmes qui cousaient sur les bancs roulent leurs lingeries. Des enfants ramassent les cordes à sauter, les balles, les cerceaux, traversent le rond-point mordoré et s'en vont, précédés de leurs ombres. Les hirondelles tissent le ciel de cris perçants. Le vieux Thomas apparaît soudain, au

détour d'une allée, piquant du bout de sa canne les papiers gras qui salissent les pelouses.

ARNAUD. — Voyez Thomas, Madame, voyez le vilain croque-mort. Hou... Hou... *(Il crie :)* On ne ferme qu'à sept heures et demie, Chagrin, vous repasserez dans une heure !

Un souffle de vent poussiéreux emmène Thomas dans une ronde de papiers.

ARNAUD. — Oh ! le vilain croque-mort !... Ce matin, Madame, je suis allé sur la tombe de papa. J'ai croisé l'enterrement du père Dangennes... Les croque-morts portaient son cercueil. Il était très long, très lourd. Ils avaient enlevé le drap noir. J'ai vu le cercueil tout nu. C'est horrible, vous savez...

Mme MARÉCHAL. — Je sais. Mais nous pourrions causer d'autre chose...

ARNAUD. — J'ai parlé un moment avec le fossoyeur... Il disait que c'était un beau cercueil. C'est du beau bois, de l'acajou avec des poignées en argent... Ça fait du bien de parler des choses de la mort avec les gens du cimetière. La mort, ça ne leur fait pas peur... Il y

avait un soleil ! Tiens, mais, au fait, j'ai rencontré M. Maréchal.

Mme Maréchal. — Oui, il est allé à l'enterrement.

Arnaud. — Il ne m'aime pas beaucoup, M. Maréchal. Il m'a dit que je n'avais pas très bien travaillé cette année, puis il m'a demandé d'un air fâché : « Qu'est-ce que tu fais là ? »... Non, il ne m'aime pas...

Mme Maréchal. — Mais si, Nono, il t'aime bien. Il me parle souvent de toi...

Arnaud. — Avec méfiance, n'est-ce pas, Madame, avec mépris qu'il vous parle de moi ?... Oh ! je sais... Que voulez-vous ! Nous ne voyons pas les choses de la même façon. (*Silence.*) Oui... J'ai tout vu... un cercueil, c'est à peu près comme cette boîte de croquet, mais plus grand. Il faisait très beau... Des oiseaux ! vous n'avez pas idée... Il y avait un moineau qui sautillait sur un petit toit de zinc. On n'entendait que ça... J'ai vu aussi les cordes...

Mme Maréchal. — Arnaud, Arnaud, parle d'autre chose, voyons.

Arnaud. — Figurez-vous que j'ai une peur terrible d'être enterré vivant.

Mme MARÉCHAL. — Est-ce que ça arrive, ça ?

ARNAUD. — Je vous crois ! et souvent ! J'ai déjà fait jurer à Maman de prendre bien garde si je meurs. Voulez-vous me promettre ça aussi, vous, Madame ? Maman pourrait oublier... Dans ces moments-là, on ne pense pas à tout...

Mme MARÉCHAL. — Bon, bon, c'est promis. Tu es stupide !

ARNAUD. — Je compte sur vous, Madame. Je vous remercie. Je m'endormirai plus tranquille... *(Silence.)* Oh ! tout le monde est parti...

Dans le parc éteint il n'y a plus rien de vibrant que cette touche de vermillon, là-bas, derrière ces masses de feuillages noirs.

Mme MARÉCHAL, *pliant sa broderie.* — Là... je n'y vois plus... Allons, mes enfants, secouez-vous ! Faites encore une course pendant que je range mon attirail... Hé bien, Arnaud, ça va mieux ?

ARNAUD. — Oui, Madame, beaucoup mieux... Chaque soir, j'ai un mauvais moment à passer. Il ne faut pas m'en vouloir. Le Dr Brunot. vous savez bien qu'il est gentil pour moi... i dit que les gens nerveux ont comme ça un mc

ment de la journée qui leur fait peur... Moi, c'est quand le soir vient... mais ça ne dure pas longtemps... Quand le soir est tout à fait venu, je suis soulagé...

LUCIENNE, *riant.* — Notre chien, Billy, est comme toi. Chaque soir, il se sent tout drôle. Il faut qu'on le caresse, ou bien il pleure !

ARNAUD, *sérieusement.* — Ça ne m'étonne pas... Le Dr Brunot dit que c'est des choses qui remontent au temps où les hommes et les bêtes avaient peur de la nuit... Maintenant levons-nous et allons dire adieu au vieux jardin.

Il prend le bras gauche d'Henriette, le bras droit de Lucienne et ils s'en vont lentement sous les arbres.

ARNAUD. — Le dernier tour de jardin... avant de partir...

LUCIENNE. — Comme il fait bon !

HENRIETTE. — ... et noir !

ARNAUD. — Le soleil tombe derrière la terre, là-bas. Est-ce qu'il reviendra demain ?

LUCIENNE. — Mais bien sûr ! Si c'est pour ça que tu te tourmentes, tu peux être bien tranquille !

ARNAUD. — Le soleil est parti. Il nous a vus heureux. Il est parti... Il emporte tant de choses avec lui. Sans doute, d'autres journées viendront... celle-ci est morte... Elle était belle...

La cloche d'un cloître tinte pour l'angelus, si cristalline qu'on croirait que la nuit heurte du doigt le ciel d'or vert.

Les trois enfants passent devant la chapelle. Une vitre cassée luit sous les branches comme un regard mélancolique.

ARNAUD, *(il serre tendrement contre lui le bras d'Henriette et, très bas :)* — Didi... ma chérie...

Au loin, voix de Mme MARÉCHAL. — Les enfants!...

L'ÉCHO D'UN VIEUX MUR QUI SENT LE LIERRE. — En-fan-ants...

Ils reviennent en silence. Une ronce griffe la robe de Lucienne. Un chêne balance ses feuilles tout là-haut en plein ciel, parmi les étoiles.

ARNAUD. — Le bel arbre... voyez... embrassons le bel arbre.

Sans désunir leurs bras, ils entourent le chêne, appuient leurs lèvres sur l'écorce.

ARNAUD, *dans un soupir.* — Didi... mon amour...

Ils repartent. L'odeur verte et sucrée du soir d'été embaume l'allée. Ils arrivent près du banc de Mme Maréchal.

Mme MARÉCHAL. — Enfin vous voilà ! Partons vite. Où étiez-vous ?

ARNAUD. — Loin, loin, loin...

II

ORAGE

Arnaud et Simone sont assis dans la pénombre polychrome des vitraux sur la banquette du vestibule. C'est le seul coin frais de la maison. Bien qu'ils parlent bas, leurs voix résonnent comme à l'église.

ARNAUD. — Tu es sûre qu'il est là ?

SIMONE. — Mais oui, puisque je lui ai dit bonjour...

ARNAUD. — Il y a longtemps qu'il est là ?

SIMONE. — Une bonne demi-heure. Il est arrivé comme tu montais à ta chambre, après le déjeuner.

ARNAUD. — Je croyais pourtant bien qu'il serait venu ce matin. Donc il a réfléchi... Est-ce que c'est mauvais ou est-ce que c'est bon qu' ait réfléchi ?... Ou bien c'est qu'il n'a pas eu le temps de venir ce matin.

Silence. Simone bat le tambour sur le cuir de la banquette.

Arnaud. — Tais-toi, Simone, tais-toi... C'est agaçant...

Simone. — Mais enfin, qu'est-ce que tu as ? Tu m'attrapes tout le temps...

Arnaud (*il lui prend une main qu'il appuie sur sa poitrine.*) — Tâte mon cœur... Il bat, hein ?

Simone. — C'est effrayant !... Est-ce que tu es malade ?

Arnaud. — J'ai peur...

Silence.

Arnaud. — Où est-il ?

Simone. — Dans la véranda.

Arnaud. — Maman est là aussi ?

Simone. — Naturellement. On ne l'a pas laissé tout seul.

Arnaud. — Tu n'as rien entendu de ce qu'ils disent ?

Simone. — Mais si. J'étais d'abord avec eux, dans la véranda... Il m'a demandé si j'avais bien travaillé.

Arnaud. — Parbleu ! il demande toujours si

on a bien travaillé... Quand on lui dit que oui, il ne le croit pas, et, quand on lui dit que non, il est furieux. Quel sale type ! Quel pion ! Et après, qu'est-ce qu'il a dit encore ?

SIMONE. — Il a parlé de la chaleur... qu'il allait faire de l'orage... Et puis il a dit qu'il avait quelque chose à dire à Maman et Maman m'a dit de m'en aller.

ARNAUD. — ... qu'il avait quelque chose à dire à Maman ? Tu es sûre ? Bon. Alors, je suis fichu.

SIMONE. — Mais enfin qu'est-ce que c'est ? Tu es tout drôle... Il n'est pas si méchant, M. Maréchal !

ARNAUD. — Simone, écoute-moi... Non, tu ne comprendrais pas... M. Maréchal ? Il est venu faire mon malheur, voilà. C'est clair.

Le grelottement d'une sonnette électrique le jette debout. Il entr'ouvre la porte du vestibule et inspecte le long couloir vitré qui traverse la maison d'un bout à l'autre.

ARNAUD. — Catherine sort de sa cuisine... Elle entre dans la véranda... Tu vas voir, Simone, c'est moi qu'on appelle... Ah ! malheur de malheur, je n'ai pas de chance... Tout ce que

je fais, on le prend mal... Embrasse-moi, va, Simone... ça me donnera du cœur... Je ne suis pourtant pas un mauvais garçon, dis ? Est-ce que je suis un mauvais garçon ?

SIMONE, *l'embrassant.* — Mais non, Nono. Je t'aime bien, va ! Maman aussi t'aime bien... et Catherine... et Henriette... et...

ARNAUD. — Henriette aussi ? Crois-tu ?

SIMONE. — Bien sûr. Quelquefois, au Collège, elle venait me voir dans la cour des petites. Elle m'embrassait... fort... et elle disait : « Comment va Arnaud ? »

ARNAUD. — Ça y est ! Voilà Catherine qui s'amène ! oh ! la, la, quelle guigne, bon sang, quelle guigne !

CATHERINE. — Arnaud, il te faut aller là-bas... on te demande.

ARNAUD. — Qui ?

CATHERINE. — Ta mère.

ARNAUD. — M. Maréchal est là ?

CATHERINE. — Oui.

ARNAUD. — Quelle tête a-t-il ?

CATHERINE. — Sa tête d'habitude. Pourquoi ?

ARNAUD. — J'y vais.

Il se penche sur Simone, l'embrasse encore...

SIMONE. — Ne tremble pas comme ça, Nono, tu as les mains froides... C'est peut-être parce que tu n'as pas bien travaillé... S'il te gronde, dis-lui que tu travailleras mieux l'année prochaine...

ARNAUD *(il a l'œil hagard, les jambes molles du condamné qui marche à la guillotine.)* — Oui, oui...

SIMONE. — Dis-lui que tu as été malade... dis-lui ça, Nono, et que ça t'a mis en retard.

ARNAUD. — Oui... oui... Tu es une bonne petite fille. Quand... *(sa voix chevrote)* quand il sera parti, nous jouerons tous les deux... oh ! comme on jouera bien !

SIMONE. — A la marchande qu'on jouera, hein ? Je vais sortir mon épicerie...

Arnaud s'en va, la figure cireuse, précédé de Catherine. Il lève des yeux implorants vers la verrière du couloir. Le ciel, violet grondant, est fendu d'une cassure à dents de scie, jaune serin.

ARNAUD, *à mi-voix.* — L'orage...

CATHERINE. — Ça fera du bien... Hé là... ce coup de vent ! Je monte fermer les fenêtres...

Dans la véranda. Il y fait sombre. On a clos les persiennes à cause de la chaleur. La porte ouverte,

par où entre une odeur siliceuse de sécheresse, encadre un morceau de jardin tout enfiévré de soleil d'orage : le tronc poussiéreux d'un platane et ses branches basses aux feuilles déjà rousses, un bout de pelouse grillée, le coude d'une allée dont le gravier brille. Maman et M. Maréchal sont assis dans des fauteuils d'osier. Entre eux deux, sous le parasol d'un palmier, un petit bouddha doré regarde gravement luire le crâne chauve de M. Maréchal.

ARNAUD. — Bonjour, Monsieur... Comment allez-vous ?

M. MARÉCHAL. — Bonjour. Assieds-toi là.

Arnaud s'assied face au jardin. Le platane immobile qui attend l'orage, le platane immobile a l'air si inquiet qu'Arnaud s'en fait un ami tout de suite.

M. MARÉCHAL. — Tu devines, n'est-ce pas ? la raison qui m'amène ici ?

ARNAUD. — N... non, Monsieur.

M. MARÉCHAL. — Vraiment ? Tu as la mémoire courte. Tu ne te rappelles pas que je t'ai rencontré hier soir, vers six heures ? Ça m'étonne...

ARNAUD. — Si, Monsieur... je me rappelle...

Il boutonne sa veste soigneusement du haut en bas, la déboutonne, essaie de sourire.

M. Maréchal. *(Il s'agite sur son fauteuil dont l'osier grince. Il croise ses jambes : un mollet puissant bombe l'étoffe de son pantalon et sa semelle se dresse, solide plaque de cuir encore poudrée du sable des rues calcinées ; puis, avec un brusque éclat :)* Chère Madame, je suis rentré chez moi hier soir vers six heures, une demi-heure plus tôt que d'ordinaire... on ne m'attendait pas... Ah ! non, on ne m'attendait pas si tôt !

Arnaud se tord les mains et ses jointures craquent. Il pousse un si anxieux soupir que Maman se lève, va vers lui et lui enveloppe tendrement les joues de deux mains fraîches qui sentent l'œillet : « Nono, ne te trouble pas... sois calme... »

M. Maréchal. — Il va sans dire, chère amie, que si vous le soutenez...

Maman. — Eh ! non, cher Monsieur, je ne le soutiens pas... mais... Allons, parlez-lui puisque vous avez voulu...

M. Maréchal. — Enfin, quoi ? trouvez-vous supportable que, rentrant chez moi, je surprenne votre fils planté sur le trottoir et contemplant Henriette à la fenêtre de sa chambre ?

Maman. — Non, sans doute... c'est-à-dire...

Ah ! tenez : vous avez eu tort, je crois, de faire venir cet enfant ; nous pouvions arranger toute cette affaire ensemble. Il n'avait pas besoin de comparaître.

M. Maréchal. — Mais si, chère Madame, mais si, il fallait qu'il soit là : c'est en frappant tout de suite, c'est en coupant le mal à sa racine, c'est en...

Maman, *s'animant.* — Il ne faut ni frapper, ni couper, ni rien de semblable. A quinze ans, d'autres garçons, ses camarades, courent les filles. Charpier attend chaque soir une ouvrière à la sortie de l'atelier. Bérard a découché la semaine dernière...

M. Maréchal. — Oui, tout le monde en parle... J'ai su ça... c'est du propre !

Maman. — Je n'éprouve aucune gêne à rappeler ces potins en présence d'Arnaud. Nous en avons parlé l'autre jour, rapidement, lui et moi, et nous sommes d'accord pour trouver ces aventures plus stupides que scandaleuses.

M. Maréchal. — Dites-moi donc, chère Madame, comment vous jugez, votre fils et vous, un garçon de quinze ans qui fait la cour à une fillette de quatorze.

Maman. — Vous connaissez, cher Monsieur, mon opinion sur cette... idylle... Je ne peux pas vous la redire devant Arnaud. J'insiste seulement pour que vous vous fassiez de lui une idée exacte. Il a des défauts, c'est certain. Il faut qu'il change, c'est entendu, qu'il se forme, qu'il se muscle, qu'il prenne le goût d'agir... Mais il n'est pas capable d'une mauvaise action...

Arnaud se détend. Il assouplit d'un coup de reins son buste qu'il raidissait, ses membres qu'il contractait. Il n'avait pas prévu ce conflit entre M. Maréchal, procureur hargneux, et Maman, vibrante avocate. Chère, chère Maman !... Que sa voix musicale est prompte à dire des choses justes, des choses sincères, des choses pudiques... Voici son coin familier : la broderie commencée sur la table à ouvrage qu'éclairent trois roses rouges dans une timbale d'or. C'est là qu'elle tire l'aiguille tout le long de l'après-midi ; c'est là qu'elle songe en silence à ce jeune mari charmant et gai qui l'a quittée si vite ; c'est là que, respirant au cœur des roses l'odeur lointaine de ses souvenirs, elle sourit pour que sa secrète douleur n'attriste personne. Chère, chère Maman, sentez-vous la chaleur de ce regard adorant qu'Arnaud vous adresse, et pouvez-vous savoir qu'il s'agenouille parfois devant la

petite table fleurie et qu'il baise votre broderie comme une nappe d'autel ?..

MAMAN. — D'ailleurs, il ne sort jamais...

M. MARÉCHAL. — Sauf quand je le rencontre !

MAMAN. — Il rêve au jardin, ou bien il lit...

M. MARÉCHAL. — Beaucoup trop, Madame, il lit et il rêve beaucoup trop ! La vie, Madame, c'est une diablement... ce n'est pas... c'est la vie. Voilà... Il lit ! Eh ! je le sais bien... c'est sa perte ! Et je vous dis que, si je n'y mets bon ordre, avant quinze jours il viendra chez moi, la nuit, avec une échelle de corde et il enjambera mon balcon.

ARNAUD, *que cette image étonne puis séduit, proteste d'un sourire ambigu.* — Oh ! Monsieur...

M. MARÉCHAL, *qui a vu le sourire et s'en méfie.* — Il enjambera le balcon, mais moi je le prendrai pour un voleur et je lui enverrai six balles dans le ventre !

— Bah ! songe Arnaud, il ne le ferait pas... Et puis...

Il se voit roulant à bas de l'échelle... Il agonise... Didi se jette sur son père : « Assassin ! Je l'aime !... Je ne peux pas vivre sans lui !... » Elle lui arrache le revolver et se tue sur le corps d'Arnaud... Mais,

au fait, se tue-t-elle ? Si M. Maréchal a tiré ses six balles, le revolver est vide. Alors ? Il faut arranger cela, reprendre le drame en son début... voyons... C'est la nuit... une nuit d'hiver... Le vent hurle... Arnaud, rasant les murs, suit une rue glaciale où...

Mais, du fond de son rêve, il note la terminaison chantante d'une interrogation. Qu'est-ce que M. Maréchal, qui vient de le tuer, lui veut encore ?

ARNAUD. — Vous dites, Monsieur ?

M. MARÉCHAL, *toujours rogue*. — Je dis : Y a-t-il longtemps que durent ces... ces petits rendez-vous ? Car, vous le pensez bien, chère Madame, je ne ferais pas une affaire d'avoir surpris Arnaud devant chez moi, Arnaud qui est un ami de la famille, si c'était une rencontre de hasard. Mais il y a longtemps que ça dure... si, si... ces enfants se sont promis le mariage... oui, Madame, le mariage, là, tout simplement... Ne dis pas non, Arnaud, Henriette me l'a avoué.

ARNAUD. — Mais je ne dis pas non, Monsieur.

M. MARÉCHAL. — Hé bien, je ne veux pas de ça ! Compris ? Peut-être épouseras-tu un jour Henriette...

Voilà encore Arnaud dans les nuages. Ce M. Maréchal, où donc prend-on qu'il est terrible ? C'est un homme excellent et qui a une bouche d'or. Il

ne peut dire trois mots sans évoquer des tableaux d'une richesse !... « Peut-être épouseras-tu, un jour, Henriette. » Mais c'est une phrase enchantée ! c'est une promesse, un consentement. Excellent M. Maréchal ! Qu'est-ce qu'il va dire de plus beau ?...

M. Maréchal, *achevant une période dont le milieu est perdu pour Arnaud, sans retour.* — Car enfin, tu n'as que quinze ans et ces petites combinaisons romanesques...

Arnaud, *révolté.* — Oh ! Monsieur, des combinaisons !... romanesques !... Je vous demanderai d'employer d'autres mots pour parler d'une chose... d'une chose...

Maman, *à mi-voix, attendrie.* — Brave Nono !

M. Maréchal. — Bon, bon, appelle ça comme tu veux, mais il faut que ça cesse... Le mariage ! Eh ! là, une minute... Sais-tu seulement si je voudrai de toi ? Tu es un petit garçon nerveux, bizarre, souvent insupportable... Qu'est-ce que tu feras plus tard ? seras-tu jamais un homme, un vrai, un homme d'aplomb sur ses jambes ? là, comme ça.

Il plaque ses deux pieds par terre. La chatte Bouboule, qui dormait, répandue sur les coussins

du divan jaune, saute à bas et file, le dos en arc, se cacher sous le bahut.

M. Maréchal. — Il faut autre chose dans la vie...

Le premier coup de tonnerre : écroulement vertical, torrentiel, fracassant, d'une tonne de galets déversée du plus haut du ciel... puis grondement des blocs qui roulent sur le plafond bleu d'acier des nuages... Silence absolu.

Arnaud. — Formidable !...

M. Maréchal. — C'est l'orage... Je disais que...

Arnaud, *le regard au dehors.* — Voyez ça ! mais voyez ça !

Le jardin vert-livide s'illumine de fulgurations courtes qui battent, bousculées, spasmodiques comme les sursauts d'un cœur exténué.

M. Maréchal. — Ne détourne donc pas la conversation. Tu es malin, mon bonhomme, mais je le suis plus que toi. *(Il se lève, va fermer la porte et se rassied.)* Ça serait trop facile... On a l'air, comme ça, d'un petit naïf, on nous la fait, Henriette et toi, aux petits amis d'enfance

et on joue avec le feu en bafouant ces bons parents qui n'y voient que... que du feu... Je ne lis pas, moi, ces bouquins à couverture jaune, mais je pense qu'ils racontent tout au long des aventures pareilles... Tu dois avoir un nom illustre dans la littérature, hein? Roméo, je parie, un nom comme ça... Arnaud-Roméo et... tiens, ça rime, Henriette-Juliette... Hé bien, Roméo, tu perdras l'habitude de venir monter la faction sous mes fenêtres, c'est moi qui te le dis !...

ARNAUD. — Monsieur, écoutez... Hier, on devait aller ensemble faire une grande promenade... C'était décidé depuis longtemps... Au dernier moment vous avez eu des cousins à déjeuner, on a dû remettre la promenade. C'est votre bonne qui est venue nous dire hier, à midi, que ça serait pour une prochaine fois... Monsieur, je comptais beaucoup sur cette promenade... J'y comptais tant, si vous saviez ! Depuis deux jours je ne pensais qu'à ça.

M. MARÉCHAL. — Ça, c'est fou... vivre deux jours en ne pensant qu'à une promenade !... moi je trouve ça fou !

ARNAUD, *avec un geste las.* — Qu'est-ce que

vous voulez, Monsieur? Quand on a arrangé pendant tout une matinée son après-midi et que au dernier moment... on vous la retire, là, comme... le pain de la bouche, c'est terrible! Tout l'après-midi je pensais... il faisait si beau, hier... je pensais : « Dire qu'à cette heure-ci nous devrions être en pleine campagne! Dire que, sans ces cousins, je serais... Henriette serait... enfin, nous serions ensemble! » Vers le soir, j'ai eu un moment de tristesse affreuse... Vous savez bien, le soir, on est inquiet, n'est-ce pas... on a peur...

M. MARÉCHAL. — Qu'est-ce que tu nous chantes là? On a peur, le soir? Et de quoi?

ARNAUD. — Mais de... de tout... Le soir, on a plus de... c'est plus difficile de... de vivre.

M. MARÉCHAL. — Renversant!

ARNAUD. — Ah! Monsieur, j'avais tant de peine, hier soir, de cette journée manquée. Alors, je suis sorti... Dans la rue il y a du mouvement... la foule... du bruit... Je suis allé vers votre maison sans y penser, Monsieur, sans y penser, je vous le jure, et alors Did... Henriette était à sa fenêtre.

M. MARÉCHAL. — Comme par hasard!

ARNAUD. — Et moi... *(De tout son cœur :)* Et moi je l'ai regardée !

M. MARÉCHAL. — Et puis?

ARNAUD. — C'est tout.

Dehors, l'averse cingle le jardin, la crépitante averse d'orage. Par les vitres grenues de la porte, Arnaud regarde son ami le platane au travers d'une grille de pluie. Toutes ses feuilles dansent. — Nous sommes deux, songe Arnaud, à recevoir la douche. Mais ça paraît te plaire plus qu'à moi.

M. MARÉCHAL. — Quand je te le disais, mon bonhomme, que tu me prends pour un imbécile. C'est tout ! vraiment ? Pour un monsieur qui lit, tu manques d'imagination, tu sais. Mais moi je vais compléter... voici : Tu as donné rendez-vous à Henriette et...

ARNAUD, *doucement*. — Prenez garde, Monsieur, que je vous ai dit la vérité.

M. MARÉCHAL. — Mais c'est entendu... Rendez-vous à Henriette... Ce n'est pas le premier et il est probable que si je n'étais pas rentré plus tôt, hier, tu lui en aurais donné d'autres...

MAMAN. — Cher Monsieur, je vous rappelle à mon tour qu'Arnaud ne ment pas...

M. Maréchal. — Non, non, chère Madame, il ne ment pas, seulement il arrange. Enfin, quoi, finissons-en. Je vous dis qu'Henriette m'a tout avoué... alors...

L'averse se tait d'un coup, repart sans prévenir, se tait encore, à croire qu'on vide sur la verrière des sacs de grains l'un après l'autre. Un grondement rôde, sans fracas, rage sourde qui fend soudain le ciel de suie d'un vert sillon zigzaguant, puis halète en lueurs brèves qui sculptent ces toits aigus, ce mince clocher d'église...

Rage sourde, grondement obstiné, M. Maréchal poursuit son discours :

— Ah ! tu peux être fier de ton élève ! Il n'est pas facile de lui tirer les mots. Il a fallu que je lui rappelle certaines vérités sur sa mère, sur moi... Je pense qu'elle m'a entendu... Il a fallu aussi que je lui révèle certaines autres vérités... sur toi ! Et dame, mon bonhomme, *(il balance sa semelle)* je n'ai pas fait de phrases... J'ai dit ce que je pense de toi, là, tout cru, et... ça n'est pas merveilleux... J'espère qu'elle m'a compris.

Arnaud. — Oh ! vous avez fait ça !

M. Maréchal. — Parfaitement. Je te dis qu faut que ça finisse. Et tout de suite. Dans n

famille on est simple, on est tranquille... Je ne veux pas...

MAMAN, *un peu pâle.* — Vous ne trouvez pas que c'est suffisant ? Dites-moi, Monsieur, vous ne trouvez pas que ça suffit ?... Vous nous faites là depuis une heure une scène pénible... moi non plus, je ne veux pas que vous tourmentiez mon fils pour avoir la paix chez vous.

ARNAUD, *d'une voix blanche.* — Est-ce que vous l'avez... détachée de moi ?

M. MARÉCHAL, *se lève sans répondre, prend sur une chaise sa canne et son chapeau.*

ARNAUD. — Alors, je vous déteste.

M. MARÉCHAL. — Moucheron !

ARNAUD. — Je l'aime, Monsieur. Est-ce que c'est mal ?... C'est plus fort que moi... C'est venu tout doucement... Il y avait longtemps... On s'en est aperçu un jour... Est-ce que c'est mal ? Nous sommes trop jeunes, nous le savons bien, Monsieur... nous attendrons... mais ne lui dites pas de mal de moi ! vous n'avez pas le droit, Monsieur, et puis ce n'est pas vrai... pas vrai... pas vrai... Je vous promets de ne plus jamais parler de rien à Henriette jusqu'à... jusqu'à ce que nous soyons en âge... mais, vous,

promettez-moi de ne pas lui dire du mal de moi... Je travaillerai bien, je... je lirai moins... Je penserai à l'avenir, à... au bachot... Je ferai... mais ne dites pas que vous la détacherez de moi !

M. Maréchal. — Bon, bon, bon... Nous verrons ça... nous verrons... Nous conclurons dans deux mois... car nous allons partir.

Arnaud. — Partir !

M. Maréchal. — Oui, après-demain, pour la mer... Hé bien, voilà... Il ne pleut plus... Hé bien... voilà... Adieu, chère Madame... quand Simone aura quinze ans, vous comprendrez que... Au revoir, Roméo, sois un homme, sacrebleu !

Et il s'en va.

III

DEPART

Huit heures du matin. Arnaud erre dans le salon. Il n'a pas dormi. Il est pâle, avec un cerne bistre autour des yeux. Chaque fois que sa promenade sans but l'approche d'une fenêtre, il regarde vaguement à travers le store de filet dont les larges mailles quadrillent la rue, une rue d'août, blanche et déserte, sous un ciel d'outre-mer.

Les Maréchal s'en vont par le train de dix heures... Non, Arnaud n'a pas dormi ; il n'a pas déjeuné non plus. Le jour qu'il fuma sa première cigarette, il eut, comme ce matin, cette lourde tête vide sur ce faible corps grelottant...

Dans le salon rouge, où le soleil empourpre les fruits toujours mûrs des fauteuils, avive les fleurs du tapis, le piano luit, gueule ouverte,

monstrueux crapaud noir dont le ventre pèse sur ses courtes pattes...

La bobèche d'un chandelier vibre aux cahots d'un omnibus qui passe, chargé de malles. Tout le monde s'en va. Cette chaleur est un fléau. Il n'est tombé depuis un mois que de rares pluies d'orage qui enfièvrent sans rafraîchir.

Arnaud est là, debout. Ce fouet de sang qui lui siffle aux tempes bat ses idées en mousse. Ses sens sont à vif ; ce qu'il voit lui blesse l'œil, ce qu'il entend lui vrille l'oreille. Triste matinée ! L'air sent la brique chaude et la rose mourante...

Le bourdon, fils de l'été, râcle sa contrebasse. Il s'essaie à filer un son, mais son archet grince. Voyons le sol, le sol grave... so-o-o-ol... C'est mieux. So-o-o-ol... Voilà, ça y est. Le bourdon — toupie de cuivre qui vrombit en rond — file son sol grave jusqu'à ce que — toc ! — il se cogne à une vitre... Alors, tout au fond du silence, le cousin tire de son violon menu un harmonique imperceptible...

Dans deux heures juste, Didi partie, la ville sera morte. Arnaud connaît le chagrin qui l'attend. Il en a déjà goûté aux vacances de Pen-

tecôte quand Mme Maréchal a emmené pour trois jours ses filles en Bretagne, voir leur grand'mère malade. La ville sans Didi !... Mais les rues, les maisons, les arbres ne servent qu'à l'encadrer ; ils perdront avec elle tout ce qui fait leur vie frémissante, colorée, leur vie profonde... Ce salon, mon Dieu ! ce salon où elle est venue si souvent, où elle ne viendra pas de deux mois ! Ce piano sur quoi elle s'accoudait, un jour qu'Arnaud jouait en sourdine *La Neige danse,* et qui reflétait — fluide apparition d'ondine nimbée de musiques lointaines — son visage couleur de lune dans l'eau d'un mystérieux lac noir... Arnaud se penche sur le piano. Il n'y voit plus que sa pâleur et ses yeux caves.

Il entend clapoter au plafond le pas affairé de Simone qui, dans sa chambre, fait sa valise avec Catherine. C'est qu'ils partent, eux aussi, mais la semaine prochaine et pour la Suisse. La mer à Didi, la montagne à Arnaud. On avait pourtant projeté, l'hiver dernier, de passer les vacances ensemble et c'était un jeu de singer Mme Maréchal, qui consultait, perplexe, des guides, des cartes et des bottins, et de s'aborder en demandant : « La mer ou la montagne ? » Hé-

las ! la montagne pour Arnaud, la mer pour Didi et l'ennui pour tous deux. Pour tous deux... est-ce si certain ? Didi est une enfant. Arnaud ne l'accorderait à personne, mais à soi-même il l'avoue : c'est une enfant. Il l'étonne plus qu'il ne la conquiert... M. Maréchal lui a dit : « Tout ça, c'est des histoires de gosses. » Donc, aux yeux des personnes raisonnables, lui aussi ne serait qu'un enfant, un enfant « nerveux, bizarre, souvent insupportable ». Si c'était vrai, pourtant, et qu'en octobre, au retour, il ne restât rien de cette grande douleur...

Un tonneau d'arrosage traîne sa ronde queue bruissante qui noircit le pavé. Arnaud regarde, à travers le store, et ça l'amuse de voir la rue boire. Il en éprouve un bien-être physique. Du trottoir aspergé une fraîcheur vivifiante lui monte aux narines... « Et puis zut !... Je suis trop bête... Après tout, la vie n'est pas si mauvaise !... » Arnaud n'a pas plus tôt prononcé cette phrase à mi-voix qu'il tressaille. Est-il possible qu'il ait dit cela ! Il cherche délicatement sa douleur au fond de lui, comme on taquine du bout de la langue une dent cariée... Aïe ! une brise lui apporte un parfum de roses qui lui

rappelle... lui rappelle... Sa douleur un instant calmée se dresse, vipère sifflante, furieuse qu'il ait voulu l'écraser du talon.

— Oh ! gronde Arnaud, je sais que je suis ridicule, je le sais, je le sais... Mais il faut que les personnes raisonnables me fichent la paix, je l'aime, moi, je l'aime !...

Comme il fait lourd ! Arnaud écarte le store, se penche à la fenêtre. Du pavé déjà sec cette automobile qui passe, ronronnante, enlève une brume de poussière — somptueuse voiture de tourisme, gris de route, qui muse, au ralenti, par les rues matinales. Quatre ours à manteaux bruns braquent sur les maisons leurs mufles aux yeux de verre. Un contralto timbré jette l'accent de Paris au silence provincial.

— Tu parles d'un patelin, c'qu'on doit s'y faire vieux !

Et l'un des ours, dardant sur Arnaud le double éclat de ses lunettes, dégage du manteau une longue main nue qu'il agite gaiement.

— Bonjour, petit... Tu te rases, pas vrai ? Viens donc avec nous...

Arnaud sourit, rougit. La voiture passe où un chœur s'organise.

— *Viens avec nous, petit, viens avec nous, viens...*

Oh ! la chaude voix de femme ! C'est une Parisienne en vacances, une actrice, peut-être, qui rapportera de voyage des souvenirs de « patelins barbants » qu'ébahissent la jupe à la mode, les bas de soie couleur chair, le bout d'or d'une cigarette entre des lèvres peintes, des souvenirs de pannes, de pneus crevés, de glapissantes chasses aux punaises dans les draps douteux de l'Hôtel du Faisan. Les quatre ours bruns ? Deux couples d'amants, heureux et libres, qui roulent par tous les chemins, de la rouge aurore au vert crépuscule, dans la voiture ronronnante, souple et berceuse comme une gondole...

— Mon Dieu, soupire Arnaud, quelle chance ils ont, quelle chance !...

MAMAN, *qui est entrée dans le salon.* — Qui donc a de la chance, Nono ?

ARNAUD. — Ah ! c'est vous, Maman... Bonjour ma chère Maman... Qui a de la chance ? Des gens qui passent en auto.

MAMAN. — Tu les connais ?

ARNAUD. — Non, mais je suis sûr qu'ils sont heureux...

MAMAN. — Qu'elle est belle, Nono, la vie des gens qui passent et qu'on ne connaît pas !... (*Un temps.*) Hé bien... comment es-tu, ce matin ?

ARNAUD. — Oh ! ça ne va pas, Maman, ça ne va pas du tout...

MAMAN. — Que tu es pâle, mon pauvre Nono, tu n'as pas beaucoup dormi, hein ?

ARNAUD. — Non, pas trop... Que voulez-vous ! ce qui m'arrive est plus fort que moi... Je suis, d'ailleurs, content que vous sachiez tout. C'était la première fois que je vous cachais quelque chose... Si M. Maréchal ne vous avait pas mise au courant... *(tout bas)* de notre amour... je vous l'aurais dit, Maman, je vous l'aurais dit. Vous pouvez en être sûre. Je vous aime tant ! *(Il sanglote.)* Je suis content que vous sachiez tout... c'est moins dur à supporter...

MAMAN. — Mon chéri, calme-toi, voyons, calme-toi... cela passera, tu verras... si, si...

ARNAUD. — Ne dites pas ça, maman, je ne veux pas que ça passe... C'est parce que j'ai peur que ça passe pour elle que je pleure...

Oh ! dites-moi qu'elle ne m'oubliera pas !

MAMAN. — Mon Dieu, mon Dieu, je ne sais pas moi... Que te dire ! On n'a jamais vu ça... Que faire ? Que ferait une autre maman à ma place ? C'est insensé !... Nono, Nono, j'ai peut-être tort de te montrer mon trouble. Mais non, n'est-ce pas? Je n'ai pas à craindre de me livrer. Je n'ai jamais voulu diriger ta vie de loin, du haut d'un piédestal... Je suis *(très douce :)* ta sœur aînée... Je souffre de ce qui t'arrive, j'en souffre... autant que toi... Les jours douloureux que tu vis, si tu savais ce qu'ils me rappellent... Maintenant, il est évident que M. Maréchal est un homme considérable, Nono, il est conseiller municipal, c'est quelque chose *(Arnaud sourit à travers ses larmes)* nous ne pouvons pas négliger son opinion... nous lui devons le percement de la rue Jules Ferry... Et puis, il a été l'ami de ton papa qui était un homme... un homme... Voyons, cherchons ensemble... gentiment... Pourvu, mon Dieu, que tu ne m'accuses jamais de faiblesse, plus tard, quand tu auras épousé Henriette, ou bien...

ARNAUD. — Ou bien ?

MAMAN. — Ou bien, quand tu l'auras oubliée..

ARNAUD. — Oh ! Maman, ne dites pas ça ! L'oublier ! Mais vous ne savez donc pas !...

MAMAN. — Hé bien... Que ferait une autre maman à ma place, voyons, la maman de Bérard, par exemple... ou celle de Charpier ?

ARNAUD. — Maman, qu'est-ce que ça peut faire, les autres ? Il y a nous, d'abord. Il y a moi ! Si vous saviez comme je tiens de la place, comme je suis exigeant, comme j'ai le cœur gros ! Et puis, ça presse... Dans deux heures elle sera partie ! Oh mon Dieu, je vivrai dans une ville où elle ne sera plus !... Elle sera dans une ville que je ne connais pas... Ici, vous comprenez, je sais tout d'elle, je connais sa maison, sa chambre, ses habitudes. Je peux toujours vivre avec elle par la pensée... Là-bas, elle aura des amis nouveaux... des jeunes gens, la plage, le tennis, les bains de mer... Des jeunes gens ! vous pouvez penser que M. Maréchal va lui en faire connaître. Oh ! le sale type que je hais ! Et puis il y a les accidents qui sont possibles... la mer, les falaises, la tempête, les moules empoisonnées, les promenades en barque... et tant de choses... Et puis, même si tout se passe bien, elle vivra deux mois, Maman, deux mois sans me voir !

Alors vous comprenez... elle est si jeune...

MAMAN. — Pauvre vieux Nono ! Écoute bien... Tu m'as dit hier qu'elle a pleuré le fameux soir de Pâques, dans le jardin..... Si elle a pleuré c'est qu'elle a compris... Et si elle a compris, elle ne t'oubliera pas.

ARNAUD. — Sûr et certain ?

MAMAN. — Absolument certain.

ARNAUD. — Oh ! Maman, quel bien vous me faites ! Alors, vous croyez que l'amour, c'est aussi simple que ça ?

MAMAN. — Aussi simple. Sois tranquille, va... D'ailleurs nous partons, nous aussi, dans quelques jours. Et nous aurons tout le temps de parler de cela longuement, à loisir, à nous deux...

ARNAUD. — Elle part à 10 heures 3... J'aurais... J'aurais tant voulu...

MAMAN. — La revoir ? Cela, vraiment, je ne te le conseille pas... Il ne faut jamais chercher le cœur des gens qui partent sur leur visage. On y trouverait une vie, une agitation qu'on pourrait prendre pour de la joie et qui n'est que de la fièvre... On n'est jamais soi-même s un quai de gare.

Arnaud. — Tant pis ! Tant pis ! Oh ! Maman, permettez-moi... Je voudrais tant... je vous en prie...

Maman. — Et si tu tombes sur M. Maréchal ?

Arnaud. — Non... n'ayez pas peur... Dans ces moments-là, on a des yeux, des oreilles, des pieds de voleur...

Maman. — Et si tu vois Didi rire aux éclats ?

Arnaud. — Je penserai que c'est pour ne pas pleurer...

Maman. — Et si...

Arnaud. — Non, maman, j'y vais... Je n'ai que le temps... N'ayez pas peur...

Il est neuf heures et demie quand Arnaud arrive sur la place de la gare, chaussée ronde, plantée de marronniers roussis, enserrée — comme une île — dans les deux bras d'un fleuve de fiacres, d'automobiles et de camions. Il s'arrête un instant, regarde entre les branches, façade de briques sous un toit de zinc gris sourd, toutes ses portes béantes, la Gare. Elle vibre, ronfle et gronde, mufle gigantesque d'un

monstre à l'affût qui, nuit et jour, engouffre ; la Gare, avec son œil unique — rond et blanc — au milieu de son fronton rouge.

Ces limousines qui se rangent le long du trottoir, trépidantes, le souffle court, leurs caisses vernies rayées de reflets, ces omnibus lourdauds dont les roues cerclées de fer battent sur le pavé un rocailleux tambour, la Gare affamée les guigne, ses cinq gueules avides, et grogne d'impatience.

Arnaud cherche Didi, victime blanche, parmi toutes ces proies que la gare engloutit. En vain. Et, parce qu'il ne la voit pas, l'espoir soudain l'exalte qu'elle ne partira point, que quelque chose advient qui l'empêche de partir.

— Eh ! parbleu, songe-t-il, elle aura refusé, là, tout net. Est-ce qu'on peut, après tout, l'obliger à s'habiller, à marcher, à prendre le train ? Elle aura refusé, c'est clair !...

Il échappe d'un coup de reins au groin renâclant d'une automobile.

— De quel droit le père Maréchal prétend-il ?...

Trois pas glissés, un saut sur place qui évite de recevoir en plein visage cette vali-

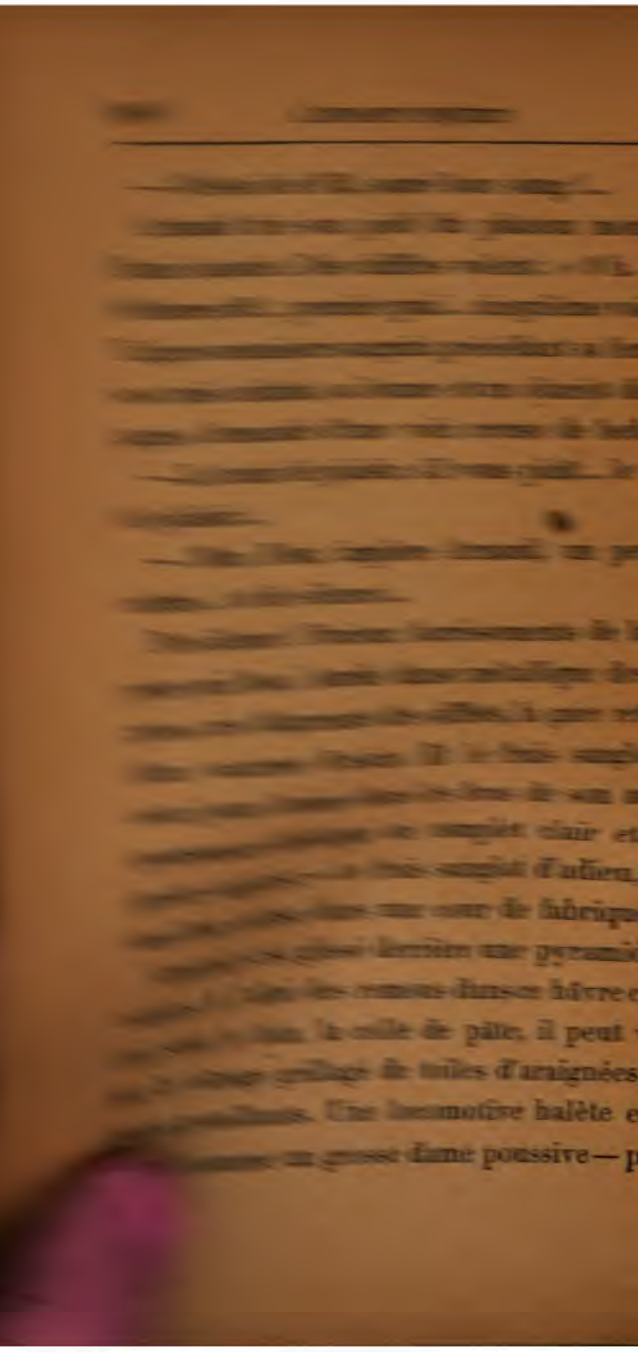
cuir jaune qu'un homme d'équipe arrache d'un camion. Il est dans la gare.

— ... Prétend-il imposer sa volonté à... Oh ! zut !...

A vingt mètres de lui le panama beurre frais de M. Maréchal danse au-dessus de la foule.

Arnaud s'appuie sur une malle, très las. Des centaines de talons clapotent sur les dalles en un grand bruit d'averse. Une frise d'affiches chante aux murs le poème coloré du Voyage : La branche courbe d'un pommier en fleurs encadre un ciel d'émeraude où rêve, sous la lune, un vieux clocher d'église ; collines d'or, mers d'indigo, contre-jours d'un violet véhément, les affiches semblent des fenêtres ouvertes sur tous les pays du monde. Et les talons frappent sur les dalles deux syllabes rapides : « Par-tons, par-tons, par-tons !... »

Pris d'une hâte soudaine, Arnaud s'élance vers les quais. Mais un employé l'arrête à une porte qu'on ne franchit point sans billet. Il n'ira pas plus loin. Didi est là tout près, dans cette foule ›urdonnante, derrière ce vitrage embué, sous hall qu'une fumée rousse tend d'un vélum .luleux.


pâte, il peut
de toiles d'araignées
Une locomotive halète
dame poussive — p

— phuu — phuu — comme Mme Maréchal, le jour de la promenade au Jardin des Arbres. Arnaud murmure : « le Jour du Jardin des Arbres... » Cette journée ! Il la tient tout entière sous ses yeux ainsi qu'une page d'album. Il a envie de pleurer. Les arbres, l'ombre, le gazon ! Que de choses ont changé depuis !... Il n'y a pas huit jours, il croyait serrer, enfin, dans ses deux mains pieuses — oiseau captif — le cœur palpitant de Didi. M. Maréchal est venu qui écrasa la joie d'Arnaud sous ses semelles carrées comme il écrasera, demain, en se promenant devant la mer, le nez dans le *Guide Financier*, quelque fragile château de sable sur quoi des enfants pleureront...

Un train s'ébranle, quitte le hall enfumé, s'incurve au soleil, puis s'allonge entre des collines de charbon, au travers d'une aride forêt de poteaux et fait naître sur son passage une floraison mécanique de disques rouges...

— Le train de 10 heures 3... Où est-ce, Monsieur ?

— Deuxième quai... troisième voie... Il n'est pas encore là...

Arnaud tend le cou vers cette bonne dame au

visage cramoisi sous ses boucles blanches, cette bonne dame qui va prendre le même train que Didi ! Elle à l'air doux et ironique d'une grand'-mère indulgente. Ah ! s'il osait s'ouvrir à elle... la supplier de veiller sur Didi...

La bonne dame traverse les voies, craintive et souriante. Arnaud la suit du regard. Il s'attend à voir Didi. Son cœur s'étire, se coule dans sa gorge et, soudain, il fait « han ! » comme s'il recevait un coup de poing au creux du ventre : il voit Didi.

Elle porte une cape à carreaux qu'il ne connaît pas, une cape neuve.

— Pitié ! marmonne Arnaud, pitié pour les enfants qu'on fait taire en leur achetant un jouet... Elle pleurnichait... alors on lui paie un manteau de voyage... ça la décide... elle voyagera tant qu'on voudra et... elle rit... voilà...

C'est vrai qu'elle rit. Pauvre Arnaud ! La voix de Maman chante à son oreille : « Il ne faut pas chercher l'âme des gens qui partent sur leur visage... » Oui, oui, mais Henriette rit trop. Arnaud murmure avec dépit, avec pitié, puis avec tendresse : « C'est une enfant... une bien pe enfant... » Et il souffre d'une si affreuse solitu

qu'il cherche, autour de lui, quelqu'un de triste à aimer. A travers la bourre de foin d'une caisse à claire-voie il distingue une touffe de poils, l'œil doux d'un lapin. Hélas ! dans toute cette gare ronflante, il n'y a près de son cœur qu'un petit lapin craintif...

Une blanche gerbe de vapeur jaillit jusqu'à la verrière du hall et s'offre au soleil qui la dore. Didi la contemple et Arnaud est heureux que leurs regards s'étreignent là-haut, par-dessus le tumulte des quais, dans le nid de vapeur blonde : « Didi, ô Didi, pense à moi... il le faut!... rappelle-toi toutes nos choses à nous... et reviens vite, mon Dieu, reviens vite !... »

— Tiens ! c'est toi, mon vieux ?... Il me semblait bien... Qu'est-ce que tu fais dans ces colis ?...

Arnaud sursaute, reconnaît le museau futé de Charpier.

— Bonjour, Charpier... Ce que je fais ?... Je... suis venu prendre les heures des trains pour... pour la Suisse...

Charpier. — Mais c'est pas là, mon vieux, les heures de train... C'est à cette baraque, tu

vois ? où y a un type avec un képi de général.

ARNAUD. — Oui, oui, mais je regardais tous ces gens qui s'en vont... Ce qu'on s'en va, Charpier, ce qu'on s'en va, cette année !

Il tourne la tête vers les quais juste à temps pour voir M. Maréchal franchir les voies au pas de course en se fouillant d'un air inquiet. Gare, là ! M. Maréchal a perdu quelque chose. Il va rentrer dans la gare. A nous le calme, l'aisance, le naturel !

CHARPIER. — Oui, c'est la grande fuite ! *(déclamant :)* « l'exode annuel vers les pays de luxe », comme dit le *Petit Démocrate*.

ARNAUD, *qui sent peser entre ses épaules le soupçon de M. Maréchal.* — Je suis venu prendre les heures des trains... nous partons la semaine prochaine...

CHARPIER. — Eh ! nous sommes les derniers, mon vieux. Tous les camarades sont déjà loin... J'ai reçu des tas de cartes postales...

Tout près d'eux, M. Maréchal introduit sa tête sous le grillage d'un guichet, s'appuie des coudes sur la planchette. Quel vaste dos il a !

ARNAUD, *nouant et dénouant ses mains tremblantes.* — J'ai... j'ai... reçu un mot de Rollin...

Il est chez sa grand-mère... Dans la vallée de Chevreuse... Il y va chaque année...

Charpier. — Trève est à Dunkerque... Bérard, dans les Alpes. Tu le rencontreras peut-être... Chatelain, oh ! Chatelain, c'est un type pas banal, tu sais... Il fait de la bécane du matin au soir. Tu parles d'un sport !...

Cependant Arnaud considère le large dos vêtu de cheviote grise. M. Maréchal, son ennemi, c'est — quand même — le papa de Didi. La haine et l'amour luttent en son cœur. L'amour l'emporte.

Arnaud *(il adresse à M. Maréchal une prière muette :)* — Soyez-lui bon... veillez sur elle... Ne me l'enlevez pas, je vous en supplie !... Mon Dieu ! Didi posera sa main sur cette manche-là... et ses cheveux voltigeront sur ce drap gris... au vent de la mer... *(Haut, tandis que M. Maréchal repasse près d'eux :)* Oui, nous sommes contents de partir... ma sœur n'en dort plus... Gare au Mont Blanc ! Ah ! ah ! ah ! ce qu'on va lui monter sur le ventre !...

Charpier. — 4.810 mètres... sans compter les centimètres... Il doit faire frais là-haut. Ici, mâtin... 35 degrés à l'ombre ! C'est une...

Le train de 10 heures 3 entre en gare traînant, comme une chevelure éployée, son sifflet glapissant.

CHARPIER, *poursuivant*. — C'est une chaleur de four... Tout cuit...

ARNAUD. — Tout meurt... Allons... Adieu, Charpier...

CHARPIER. — Adieu, mon vieux. Bonnes vacances ! Qu'est-ce que c'est ? Tu pleures ?

ARNAUD. — Non, je... j'ai une poussière dans l'œil... Adieu...

Sur la place de la gare, Arnaud écoute la rumeur du train de 10 heures 3 décroître et se perdre au loin. Et, quand elle s'est tue, il n'y a plus en lui qu'un amer silence. Il s'assied sur un banc, prend sa tête dans ses mains et murmure : « Quel chagrin de n'être pas comme tout le monde ! » La gaillarde joie de Charpier lui fait envie. La gaieté, quel don des dieux ! Est-il donc maudit ? Tous ses camarades sont gais, tous, tous, Trève, Bérard, Chatelain, Paul Rc' lin lui-même, le sage et pensif Rollin...

Où sont-ils, ses camarades ? Aux quatre coin

de France, heureux, solides, ardents. Comme ils poufferaient de voir Arnaud maigrir d'amour pour « la petite Maréchal ». Ah ! vivre comme eux sans alarme, manger, boire, dormir, se battre... n'avoir d'autres soucis qu'une version difficile ou les guerres de l'Empire ! Sur les trente élèves de sa classe, vingt-huit guettent la vie, ramassés, mains tendues, mâchoires prêtes, et ils se moquent un peu du temps qu'il fait, qu'il a fait et qu'il fera, des arbres qui verdissent ou des feuilles qui meurent...

Où sont-ils, tous ? Qu'ils viennent à lui les garçons de son âge, les mollets nus truffés de bleus, les tignasses, les mains sales ! Mais non, ils le raillent :

— Arnaud ? dit Trève, c'est un maboul !

— C'est une fille, dit Charpier.

— Un nigaud, dit Bérard.

— Un poltron, dit Chatelain.

Seul, Paul Rollin dit d'Arnaud : « C'est mon ami. » Oui, Rollin l'aime bien. Comme Arnaud, il lit beaucoup, il est sensible à la beauté des choses, mais il est gai, frondeur, alerte. Il est gai ! Il est au-dessus des choses, il les domine. Il lui arrive de s'y plonger, jamais de s'y noyer.

Ah ! voilà, ne point se noyer, ne point rouler comme une épave parmi les forces mystérieuses et agir, mon Dieu, agir ! Aller quelque part, marcher vers quelque chose, marcher sans hâte, d'un pas que scande le rythme tranquille des jours. Ne pas se jeter, parfois, sur le mur d'années qui vous cache l'avenir, s'y meurtrir les poings, s'y briser le front dans la rage de savoir, oh ! savoir ce qu'il y a derrière le mur... Et ne point, non plus, s'arrêter, d'autres fois, en marge de la vie, s'y arrêter comme sur un pont, gagner ce vertige nauséeux à voir, sous soi, filer le torrent des minutes et regretter, mon Dieu ! regretter les jours qu'on ne vivra plus jamais !

Ses camarades ! Qu'ils viennent lui apprendre comment on rit à pleine bouche, qu'ils le prennent par la main, qu'ils l'entraînent, à l'essouffler, dans leurs jeux, dans leurs courses, dans leur joie...

Il se lève brusquement, essuie son front en sueur. Autour de la place la vie coule, bruyante et soleilleuse. Tout seul, sous les arbres, Arnaud erre à pas lents. Et il dit :

— Je suis las de souffrir... Je me sens fatigué et je me sens robuste... J'ai besoin de re

pos et j'ai besoin de mouvement... Oh ! vous tous de mon âge, venez, mais venez, donc !...

L'entendraient-ils ? Il les voit tous, ses camarades.

Il voit Trève à Dunkerque, en maillot de bain, un maillot rayé rouge et noir qu'un jour, en classe, il tira fièrement de sa serviette. Il voit ce mince corps luisant que la verte vague submerge, puis dénude. Et Trève, peignant à deux mains ses cheveux mouillés, lui crie :

— Arrive ici, n'aie pas peur... Fiche-toi donc à l'eau... Mon dieu, que t'as l'air gourde !

Il voit Chatelain, ce rude athlète qui lui donne à palper ses biceps sous ses manches de lustrine et ne lui dit jamais qu'un mot, ponctué d'une bourrade : « Imbécile ! » Arnaud le voit pédaler sur les routes farineuses, les maxillaires en boules, les coins de la bouche tirés, Chatelain cycliste opiniâtre, garçon tenace et viril, qui sera dans deux heures, dans six mois, dans dix ans, là où il s'est juré d'être, et qui roule entre les deux grilles d'arbres de la route nationale — droite comme sa vie...

Et il voit Paul Rollin avec son long visage spirituel au nez busqué, Paul Rollin dont M. Bour-

don dit qu'il a l'air malicieux de Henri IV... Paisible, il se promène autour de sa blanche villa, goûtant, sans fièvre, l'ombre dorée, le ciel gris perle de l'Ile-de-France et la douceur des pelouses ceintes d'urnes fleuries. Il accueille Arnaud d'un sourire et quand Arnaud clame sa douleur orageuse, Paul lui coule à l'oreille ce bref poème hindou qu'il lui fredonna si souvent :

Si vous pensez à elle, vous éprouvez un douloureux tourment.
Si vous la voyez, votre esprit se trouble.
Si vous la touchez, vous perdez la raison.
Comment peut-on l'appeler Bien-Aimée ?

Il les voit tous, ses camarades, il les comprend, les approuve, les envie. Peut-être va-t-il, lui aussi, se donner de libres vacances, sourire à ces deux mois de montagne, aux courses vivifiantes, au vent brusque et salubre et qui sent la neige, peut-être va-t-il à son tour fredonner l'ironique :

Comment peut-on l'appeler Bien-Aimée ?

Non. Le sourire qu'il ébauche se crispe e grimace. L'horloge de la gare marque onze he

res et Didi s'éloigne... s'éloigne... Ce qu'Arnaud voit maintenant, c'est le train dont le galop saccadé — tac-a-tac, tac-a-tac, tac-a-tac — emporte Didi, le train qui brûle ces mornes plaines moissonnées où l'innombrable crissement des sauterelles fait le silence si grand...

Ainsi, dans le cœur d'Arnaud, le bruissement des souvenirs fait un silence désolé. Il sait qu'Henriette est une enfant... une enfant qui fuit sans regret vers une plage blonde, il craint qu'au retour — dans deux mois ! — il ne reste point des feuilles d'avril aux arbres d'octobre, et voici que lève en lui le douloureux tourment que raille le poème hindou...

Pourtant il se tourne vers la gare et murmure, les mains jointes :

— Didi... ô bien-aimée...

Octobre 1919-Mai 1920.

FIN

TABLE

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03341 9634

